



XXI-45

6.20
4.20

1862

CHATELAIN

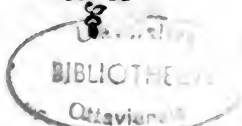
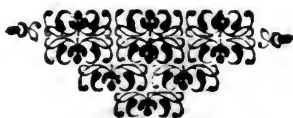
Bremont, Adriel de
L E

CERCLE

O U

CONVERSATIONS

GALANTES.



Sur la Copie imprimée

A PARIS 1675:

[Amsterdam, 1675?]

PQ

1731

B83C4

1675

600

spec A



A

MADemoiselle

D E

QUEROUALLE.

MADemoiselle,

Quelque grande que soit
la Liberté que je prens
de Vous dedier ce petit
Ouvrage, ie ne suis pas en pei-
ne, de Répondre a ce qu'en dira
le Public. Il suffit, que ce soit
une Matiere galante, pour fai-
re voir, que je ne me pouvois

A 2

adresser

Epître.

adresser plus justement qu'à une Personne, qui dans les deux plus belles Cours de l'Europe, à le mieux entendu la belle Galanterie. Mais avec Vous, Mademoiselle ce n'est pas de même: Cette Raison ne me justifiera peut-être pas; & je devrois Craindre plutôt, d'exposer aux yeux d'un Esprit aussi juste & aussi delicat que le Vôtre des choses, que je ne sçay pas trop bien; & dont Vous n'ignorez que le mauvais Usage. Je ne dois pas au moins espérer, de Vous donner un grand Divertissement, vous servant si peu à votre Goust: Mais que peut-on Vous offrir de nouveau sur la Cour. Que Vous peut on dire sur la maniere de vivre du beau Monde, que Vous ne sachiez mieux

Epître.

mieux que Personne , Cette Science , dont à peine les plus vieux Courtisans se rendent capables une fois en leur vie , ne Vous a rien Coûté d'apprendre. Vous n'avez eu qu'à suivre naturellement vos sentimens pour y reussir. Vos moindres actions sont de veritables Maximes : Et si j'avois eu dessein , je dis un dessein temeraire , de donner l'idée parfaite d'une Dame de Cour , je n'avois qu'à la Copier sur Vous. J'aurois fait voir le Veritable Caractere d'une Personne de Qualité ; d'une Ame qui sçait ce que vaut la Gloire & la belle Gloire , d'un Esprit qui n'a pas besoin du faux Esclat que les autres empruntent ; mais qui brille de soy même & qui est riche de son pro-

Epître.

pre fonds. J'aurois rendu visible ce je ne sçay quoy dont tout le Monde parle, & que si peu de Gens connoissent : cét Air merveilleux qui enchante & qui estonne: cette Grace ou la Peinture ne sçauroit atteindre, ce Port, cette Douceur, tous ces Charmes qu'on ne sçauroit exprimer, & qu'on trouve si bien en Vous. J'aurois fait un Ouvrage à estre admiré, & ou Vous auriez esté d'abord reconnue: car il y a tant de difference entre Vous & le reste du Monde, que pour mal que je Vous eusse tirée, on ne s'y pouvoit tromper. Toutesfois ce ne seroit pas un present que je Vous aurois fait; je Vous aurois seulement rendu, ce qu'il Vous appartenoit : Vous auriez vû dans une mechante
Glace

Epître.

Glace la plus belle & la plus Charmante Personne du Monde ; Mais Vous ne Vous quittez jamais ; & Vous sçavez tous les jours , comme Vous estes faite. Vous Vous divertirez à voir des gens qui sont peut-être tout d'une autre maniere que Vous. La Nouveauté a quelque Grace jusques dans les moindres choses : & en matiere du Monde les Sentimens sont si partagez , que chacun peut dire , ce qu'il en Croit , & faire comm'il l'entend. J'introduis dans ce petit Livre une Compagnie d'honnêtes Gens qui suivent cette Regle. Ils disent , ce qu'ils pensent , & ce que d'autres jugeroient quelque fois a propos de faire. J'espere , Mademoiselle ; que vous aurez bien la bonté de leur

Epître.

pardonner les fautes qu'ils commettront. Il falloit, pour rendre ces fautes moins visibles, que je les misse sous la protection d'une Personne comme Vous, qui n'est pas capable d'en faire aucune. Je suis certain au moins, qu'on n'aura point tant de peine à les excuser, & que vôtre seul Nom adoucira les Esprits des plus Critiques, & les gagnera en ma faveur. C'est une nécessité, que tout ce qu'il Vous regarde en quelque maniere, ait le bon-heur de plaire aux autres; & il suffit, que Vous veuilliez prendre soin d'une chose pour faire qu'elle ne soit pas mal-heureuse. Je ne dois point douter apres cela du succez de mon Livre; il aura part a ce bon-heur d'abord que Vous aurez eu la bon-

Epître.

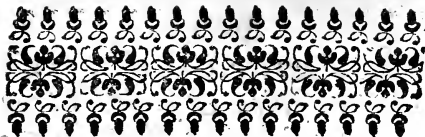
*bonté d'agréer le Present que je
Vous en fais; & je seray trop
heureux s'il Vous plait d'ajou-
ter encore a cette Grace, celle
de Pouvoir dire que je suis avec
la plus respectueuse Passion du
Monde*

MADemoiselle

Vôtre très-humble & très-
obéissant Serviteur.

S. BREMOND.

A 5 A V I S



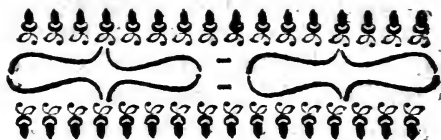
A V I S.

ON s'attendra peut-estre de trouver icy des complimens, pour adoucir l'esprit du très severe Lecteur, & le détourner un peu de la censure. La plupart des Autheurs ont coûtume d'en user ainsi dans la Preface de leurs Livres : mais moy, qui ne pretens rien à la gloire des Autheurs de Profession, & qui ne suis Auteur que par caprice, je supplieray très-humblement le Lecteur severe ou non, de me vouloir dispenser de cette ceremonie. Tout le mal
& tout

& tout le bien, qu'il fçauroit dire de mon ouvrage, m'est presque indifferent. J'ay eu dessein de donner deux ou trois heures de divertissement à la personne à qui je le dédie; & je puis dire, que j'auray eu de mon travail tout ce que j'en veux, & tout ce que j'en puis raisonnablement esperer, s'il est capable de la divertir. Si c'estoit la mode de ne faire imprimer les Livres, que pour ceux à qui l'on desire de plaire, celui-cy ne seroit veu que de fort peu de personnes; mais la coûtume veut, que nous travaillions aussi bien pour ceux que nous ne connoissons pas, & que nous n'avons que faire d'obliger, que pour ceux que nous estimons, & que nous sommes bien-aises de servir. A dire le vray le public est si fort accoustumé,

mé, de payer d'ingratitude ces
fortes de presens qu'on luy fait,
que je m'estonne, qu'il y ait plus
personne de si liberal. C'est ju-
stement s'attirer des injures sans
besoin, que de faire un Livre ;
& se faire dire ce que l'on est, par
des gens qui sont souvent plus
fots que nous. Je ne doute point
qu'on ne trouve des fautes dans
celuy-cy ; comm'on en trouve
dans tous les autres ; mais elles
sont bien pardonnables a un
Homme de ma Profession , &
qui n'est pas plus de France qu'
un de Norvegue est d'Allema-
gne. Je ne suis pas assez ridicule
pour esperer de contenter toute
forte de personnes : comme tous
les Livres ne sont pas à mon
goust, je m'attends bien que le
mien n'agréera pas à tout le
monde. Mon propre dégoust
m'ayde-

m'aydera pour le moins à supporter celuy des autres. Je prens ordinairement un Livre à dessein de le tout lire ; & le quitte quelquefois après la premiere page. On en peut faire autant du mien sans craindre que j'en appelle. Je demande seulement qu'on ne s'en prenne pas à moy ; puisque mon dessein n'a pas esté de plaire à un chacun , mais de chercher l'approbation de deux ou trois de sçavoir à qui & non pas à combien j'agréerois ; & en un mot de divertir ceux qui sont de mon goust ; & non pas de répondre aux critiques.



L E

C E R C L E

O U

CONVERSATIONS
GALANTES.

LE départ du grand Theodat, à qui l'orgueil des Hollandois avoit fait prendre les Armes pour les mettre à la raison, laissoit à la pluspart de ses Courtisans, qui ne l'avoient pû suivre à la Guerre, la liberté de se retirer à la Campagne.

Le

Le Duc d'Albane, Personne d'une naissance & d'un merite connus de toute la Cour, estant dispensé à cause de quelque incommodité d'aller avec le Roy, fut des premiers à vouloir profiter de l'agréable occasion de jouyr du repos & de la solitude. Il avoit une maison à deux lieues de Paris, tres propre pour les divertissemens qu'on prend à la Campagne, & où l'on trouvoit en abondance tout ce qui peut contribuer aux plaisirs de la vie Champestre. Madame la Duchesse sa femme le suivit peu de temps après, & mena avec elle deux Dames de ses amies, dont l'une estoit la Comtesse Dancyre, & l'autre Mademoiselle d'Armand fille du Marquis de Surac. La Duchesse avoit avec ces deux personnes de quoy se consoler d'avoir quitté Paris; Car c'estoit asseurement ce qu'il y avoit de plus galand & de plus spirituel. Pour achever une partie si bien commencée, il falloit encor la Marquise.

quise de Sindal , une des plus rares femmes qu'il y ait jamais eû , de qui il semble que l'on prend de l'esprit & de la raison , lors qu'on est avec elle ; & qui ne manqua pas deux ou trois jours apres de se rendre aupres de la Duchesse , qui l'en avoit priée. On peut dire en verité , qu'il n'y avoit dans cette Maison que des Personnes bien choisies & d'un rare merite , sur le visage de qui on voyoit éclatter cette joye qui fait le grand charme d'une Compagnie. La premiere chose qu'on fit , ce fût de bannir les Ceremonies & la contrainte , & d'établir pour une Loy generale , que chacun vivroit à sa maniere. Cependant on y estoit tellement d'accord de toutes choses , qu'il sembloit , qu'une même volonté les animât tous. Les Hommes y avoient un honneste & libre commerce avec les Femmes ; ce n'estoit jamais qu'à rire , à se promener , à danser , chacun comme il luy plaisoit , & avec qui il vouloit ;
& hor-

& hormis un respect particulier qu'on avoit pour la Duchesse, tout le reste alloit comme de Berger à Bergere. Le Duc quel'indisposition dont il estoit ordinairement tourmenté, obligeoit à se coucher de bonne heure, laissoit sur le soir un peu plus de liberté à la Compagnie, quoy qu'il ne fût pas d'humeur à contraindre les gens; car sa façon douce & obligeante, le portoit à se rendre plutôt familier & complaisant avec les personnes qui estoient même de beaucoup au dessous de luy. Neantmoins ses illustres Hostes, qui nigno- roient rien en ce qu'on appelle l'Art de bien vivre, ne laissoient pas d'avoir quelques égards pour sa Personne. Si bien que la liberté devenant au moiens plus generale, apres qu'ils'estoit retiré, la coûtume estoit, d'aller prendre le frais dans le Jardin, où parmy la Danse & la Musique on proposoit de temps en temps quelque belle question : on jouïoit à des jeux.

jeux d'esprit , qu'on inventoit sur le champ ; & dans lesquels si l'on vouloit , on pouvoit declarer à une Personne les sentimens qu'on avoit pour elle. Il y avoit quelque fois des petites disputes , des contradictions , où l'on ralloit sans offenser , & l'on piquoit même ; mais agréablement & sans qu'on le pût trouver mauvais. Si quelqu'un faisoit un peu d'effort de soutenir ce qu'il avoit dit , on tâchoit de le pousser à bout ; & il arrivoit de tout cela des esclats de rire & des plaisirs qu'on goûte rarement dans toutes sortes de Compagnies. Celle dont je parle augmenta de jour en jour. Le Chevalier d'Estapes y fût agréablement reçu avec Monsieur d'Armenton , l'un & l'autre fort estimez des honnestes gens , & fort connus dans le Monde Galant. Madame d'Elus y vint encore , & quantité d'autres Personnes de la même consequence , qui ne firent véritablement que passer ; mais qui voulurent

lurent bien dans le temps qu'elles y furent estre des Conversations qu'on y tint. Un soir que les Hostes de cette charmante Maison estoient en plus grand nombre que de l'ordinaire , & que tout le monde estoit fatigué , d'avoir dansé toute l'apresdinée, Madame la Duchesse convia la Compagnie apres un petit tour de Jardin, de se venir reposer sous un Cabinet de verdure, où la Conversation se tenoit, & qu'on appelloit le Cercle. Il n'y eut personne qui ne fût bien aise de la suivre dans ce Cabinet; où apres quelques Complimens de Civilité, qu'elle fit aux uns & aux autres, pour les obliger de prendre place , elle voulut, que Mademoiselle d'Armand fût la premiere à proposer une question , ou à inventer quelque jeu. Cette Demoiselle , apres s'en estre un peu deffenduë , dit à Madame , que puisqu'elle vouloit absolument que ce fut elle , qui trouvât quelque sujet de divertissement, elle sçavoit le
moyen.

moyen de se tirer facilement d'affaire ; & que peut-estre son dessein ne déplairoit pas à la Compagnie. C'est, continua-t-elle , qu'un chacun de vous inventera quelque jeu nouveau ; & nous choisirons apres, celui qu'on jugera le plus agreable , & qui meritera mieux de nous divertir. Voila déjà le mien , ajouta-t-elle , & se tournant du costé de l'Abbé d'Arbuty , qui estoit un des plus agréables Hommes du Monde , & qu'elle avoit aupres d'elle , elle le pria de commencer à dire son jeu. Je crois Mademoiselle , luy répondit l'Abbé que c'est à vous à nous apprendre premierement quel est le vôtre. Je crois , luy repartit-elle , d'y avoir satisfait , & que ce que je viens de faire vaut bien du moins un jeu. Mais vous Madame , dit-elle en s'adressant à la Duchesse , qui voyez , que Monsieur l'Abbé ne veut déjà pas faire ce qu'on luy dit , ayez s'il vous plaist la bonté , de luy vouloir com-

man-

mander vous même de se ranger à son devoir. La Duchesse se prit à rire, & luy dit, qu'elle la faisoit sa Lieutenante, & luy remettoit entre les mains toute l'autorité qu'elle pouvoit avoir ; afin qu'on obeyt mieux à ses ordres. De quoy cette Damoiselle se prevalant assez bien, commanda pour la seconde fois à l'Abbé de trouver quelque sujet de divertissement. C'est une estrange chose dit l'Abbé, qu'il soit toujours permis aux Femmes de faire tout ce qu'il leur plaist ; & que ce soit aux Hommes à porter le fardeau de tout. Certes j'en voudrois sçavoir une fois la raison ; & s'il y de la justice dans ce procedé ; mais c'est une question pour une autrefois. Cependant puis qu'on veut que je face comme les autres, il faut obeïr. Il me vient de tomber dans l'esprit quelque chose d'assez galant : C'est qu'il me semble, que nos esprits ont des sentimens plus differens en amour qu'en toute autre chose ;

chose ; Et qu'il arrive tres souvent ,
 que l'un aime ce que l'autre meſpriſe ;
 mais pourtant ils s'accordent tous en
 cecy , d'avoir extremement de la ten-
 dreſſe pour ce qu'ils aiment : de fa-
 çon que c'eſt ſouvent la trop grande
 paſſion qu'ont les amans , qui les
 trompe , & qui fait qu'ils croient
 que celle qu'ils adorent , eſt la per-
 ſonne du monde qui a le plus de ver-
 tu & qu'elle n'a pas un deſſaut : mais
 parce que dans la nature il n'eſt rien
 de ſi achevé ; & où il ne manque quel-
 que choſe , on ne peut pas dire , que
 ces eſprits amoureux ne ſe trompent ;
 & qu'un amant ne ſoit aveugle a l'é-
 gard de ce qu'il aime. Je voudrois
 donc que ce ſoit noſtre jeu fût , qu'un
 chacun dit quelle de toute les quali-
 tez il ſouhaitteroit principalement ,
 qu'eut la perſonne qu'il aimeroit
 cherement ; & puis que c'eſt une e-
 ſpece de neceſſité , d'avoir quelque
 deſſaut , quel eſt encore celuy qu'il
 luy donneroit. Nous verrons qui
 ſçaura

ſçaura trouver la qualité qui merite le plus d'eſtime ; & des deffauts celui qu'on peut le plus facilement excuſer , & qui peut faire le moins de tort à une Perſonne qui aime ou qui eſt aimée. Apres que Monſieur l'Abbé eut parlé de la façon , Mademoiſelle d'Armand , comme Lieutenant de la Duchefſe , fit ſigne avec ſon Buſc à Madame la Marquiſe de Sindal , que c'eſtoit à ſon tour ; mais la Duchefſe prenant tout d'un coup la parole , luy dit , que puisqu'elle même ne s'eſtoit point voulu donner la peine de trouver quelque jeu , il y avoit un peu de juſtice , que les autres Dames puſſent jouir du même Privilege : & qu'au reſte il y avoit du coſté des hommes des gens ſi propres à dire de belles choſes , & de tant d'eſprit , qu'il n'y avoit pas lieu de craindre , qu'on peut manquer de divertifſement. Je n'ay garde Madame , luy répondit Madamoifelle d'Armand avec un petit ſouris , de m'op-
poſer

poser à rien de ce que vous trouverez bon ; mais si vous vouliez considérer le tort que ce silence fera à la Compagnie , & l'avantage qu'en tireront ces Messieurs , qui croient qu'il n'y a qu'eux qui sçachent dire de jolies choses , vous trouveriez que pour un peu de peine , dont vous prétendez delivrer ces Dames , vous nous privez de l'honneur que nous aurions , de faire honte à tous ces beaux esprits avec mille pensées que vous nous verriez produire. Je ne dis pas , luy repliqua la Duchesse , que les Dames gardent le silence : Je desirerois seulement , que ce fût aux hommes à fournir à la Conversation ; & à nous à soutenir quand nous la verrons languir , ou qu'il y pourra aller du nostre. Mademoiselle d'Armand , sans répondre davantage , laissa la Marquise , & dit au Chevalier d'Estapes que c'estoit à luy de penser à quelque jeu d'esprit , pour entretenir la Compagnie : comme il

fit, & voicy de quelle façon.

Si nous voulons, dit-il, prendre la peine d'examiner toutes nos actions, nous trouverons sans doute, qu'il y a non seulement des deffauts en nous, comme a dit Monsieur l'Abbé ; mais des deffauts bien differens. Les uns pechent en une chose, les autres manquent en une autre: parce que la nature qui est d'elle même fort bizarre, a donné de la lumiere & de la raison à celui-cy sur un certain sujet, qu'elle n'a pas donné à un autre : ainsi l'un sçait ce que l'autre ne sçait pas ; & celui-la est ignorant aussi, en ce que celui-cy est habille homme. La folie qu'il en arrive, c'est que nous regardons d'ordinaire les gens par leur foible, & que nous nous considérons nous mêmes par nôtre fort ; & de ce costé la nous nous voyons au dessus des autres. Mais ce n'est rien encor, & je tiens qu'en general, tout le monde à sa part de cette maladie : Que les uns sont fous en Vers,
en

en Musique, en Amour, en Danſe;
 les autres en Jeu, en Armes, en
 Chiens, en Chevaux, en Habits, &
 qu'en un mot chacun tient un peu de
 ce qu'on appelle manie, qui eſt un
 grain de folie qui multiplie juſqu'à
 l'infiny, ſelon qu'on l'entretient. Il
 me ſemble, continua-t-il, que ce
 ſeroit un aſſez joly jeu, de nous dire a
 chacun nôtre folie & je voudrois mê-
 me qu'on commençat par moy; &
 qu'on me dit de bonne foy, de quel-
 le maniere je ſuis fou; & les raiſons
 qu'on a de me le faire croire ainſi,
 nous en tirerons du moins cét avan-
 tage, que nous ſçaurons ſelon le ſen-
 timent & le bruit commun, en quoy
 nous manquons principalement, &
 ſ'en corrigera apres qui voudra. Cet-
 te forte de jeu fit aſſez rire la Compa-
 gnie: il n'y eut perſonne, qui ne dit
 d'abord de quelle maniere il croyoit
 d'eſtre fou; & chacun parloit de ſa
 folie: mais enfin le Baron d'Eparc
 qui eſtoit un tres galand homme, &

qui avoit l'esprit agréable pour la Conversation, se mit à dire, que ce jeu seroit d'une trop longue haleine; & que pour luy en son particulier il estoit fou de dix ou douze sorte de façons; & que si l'on vouloit jouer à un autre, il proposeroit quelque chose de plus divertissant, & de moins sujet à scandaliser le prochain. C'est que vous ne voulez pas, luy repartit Madame d'Elus, qu'on vous die vos veritez. Quoy qu'il en soit, répondit le Baron, on m'avoüera toujours que cela n'est guere plaisant, que de jouer à se faire dire des injures; & qu'il faut estre entierement fou pour les souffrir agreablement. He bien? luy dit Mademoiselle d'Armand, donnez nous donc vous même de quoy nous mieux divertir. J'aimerois mieux, dit-il, d'un Ton assez plaisant, qu'on voulut jouer à devinir, pourquoy les femmes ont naturellement tant d'averfion pour les rats. On éclatta furieusement de
rire

rire sur la Proposition du Baron, qui disoit toujours les choses d'un assez plaisant tour : & il alloit tout de bon commencer de dire luy-même ce qu'il en pensoit , qui ne pouvoit estre que quelque plaisanterie ; mais Mademoiselle d'Armand luy imposa silence , & pria Monsieur le Comte de Lorme , de leur vouloir apprendre quelque jeu moins ridicule que celui-la. Le Comte sans se le faire dire deux fois parla de cette maniere.

Je ne veux pas asseurer, dit-il, que l'amour ne m'aye jamais touché ; parce que Madame la Duchesse & Mademoiselle d'Armand diroient sans doute , que c'est pour m'estre trop deffié moy même, de pouvoir jamais engager une belle personne à m'aimer. La verité est , que je n'en ay jamais fait un essay , qui me puisse raisonnablement faire desesperer d'en pouvoir venir à bout : & il est encore plus vray , que si je ne l'ay pas tenté, ce n'est n'y par fierté n'y par mépris.

Je ſçay le reſpect que nous devons aux Dames; & que les plus grands Monarques ont de tout temps fait gloire de les ſervir : mais pour vous parler ingenuement , je ſuis épouvanté d'une terrible maniere des continues lamentations de certains amans qu'il y a, qui tous paſſes & reſſeurs ſemblent toujours avoir l'Ame pleine d'afflictions. S'ils parlent, c'eſt avec des ſoupirs qui ſortent du creux des entrailles, & qui font fendre le cœur. Ils ne ſ'entretiennent que de larmes, de tourmens, de deſespoirs, & de deſirs de la mort : de façon que quand il m'eſt arrivé de ſentir en moy la moindre atteinte, le moindre commencement d'amour, la raiſon n'y tout ce qu'il y a de ſageſſe dans mon ame, ne m'a point tant ſervy à m'en guerir, comme le Portrait de ces pitoyables hommes. J'en ay connu d'un autre caractère, tout a fait contraires à ces dolents, qui non ſeulement ſe faiſoient honneur,

& estoient satisfaits des moindres faveurs de leurs maistresses ; mais ils convertissoient tout en douceur : Les mespris , les froideurs , les desdains , & tous les poisons les plus cruels de l'amour avoient des charmes pour eux. Les tourmens les plus durs , la Maistresse la plus farouche & la plus insensible , n'avoit rien qui ne fut aimable , & qui ne meritât d'estre adoré. Je ne voudrois pas estre du nombre de ceux-cy , non plus que des autres ; parce qu'ils me semblent trop heureux , puisqu'ils aiment jusques aux choses que les autres redoutent plus que la mort. Helas ! si par malheur il arrivoit à ces heureux amans , que leur maistresse se radoucît en leur faveur ; où en feroient-ils ; je crois qu'ils se perdroient dans la joye ; & qu'ils mouroient de plaisir de la même maniere que les autres meurent de douleur : Mais laissant tous ces fous à part , je voudrois que quelqu'un me voulut dire , s'il avoit à

estre traité de mespris par une belle qu'il aimeroit , quelle raison encore il souhaitteroit qu'elle eut , qui portât à le traiter si cruellement : car s'il y a quelque chose , qui puisse adoucir les cruautéz d'une maistresse , peut-estre que je m'aventureray plus avant dans l'amour. Cette question fut assez bien receuë de la Compagnie ; & chacun preparoit d'en dire son sentiment ; mais Mademoiselle d'Armand , sans la permission de qui on n'avoit pas droit de parler , ne s'arrestant pas a ce jeu là , dit à Monsieur d'Armenton d'en inventer un autre ; & que c'estoit à luy. On a déjà proposé tant de sortes de jeux , dit Monsieur d'Armenton , qu'il me devroit estre permis , comme il arrive quelquefois , de m'en tenir à quelque'un de ceux qu'on a dit : car il y en a assez , nonseulement pour nous divertir ce soir : mais toute une semaine entiere : & si l'on veut je seray pour celuy de Monsieur le Comte.

Non

Non non Monsieur ; luy dit Mademoiselle d'Armand , il n'y a que les Dames que l'on puisse exempter de cette peine ; & vous nous direz s'il vous plaist , ce que vous aurez pensé. Puisque j'y suis condamné , luy répondit-il , je feray ce qu'on veut de moy. Monsieur le Comte me fournit avec sa question le dessein d'une autre , qui nous pourroit servir de jeu. Il veut sçavoir s'il y a quelque chose qui puisse adoucir les rigueurs d'une cruelle maistresse : il me semble que la raison de l'ordre voudroit , qu'on formât premierement une maistresse ; & que chacun dit les qualitez qu'il souhaiteroit en une personne qu'il voudroit aymer. Ce sera le moyen de connoistre l'inclination d'un chacun ; & je crois que Monsieur le Comte , qui est si particulier & si delicat en amour , donnera sans doute bien du plaisir à l'oüir ; car il nous fera le portrait d'une rare maistresse. Le Comte luy

alloit repartir ; mais Mademoiselle d'Armand, qui eut d'abord envie que ce jeu la passât, le prevint, & dit à Madame la Duchesse, que s'il luy plaisoit, ce seroit par celui-là qu'on commenceroit, & qu'il estoit trop aisé & trop galant pour ne le preferer pas à tous les autres. La Duchesse prit la dessus l'avis de toute la Compagnie, qui fut du mesme sentiment, & sans plus rien attendre on dit à Mademoiselle d'Armand de commander à quelqu'un de commencer ; mais elle en fit quelque difficulté ; & se tournant du costé de la Duchesse je voudrois bien dit elle, Madame, qu'un autre voulut commander à son tour ; car je crains de n'estre pas bien obeïe. Ne soyez pas la premiere vous même, luy répondit la Duchesse, à donner un exemple de desobeïssance, faites ce qu'on vous dit, & j'en prendray sur moy tout le mal qu'il vous en arrivera. Mademoiselle d'Armand se prit à rire, &

s'ad-

s'adressant au Comte de Lorme ;
 Ce sera donc vous , Monsieur , dit-elle , qui commencerez ; & qui nous direz de qu'elle maniere vous voudriez qu'une Dame fut faite , si vous aviez à la faire à vôtre goust. Je ne sçay , continua-t-elle , comme vous y reussirez ; mais je m'imagine , qu'ayant des sentimens , sur tout en cecy , si contraires à ceux de tout le reste du monde , il y aura asseurement de quoy vous répondre , & de quoy vous contredire. Je suis persuadé luy répondit le Comte , qu'il y aura en effet de la contradiction puisque vous estes icy , vous Mademoiselle , qui prenez toujours le party du contre , & qui seriez fâchée d'avoir trouvé une personne , dont l'humeur douce vous accordat toute chose. La dispute s'alloit eschauffer entre Monsieur d'Armenton & Mademoiselle d'Armand ; mais la Marquise de Sindal dit , qu'il estoit déjà tard , & qu'il falloit ou commencer
 tout

tout de bon ou remettre la partie
 pour le lendemain ; afin de donner
 plus de temps au Comte , je ne veux
 pas faire comme ces fauteurs , qui
 fautent encore plus mal apres s'estre
 deshabillez , que lors qu'ils avoient
 leurs habits : S'il est tard , c'est tant
 mieux pour moy ; parce que n'ayant
 pas beaucoup de temps , je n'auray
 pas trop de choses à dire : & celles
 qui me viendront sur le champ , fe-
 ront bien plus excusables que celles
 que j'aurois pensé , quand même el-
 les feroient meilleures. Je veux sans
 attendre à demain , vous dire sur ce
 sujet tout ce que mon esprit me four-
 nira ; & vous verrez que ce sera sans
 choix & sans methode.

Il faut premierement, continua-t-
 il, tomber d'accord que c'est une ma-
 tiere tout à fait delicate , que celle
 qu'on me met entre les mains ; & où
 il est extremement difficile , comme
 on me l'à déjà dit , qu'un homme de
 mon goust puisse bien reüssir. Tou-
 tes-

tesfois puisqu'il n'est pas question de faire une Dame au gré de tout le monde; mais d'en faire une à ma mode, je vous diray en peu de mots, comme je la voudrois pour l'estimer parfaitement. Ne vous allez pas imaginer, que ce soit une de ces femmes galantes, dont ces Messieurs vous feroient sans doute le portrait, s'il estoient en ma place; ce n'est pas mon dessein. Celle dont je vous veux entretenir sera une femme du beau monde; mais dont les principales qualitez seront fondées sur le merite de sa personne.

La premiere chose qu'elle doit avoir, c'est de la naissance; & qu'elle en sçache connoître le rang & le soutenir bien à propos, sans trop s'en entêter, comme font la plupart des femmes. J'entends, que toute sa personne & ses actions montrent qu'elle est femme de qualité. Je veux qu'elle ait de cette modestie, qui meslée avec un peu de fierté sied si bien aux per-

personnes Nobles. Pour l'esprit, elle le doit avoir naturellement bien tourné; & le corps fort bien fait; mais sur tout une grace particuliere en toutes choses, qui la rende aimable dez la premiere veüe, & que ce qu'elle fera. Cela est beau, luy dit Mademoiselle d'Armand; mais il me semble que vous touchez bien légèrement sur des qualitez, qui meritoient assez que vous vous y voulussiez arrester un peu, si vous n'estiez point trop pressé de finir. Dites nous encore continua-t-elle, quelle est cette grace dont vous parlez. C'est, luy répondit d'abord le Comte, ce qu'on voit en vous Mademoiselle; & je n'en donneray pas s'il vous plaist d'autre explication; puisqu'on n'a qu'à vous regarder pour devinir ce que c'est. Cette réponse fit rougir un peu Mademoiselle d'Armand; & elle luy alloit sans doute repartir, si Madame la Duchesse ne luy eut fait signe de ne l'interrompre pas davantage;

tage ; & le Comte pourfuivit son discours de cette maniere. Puisqu'on desire , que ce soit en Grand que je face le portrait de mon Heroïne , je veux bien m'y accommoder, & vous la faire voir toute entiere ; de peur qu'on ne s'imaginât que j'en fusse jaloux. Mais elle aura besoin mes Dames de quelques ornemens, que je vous supplieray de luy vouloir prester, apres que je luy auray donné tout ce qui dépendra de moy. J'ay déjà dit, qu'il falloit qu'elle eut le corps bien fait ; & cela s'entend d'abord d'une taille juste & bien prise, libre & dégagée, qui sera de quelque chose au dessus des mediocres, sans donner pourtant dans l'excès des trop grandes. Les sentimens sont fort partagez entre les brunes & les blondes, les visages ovales & les ronds : Pour moy je suis pour les brunes ; parce qu'elles ont ordinairement plus desprit : & pour ce qui est de la figure du visage, j'ay toujours ouy dire,

dire, que ceux qui estoient ovales ,
 promettoient plus d'amitié. Des
 yeux on en dispute encore : mais les
 noirs sont à mon goust les plus be-
 aux , pourveu qu'ils soient grands &
 bien fendus. Une belle personne ,
 comme celle que je dépeins , doit a-
 voir sur tout les Dens blanches & bien
 rangées , la Bouche petite & vermeil-
 le , le Front & le Menton propor-
 tionnez au tour de son visage , &
 puisque les couleurs ne me coûtent
 rien icy , jè luy veux donner la gor-
 ge , les bras & les mains , comme
 Mademoiselle d'Armand les a. He !
 je vous prie Monsieur , luy dit a lors
 cette Damoiselle , que me restera-t-
 il , si vous luy donnez tout cela. Si
 vous avez à faire une liberalité , ne
 donnez pas a moitié ; outre qu'il y
 a de la cruauté , de mettre comme
 cela les gens en pièces. On rit agréa-
 blement de la raillerie de Mademoi-
 selle d'Armand ; mais Monsieur le
 Comte qui ne vouloit pas demeurer
 sans

sans réponse , je vous ay demandé ,
 luy dit-il, des ornemens pour la Da-
 me que je fais; mon idée ne m'en
 sçauroit fournir de si parfaits , que
 ceux qu'on voit en vous , & vous ne
 devez point trouver mauvais, que
 j'use du droit qu'ont les Peintres. Ce
 n'est pas vous dépouïller , que de
 vous voler de cette maniere; je pren-
 dray avec la même liberté chez les
 autres Dames de la Compagnie , ce
 qui pourra m'accommoder ; & je ne
 crois pas , qu'elles me traittent pour
 cela de cruel. On ne luy répondit rien
 pour luy laisser continuer ce qu'il a-
 voit déjà si bien commencé. Je ne
 parleray point , poursuivit-il, de ces
 vertus qui sont communes a toutes
 les Femmes : il est bien a supposer ,
 qu'une Dame aussi bien-faite que je
 la veux , aura ces vertus-la ; mais il
 luy faut pour la differentier un peu
 du commun , des qualitez particu-
 lieres ; comme beaucoup d'honnesté ,
 beaucoup de douceur dans toutes ses
 paro-

paroles & dans la conversation sur tout ; & une certaine adresse pour ne dire rien qui ne soit a propos , selon les lieux & les Personnes avec qui l'on est & que l'on parle. Toutes ses actions doivent estre accompagnées de quelques manieres obligantes & d'une charmante bonté , qui à coûtume de surprendre l'estime & le cœur des honnestes gens. Il luy faut une vivacité d'esprit , qui la face admirer ; mais une vivacité qui ait du solide , & qui montre en elle autant de bonté de jugement , que d'adresse d'esprit. Il est vray , que pour reüssir en cela , il est necessaire qu'elle garde par tout une mediocrité qui est assez difficile , & qui n'est composée que de choses contraires. Il y à des Femmes , qui s'imaginent que pour passer pour des Personnes de vertu , il faille faire les farouches , fayr les Compagnies & les Conversations un peu galantes ; & s'en retirer brusquement , lorsque par malheur

heur on s'y rencontre. Cette maxi-
 me n'est pas pour les gens de Cour :
 ces prudes où qui font semblant de
 l'estre, n'en font pas pour cela mieux
 traittées. Toute leur severe où plu-
 stost apparente vertu , ne sert sou-
 vent qu'à faire croire au monde,
 qu'elles veulent passer pour ce qu'el-
 les ne sont pas : & les gens de Cour,
 estans pour l'ordinaire moins justes
 sur ce chapitre , qu'en toute autre
 chose , n'en jugent pas mieux. Les
 particularitez sont toujours odieu-
 ses ; il ne seroit pas trop de la bien-
 seance , qu'une Dame, par un pur
 esprit de Complaisance, voulut s'ac-
 commodier à toute sorte de discours ;
 qu'elle applaudit à un diseur de sot-
 tises ; ni qu'elle use d'une familiari-
 té sans reserve : car on en pourroit
 mal juger : mais lorsqu'elle se ren-
 contrera par hazard dans une de ces
 occasions , il faut que sa pudeur avec
 une petite rougeur qui montera au
 visage , rende la justice qui est due
 à sa

paroles & dans la conversation sur tout ; & une certaine adresse pour ne dire rien qui ne soit a propos , selon les lieux & les Personnes avec qui l'on est & que l'on parle. Toutes ses actions doivent estre accompagnées de quelques manieres obligantes & d'une charmante bonté , qui à coûtume de surprendre l'estime & le cœur des honnestes gens. Il luy faut une vivacité d'esprit , qui la face admirer ; mais une vivacité qui ait du solide , & qui montre en elle autant de bonté de jugement , que d'adresse d'esprit. Il est vray , que pour reüssir en cela , il est nécessaire qu'elle garde par tout une mediocrité qui est assez difficile , & qui n'est composée que de choses contraires. Il y à des Femmes , qui s'imaginent que pour passer pour des Personnes de vertu , il faille faire les farouches , fayr les Compagnies & les Conversations un peu galantes ; & s'en retirer brusquement , lorsque par malheur

heur on s'y rencontre. Cette maxime n'est pas pour les gens de Cour : ces prudes où qui font semblant de l'estre, n'en font pas pour cela mieux traittées. Toute leur severe où plustost apparente vertu, ne sert souvent qu'à faire croire au monde, qu'elles veulent passer pour ce qu'elles ne sont pas : & les gens de Cour, estans pour l'ordinaire moins justes sur ce chapitre, qu'en toute autre chose, n'en jugent pas mieux. Les particularitez sont toujours odieuses ; il ne seroit pas trop de la bien-seance, qu'une Dame, par un pur esprit de Complaisance, voulut s'accommoder à toute sorte de discours ; qu'elle applaudit à un diseur de sottises ; ni qu'elle use d'une familiarité sans reserve : car on en pourroit mal juger : mais lorsqu'elle se rencontrera par hazard dans une de ces occasions, il faut que sa pudeur avec une petite rougeur qui montera au visage, rende la justice qui est due
 à sa

à sa vertu & à sa modestie : Qu'elle tâche à jeter les discours sur une autre matiere ; & qu'avec une petite fierté, elle face revenir les gens qui se feront un peu escartez du respect qu'ils luy doivent. Elle a de prendre bien garde à un deffaut, qui n'est que trop commun à celles de son sexe ; qui est, de se faire un plaisir d'entendre parler mal des autres femmes ; parce que les medisans même n'en penseront pas mieux d'elle ; & si elle est raisonnable, elle ne croira jamais, ou pour le moins soutiendra comme impossible, tout le mal qu'on luy dira d'une autre. C'est une adroite maxime en Politique du monde que celle-là, pour montrer qu'on n'est pas capable de même fautes qu'on accuse les autres. Une Dame de la maniere que je dis, fera bien valoir la moindre bonté qui sortira d'elle : une parole, un souîris, une simple marque de bienveillance d'une Femme comme celle-là, fera plus d'effet dans

dans l'esprit d'un honneste homme,
 que les caresses les plus pressantes
 d'une coquette, qui en fera liberale.
 Je voudrois aussi, qu'elle en fût bon-
 ne ménagere : & qu'elle ne dit, ni
 ne fit rien de trop obligeant, qu'à
 ceux qu'elle auroit veritablement
 envie d'obliger. Il seroit à desirer
 qu'elle eut une connoissance genera-
 le, quoy que legere, de toutes les
 belles choses ; pour qu'elle peut choi-
 sir, lorsqu'elle seroit avec quelque
 Personne, la matiere la plus propre
 pour l'entretenir. Elle doit bien evi-
 ter de se loüer ; car il y a toujourns trop
 de vanité & trop d'indiscretion à le
 faire, de qu'elle maniere que ce soit.
 Elle doit avec le même soin prendre
 garde de ne parler qu'à propos &
 peu : c'est un deffaut assez commun
 aux Femmes ; elles y tombent insen-
 siblement : & ce sont les plus habilles
 qui ont souvent le plus de peine à
 s'en deffendre. Une Femme d'esprit
tâchera encore de ne mesler pas la
rail-

raillerie avec le sérieux, non plus que les choses de bon sens avec les plaisanteries. Cela n'est permis qu'aux goguenards de profession ; & non pas à une Dame qui sçait bien vivre, & converser dans le beau monde. Elle passeroit pour ridicule, si elle vouloit montrer de sçavoir ce qu'elle ne sçait pas ; mais il luy est permis ; & même elle peut tres à propos, se faire honneur de ce quelle entend tres bien ; fuyant toujours en toute chose l'affectation, qui est capable de corrompre tout ce qu'elle dira de meilleur. Tant de belles qualitez la feront considerer par tout où elle se trouvera, pendant que les autres tomberont du plus au moins dans des semblables deffauts. Je ne voudrois pas qu'elle n'egligeât la Danse, la Musique, les Instrumens. Elle doit même faire cas de sçavoir quelque chose de la Poësie, de l'Histoire, de ce qu'on appelle les belles Lettres ; mais tout pourtant par maniere d'acquit,

quit, & sans un trop grand entestement. Le Comte s'arresta icy; comme s'il eut voulu finir, ou prendre haleine : Ce qu'il fit que l'Abbé prenant la parole, Monsieur le Comte dit-il, nous a fait le Portrait d'une Dame si rare; qu'à peine puis-je croire, qu'il y en ait beaucoup de semblables dans le Monde. Toutesfois à bien prendre ce qu'il à dit, il n'a parlé des choses qu'en general; & hormis quelques leçons qu'il fait aux Dames, je ne crois pas, que la sienne ait encore tout ce qu'il luy faut. Je pourrois vous répondre, luy dit le Comte, que je ne suis pas obligé de faire plus que de l'ordre du jeu, qui exige de moy un Portrait d'une Dame qui me plairoit. Mais vous Monsieur l'Abbé, poursuivit-il, qui trouvez ce que j'ay dit si extraordinaire, que vous ne croyez pas qu'il en puisse avoir beaucoup de semblables au monde, encore qu'elle ne soit pas achevée, c'est en dire un peu trop,

ce

ce me semble, devant une Compagnie où il n'y a point de Dame qui ne puisse estre comparée à celle que j'ay d'écrite : Et certes je puis dire, que c'est sur elles que je l'ay tirée. Je vois vostre dessein, Monsieur, luy dit en riant l'Abbé, vous me voulez faire une affaire avec ce Sexe ; & me rendre ces Dames ennemies, en même temps que vous vous efforcez par vos flatteries, de vous acquerir leurs bonnes graces ; mais elles sont si justes qu'elles aiment mieux la verité, encore qu'elle leur soit contraire, que les fausses louanges que vous leur donnez. Neantmoins quand mon malheur voudroit, qu'il en arrivât autrement, je ne puis m'empescher de dire, qu'il est non seulement tres rare de voir toutes ces belles qualitez en une seule femme, mais qu'il est peu d'Hommes de qui on puisse dire les mêmes choses ; quoy qu'ils soient capables d'une bien plus grande perfection que les Femmes. A ouïr raisonner

sonner Monsieur l'Abbé, dit Monsieur d'Armenton, on dirait qu'il a envie de parler contre les Femmes : mais si Monsieur le Comte me veut permettre de luy répondre, j'auray l'honneur de luy servir de second pour le party des Dames. Vous m'obligerez, dit le Comte ; car il me semble aussi, d'avoir déjà fait ce que j'estois obligé de faire ; & le party des Dames ne sera pas mal entre les mains d'un aussi Galant Homme que vous. Monsieur l'Abbé voulut prendre la parole ; mais la Duchesse le prevint, & luy dit de garder pour le lendemain les injures qu'il avoit à leur dire, & qu'il estoit un peu trop tard pour avoir assez de temps de les luy rendre ; & qu'elle luy donnoit toute la nuit, pour songer s'il devoit estre assez hardy, que de s'exposer à un si grand hazard. Tout le monde se prit à rire de la maniere Galante, que la Duchesse avoit tourné le sujet de cette nouvelle dispute : On la remit

C

au jour

au jour d'apres. Le jeu finit icy , & les violons qui estoient autour de ce Cabinet , ayant commencé de joïer , au signe que leur fit la Duchesse , chacun se leva ; & l'on fut en dansant jusqu'à la maison ; ou apres quelques Civilitez que Madame fit a la Compagnie , & qui se pratiquent dans ces occasions , les uns & les autres prirent le chemin de leurs Chambres & furent donner au sommeil le reste de cette nuit.

I I.

IL y avoit plus de trois heures , que le Soleil esclairoit tout le logis , qu'il n'y avoit encore personne d'éveillé de cette Illustre Compagnie , que Monsieur l'Abbé , qui se promenoit tout seul dans une allée du Jardin. Mademoiselle d'Armand , qui avoit une Chambre , dont les fenestres tournoient de ce costé-là , ne fut pas plustost levée , qu'elle le vit resver de la façon. Elle appella Madame
d'Elus

d'Elus avec qui elle couchoit , & se prenant à rire , ne voila-t-il pas, dit-elle tout haut afin que l'Abbé l'entendit , Monsieur l'Abbé , qui prepare ses griffes pour nous déchirer ce soir ; il s'est levé bien matin ; mais j'espere qu'avant la fin du jour il s'en pourra dedire , ou qu'il s'en repentira. Si vous n'avez pas mes Dames , répondit l'Abbé , de plus grand adversaire que moy , vous n'avez rien à craindre. Je feray peut-estre obligé de tenir ma parole si l'on m'en presse. Mais ce sera pour ne dire contre vous , que ce qu'on ne peut s'empescher de dire. Nous verrons cela , luy dit Madame d'Elus. Cependant la chose n'est pas de si peu de consequence , qu'elle ne vaille la peine qu'on y pense un peu. Je vous le conseille en amye , adjôûta-t-elle ; & de vous pourvoir de bonne heure d'un lieu de seureté ; car vous sçavez , que nous aimons naturellement à nous vanger. Comme l'Abbé luy alloit re-

partir, un gros chien qui passoit au travers de l'allée, & qui poursuivoit un oyseau, vint hurter rudement contre luy, & luy fit une telle frayeur qu'il le pensa jeter par terre. On peut croire de quelle façon en rirent les Dames. La Marquise de Sindal, qui estoit logée dans une Chambre voisine, vint à ce bruit, & leur demanda ce que c'estoit. Ne voyez vous pas là Monsieur l'Abbé, luy respondit Mademoiselle d'Armand, sans cesser de rire, à qui toute la terre en veut, depuis qu'il s'est déclaré contre nous. Un chien à pensé tout à l'heure le devorer; & je crois qu'il ne l'a épargné qu'à nôtre considération. Pour moy dit la Marquise, je ne suis pas fâchée, que Monsieur l'Abbé soit toujours dans les mêmes sentimens; & qu'il a de la resolution; car pour un peu de mal qu'il inventera contre nous, Monsieur d'Armenton nous va donner mille loüanges; & je meurs déjà d'envie, de voir cette di-

spu-

spuete. Le Chevalier d'Estapes & le Baron d'Eparc arriverent alors aupres de l'Abbé, & se joignirent à la Conversation : mais elle ne dura pas longtemps parce que le Duc leur envoya dire, s'ils vouloient avoir le plaisir de la Chasse que le temps estoit beau; & qu'ils n'avoient qu'à s'y venir preparer. Les Dames voulurent estre de la partie : elles y furent agreablement receües ; & l'on ne songea plus qu'à desjeuner. Les Chevaux & les Chiens furent bien tôt prests : en façon que dans moins de deux heures on eut mangé ; on fut a Cheval & on sortit en pleine Campagne. Les jours ne sont pas toujours heureux, ni toujours propres pour la Chasse : Celuy-là le fut pourtant ; & l'on en goûta si bien le plaisir, qu'on n'en revint que le soir pour souper. Nos Chasseurs estoient affamez : les Dames avoient grand appetit ; & il y eut de quoy les contenter : car la table fut servie d'une maniere si somptueuse, qu'à

peine puis-je croire, qu'on eut pû mieux traiter à Paris. Du commencement on ne parla guere ; parce que chacun faisoit son devoir à bien manger : sur le milieu du repas on eut quelques discours de Chasse ; mais à la fin on tomba sur la dispute, qui devoit servir de Conversation ce soir-là. Monsieur l'Abbé ne manqua pas d'estre attaqué par Mademoiselle d'Armand ; & il ne manqua pas aussi de se deffendre comme il faut. Monsieur le Duc y prenoit un extreme plaisir ; & voyant que non seulement les Dames estoient contre l'Abbé ; mais une partie des Hommes encore, il dit à celuy-cy, qu'il falloit, qu'il se sentit bien fort, pour esperer de resister contre tant d'ennemis. Ce n'est pas d'aujourd'huy, Monsieur, luy répondit l'Abbé, que les Femmes ont corrompu les Hommes ; & que ces mal-heureux ont tourné leurs propres armes contre eux mêmes, pour plaire à leurs ennemies :

Car

Car c'est ainsi ajouta-il, que nous devons appeller les Femmes, quifqu'il eſt vray, qu'elles nous attirent la plus grande partie des mal-heurs qui nous arrivent. Mais quand par leurs enchantemens, elles auroient gagné toute la terre pour elles; on ne me perſuaderoit jamais, que les Hommes ne ſoient beaucoup plus parfaits que les Femmes; & que qui dit Femme, ne die un ouvrage mal achevé de la nature. Monsieur le Duc qui avoit envie de voir comme ſe paſſeroit cette diſpute, ſur un ſujet ſi galant; entre deux Hommes qui avoient autant d'eſprit, qu'on en pouvoit trouver au monde, pria la Compagnie de vouloir ſ'arreſter pour cette fois-là aupres de luy. On peut croire, qu'il n'y eut perſonne qui ne rendit fort agreablement, à ce que deſiroit Monsieur le Duc : De forte que d'abord que la table fut levée, on fit un grand rond autour de luy, comme en forme de Cercle; & Madamoifel-

le d'Armand qui estoit toujours dans la charge de Lieutenant de la Duchesse, dit à Monsieur l'Abbé qu'il estoit temps, s'il avoit à dire quelque chose contre elles de commencer ; & que Monsieur d'Armenton estoit en estat de les deffendre. l'advantage est déjà assez grand de mon costé, luy répondit l'Abbé ; & je veux bien ceder à Monsieur d'Armenton ce droit. Si je commence une fois, j'auray de la peine à finir : & il y a tant de choses en faveur de mon party, qu'il ne sçauroit plus que dire, ni que répondre. Ne Triomphez pas par avance, luy répartit son adversaire ; de peur que vous ne soyez vaincu de deux manieres. Il s'agit de faire voir que les Hommes ne sont pas plus parfaits que les femmes comme vous pretendez. Et sans m'amuser davantage à des ceremonies ; puis que vous voulez que je commence, je m'en vay vous le faire voir ; & mettre les Femmes & porter leur gloire jusqu'à

qu'à un degré de perfection, qu'à peine les Hommes y pourront atteindre.

Cette perfection, continua-t-il, que vous voulez que les Hommes aient par dessus les Femmes, ne se peut remarquer, qu'en ce qui regarde le corps ou du costé de l'esprit : & moy je trouve, qu'en l'un & en l'autre les Femmes sont du moins esgales aux Hommes. Ceux cy ont à la vérité le corps plus robuste, plus léger, plus habille & plus capable de fatigues que les Femmes; mais vous m'avouerez vous même, que ce n'est pas une perfection, que cette qualité-là; puisque parmy les Hommes même, ceux qui ont de la force en un plus haut degré, ne sont pas pour cela les plus estimez. Du costé de l'esprit, il est constant que tout ce qu'entend un Homme, une Femme l'entend, ou le peut entendre; & que la penetration est égale de part & d'autre. Apres avoir dit cela, Monsieur d'Armenton s'arresta pour voir ce que Mon-

sieur l'Abbé luy voudroit répondre ;
 mais comme il n'en fit point de mi-
 ne , il poursuivit encore de cette fa-
 çon. Vous sçavez , dit-il , que c'est
 une question souûtenüe dans la Philo-
 sophie , que ce sont les corps les plus
 delicats qui passent pour avoir l'esprit
 le plus prompt ; & de cette maniere
 les Femmes n'en doivent estre que
 plus estimées avec leur delicateffe ;
 puisque c'est une marque de leur vi-
 vacité, Mais laissons la Philosophie ;
 & tenons nous si vous voulez dans
 l'experience. Je sçay qu'il y a eu des
 Philosophes ennemis des Femmes ,
 qui ont dit , que la nature tendant
 touûjours à faire les choses les plus par-
 faites ; si elle pouvoit , elle ne pro-
 duiroit que des Hommes ; & que
 c'estoit par erreur , qu'elle mettoit
 au monde des Femmes : mais avoüez
 moy ; que c'estoient de pauvres Phi-
 losophes ; & que la nature veut bien
 faire une Femme , quand elle en pro-
 duit quelqu'une ; puisque c'est un
 sujet.

sujet neceſſaire à la fin qu'elle à, qui
 eſt de conſerver l'eſpece. Il ne faut
 pas avoir lû aucune Hiſtoire, ſoit an-
 tienne, ou moderne, pour ne ſça-
 voir pas, qu'il y à eu des Femmes qui
 ont fait la Guerre, qu'elles ont rem-
 porté des Victoires: qu'on les à veües
 ſur le Throſne, gouverner des Eſtats
 & des Royaumes, avec une admira-
 ble prudence; & adminiſtrer la Ju-
 ſtice avec autant de ſageſſe & de ri-
 gueur, que les premiers Juges du Mon-
 de. J'oſe bien plus dire; & je ſouâtiens,
 que les Hommes n'ont rien fait de re-
 commandable, qu'elles n'ayent fait
 auſſi. Elles ont aſſez montré, que les
 ſciences n'eſtoient pas des ſecrets ſeu-
 lement pour les Hommes. Elles y
 ont penetré auſſi avant qu'on peut
 aller: Et vous n'ignorez pas, qu'il
 n'y en ait eu, qui ont tres bien enten-
 du la Philoſophie, & qui l'ont en-
 ſignée aux Hommes: D'autres qui
 ont eſté tres ſçavantes en Poëſie: & il
 n'eſt pas juſqu'à la Science des Loix,
 dont:

dont elles ne se soient extrêmement renduës capables. Il seroit un peu long de raconter, tout ce qu'on peut dire sur ce sujet-là; & de vouloir rapporter, ce qu'une infinité d'Autheurs ont dit à l'avantage des Femmes. Il est vray, dit l'Abbé, que si vous allez entrer dans les Histoires; & qu'il ne me soit pas permis de vous interrompre, ces Dames croiront sans doute, que vous avez vaincu; mais vous n'en estes pas encore, où peut-estre vous pensez. Croyez, qu'il est quelquefois dangereux, de poursuivre un ennemy, qui fait semblant de fuir. Il ne me seroit pas difficile, de vous répondre sur ce que vous venez de dire; mais je ne veux seulement, que vous opposer une raison contre cette prétendue perfection des Femmes, qui est, que l'Homme ressemble à la forme & la Femme à la matiere; & que comme la forme est plus parfaite que la matiere, l'Homme est aussi plus parfait que la Femme. Mais une chose
que

que tout le monde sçait ; & qui fait voir l'avantage que nous avons sur les Femmes ; c'est qu'il n'est guere de Femmes qui ne desirât d'estre Homme ; & fort peu d'Hommes qui vou-lussent estre Femmes. Si vous n'avez pas de meilleures raisons, luy répon-dit en riant Monsieur d'Armenton ; il n'y aura pas trop de gloire pour moy de vous avoir vaincu. Elles sont si froides , continua-t-il , quelles sont capables de glacer les esprits dans les plus grandes chaleurs de ce temps. Ce malheureux Sexe à raison , d'a-voir de semblables desirs : non pas pour en estre plus parfait ; mais pour se delivrer du joug insupportable des Hommes ; & pour jouyr de la liber-té , que la seule Tyrannie de ceux-cy luy à ravie. Mais je vous prie , dites moy , que le comparaisn y a-t-il de la matiere & la forme , avec l'Homme & la Femme : la ma-tiere recoit s'on estre de la forme ; & ne peut-estre sans elle : aulieu que

l'Hom-

l'Homme & la Femme reçoivent l'un de l'autre une égale perfection ; & si la Femme ne peut estre sans l'Homme, l'Homme aussi ne peut estre sans la Femme. He de grace ! Messieurs, interrompit Madame d'E-lus ; forttez une fois de ces termes de matiere & de forme , qui nous font mal au cœur : & parlez-nous d'une maniere plus intelligible ; puisqu'il s'agit de faire icy nôtre procez. Il faut necessairement se deffendre , luy répondit Monsieur d'Armenton , comm'on est attaqué ; & combattre à armes égales ; mais n'en prenez point d'inquietude ; je ne quitteray point la partie , que je ne me sois bien fait entendre ; & que je ne vous aye mis au dessus des Hommes : Ce que vous dites-là , interrompit l' Abbé , n'est pas parce que vous jugez que vôtre cause soit si bonne , que de justice vous en deviez venir où vous dites ; mais c'est la bonne opinion que vous avez de vôtre esprit , qui vous fait pro-

promettre de réussir dans les choses les plus difficiles. Vous pourriez pourtant vous tromper. Cependant je vous supplie de me dire ; si par les qualitez naturelles , l'Homme n'est pas déjà plus parfait que la Femme , puisqu'il est chaud de sa complexion au lieu qu'elle est froide. Vous voyez , dit Monsieur d'Armenton , en se tournant du costé de Mademoiselle d'Armand , comme Monsieur l'Abbé retourne dans la Philosophie. Répondez moy seulement , interrompit precipitement l'Abbé , à ce que je vous demande. Si le chaud qui agit de soy même ; & qui est capable de produire , n'est pas plus noble que le froid , qui ne sçauroit rien faire sans le chaud. Si les Femmes , qui ne sont presque composées que de cette humeur peuvent rien faire , où il n'y ait de la foiblesse & de la timidité.. Je ne sçay , dit la Marquise de Sindal , si Monsieur l'Abbé se sert de la Philosophie ; mais je comprends bien ,

bien , que ce qu'il dit n'est pas à nôtre avantage. Je vous réponds Madame, luy dit Monsieur d'Armenton, qu'il fait tous ses derniers efforts; & vous verrez dans peu où il en fera réduit. Je suis d'accord, poursuivit-il, avec Monsieur l'Abbé, que le chaud est en soy plus parfait que le froid : mais il n'en est pas de même des choses composées , & qu'on appelle mixtes : comme sont l'Homme & la Femme, car il arriveroit de là , que les corps les plus chauds feroient les plus parfaits : ce qui est faux; puisqu'il n'y a que ceux qui sont temperés , qui ayent une veritable perfection. Adjoûtons que la Femme est en effet d'un temperament froid, en comparaison de l'Homme, qui pour estre trop chaud s'esloigne de la perfection, qui ne se trouve que dans les choses temperées. Mais la Femme, quant en elle même, n'est point trop froide; & elle approche bien plus de cét estat parfait, dont nous parlons,

que

que l'Homme; parce qu'elle a en foy
cét humide qui est proportionné à la
chaleur naturelle, que le trop grand
sec qu'a l'Homme consume & refout
trop tost. Mais quand la timidité des
Femmes feroit, comme vous voulez
dire, une marque d'imperfection;
ce ne feroit pas du temperamment
qu'elle viendrait; mais d'une trop
grande vivacité d'esprit, qui leur re-
presentant d'abord les objets dans
l'entendement, fait qu'elles sont fa-
ciles à se troubler; parce qu'elles
n'ont pas le loisir de raisonner sur ce
qui les frappe si vitte; & cela ne se
peut pas appeller imperfection; puis-
qu'il vient d'une si belle cause. Vous
verrez beaucoup d'Hommes qui
n'ont ni peur de la mort ni d'aucune
autre chose; & neantmoins on ne
dira pas, que ce soient des vaillants
Hommes, parce qu'ils ne connois-
sent pas les dangers; & vont comme
des estourdis où là carriere leur est
ouverte. Ces actions ne procedent
que

que d'une brutalle ardeur, & d'un esprit grossier & sans connoissance. Les fous ne sont pas des gens d'un grand courage. La veritable valeur dépend de la propre resolution d'un Homme; & d'une volonté déterminée qu'il a de faire quelque chose; & d'estimer plus son devoir & la gloire que tous les dangers du Monde. Un Homme comme celuy que je dis affrontera la mort dans les occasions necessaires; bien qu'il en connoisse le peril evident: & fera d'un esprit ferme & d'un cœur intrepide pour poursuivre, sans se troubler, une entreprise jusqu'au bout. Nous avons vû beaucoup de Femmes en agir avec cette force & ce courage. Nous sçavons qu'elles ont fait des actions si pleines de gloire, qu'elles ne doivent rien à celles des Hommes, & je ne croiray pas d'en trop dire, quand j'avanceray, qu'on ne sçauroit trouver dans l'antiquité quelque Homme d'un merite considerable, qu'on

qu'on ne puisse montrer, que sa Femme, ou sa Fille, ou sa Sœur ont eu une renommée presque égale à la sienne. En voulez vous davantage : je feray voir à la Compagnie, quand on voudra, qu'il y a eu un grand nombre de Femmes qui ont fait l'honneur de leurs familles ; & qu'elles ont repris les Hommes de leurs deffauts. Toutes les raisons, luy répondit l'Abbé, qui ont l'expérience pour contraire, ne me semblent pas bonnes : & certes si je vous demandois qui sont ces admirables Femmes, de qui les Hommes ont tant reçu d'honneur, je crois, que vous y seriez assez embarrassé. S'il y avoit quelque chose, luy dit Monsieur d'Armenton, qui me peut faire de l'embarras, ce seroit sans doute la trop grande quantité d'exemples qu'il y a, de ce que je dis : & si je ne craignois de dire des choses, que la Compagnie sçait déjà, je commencerois par l'Histoire d'Octavie Femme de

Marc-

Marc-Antoine ſœur d'Auguſte , il n'y à perſonne icy qui ne ſçaſſe cette Hiſtoire ; comme celle de Porcie, Fille de Canton & Femme de Brutus : qui n'ait ouy parler de Caïa Cecilia Femme de Tarquin Priſcus ; de Cornelia Fille de Scipio ; & de je ne ſçay combien d'autres , qui ne ſont pas ſeulement connües de nos Dames ; mais des Nations les plus Eſtrangeres & les plus Barbares. A-t-on jamais rien veu de plus beau , que l'action d'Alexandra Femme d' Alexandre Roy des Juifs ; & de la maniere qu'elle guarantit deux enfans qu'elle avoit eu de ce Roy , de la fureur du peuple ; & delivra en même temps le Corps de ſon Mary , qui venoit d'expirer , des outrages les plus ignominieux , que des gens irritez ſont capables de commettre ſur le Corps d'un Tyran. Vous nous obligeriez fort , Monſieur ; interrompit Madame la Comteſſe d'Ancyre , ſi vous vouliez prendre la peine de nous dire
cette

cette Histoire : Car je ne crois pas , qu'elle soit de la connoissance de ces Dames non plus que de la mienne. Cette Reyne , reprit Monsieur d'Armenton , voyant tout le peuple soulevé , & prest à se jeter sur ses deux enfans , pour estre sacrifiez à la servitude , où l'avoit tenu leur Pere , fit porter elle même le Corps de son Mary au milieu de la place , où les Citoyens s'estant assemblez en foule , pour voir ce qu'elle vouloit faire , cette grande Reyne leur parla de cette maniere. *Je ne sçay que trop, Peuple Juif, les raisons que vous avez, d'estre animez contre mon Mary : je sçay combien vôtre procedé est juste ; & qu'il vous a trop mal traitté durant sa vie, pour ne l'outrager pas à vôtre tour, du moins apres sa mort. Je vous prie seulement, de vous souvenir de ce que j'ay fait pour vous : Si je n'ay pas pris vôtre party autant qu'il m'a esté possible ; si je n'ay pas tâché de le détourner de sa maniere Tyrannique d'agir ; &*

com-

combien de maux mes larmes & mes prieres vous ont épargné. Neantmoins tout cela n'est encore rien, en comparaison de ce que j'aurois voulu faire pour vous; si le Ciel avoit secondé mes desseins, je crois que vous n'en doutez point; mais pour vous en donner des marques plus certaines, je veux estre la premiere à vous vanger, de l'injustice & de la Tyrannie que vous avez souffertes. Voicy le Corps sur lequel il faut que vôtre colere & votre vengeance esclattent; Exerçons sur luy toutes sortes de cruantez: seulement, s'il se peut, pardonnons à l'innocence, à deux pauvres creatures qui n'ont point d'autre crime, que le malheur d'estre nées d'un trop cruel Pere. Ces tendres enfans ne vous ont jamais fait de mal: ce seroit une étrange injustice de leur vouloir faire porter la peine de leur Pere: & il me semble, que vous devez bien quelque grace aux pleurs d'une Mere, qui vous en a si souvent obtenu. Ces paroles, sorties de la bouche

che d'une si sage & si genereuse Reyne, eurent tant d'effet sur l'esprit de ce Peuple, qu'elles convertirent sa fureur en amour. Ces mêmes Hommes, qui devoient estre les bourreaux de ces deux enfans, devindrent des sujets soumis & affectionnez. Leur Mere répandit des larmes de joye au lieu de tristesse; & le respect, qu'elle inspira à tout ce Peuple fut si grand, qu'il éleva pour l'amour d'elle un superbe tombeau au même Corps qui devoit servir de matiere pour assouvir sa haine. Monsieur d'Armenton pour donner du temps à la Compagnie de dire ce qu'elle pensoit de cette action, s'arresta un peu; & reprenant en suite le discours; qui ne sçait, dit-il, que la Femme & la Sœur de Mithridate ont bravé, ou du moins reçu plus genereusement la mort, que Mithridate même : & que la Femme d'Asdrubal en a eu moins de peur qu'Asdrubal; vous sçavez encore que la Fille de Hieron de
Si-

Siracuse , ne voulut point avoir d'autre Tombeau que l'Incendie de sa Patrie. Que ne dira point Monsieur d'Armenton ? dit Monsieur l'Abbé en l'interrompant , où le porte son obstination ? ne vous semble-t-il pas, de voir cette Femme , qui ne pouvant plus dire des injures à son Mary, qui la plongeoit dans un puis, où elle avoit de l'eau par dessus la teste , luy faisoit signe avec les mains , pour luy dire ce qu'il estoit. Cette application fit assez rire la Compagnie , jusqu'à ce que Monsieur d'Armenton prit la parole , comme un homme qui estoit toujours prest de répondre. l'Obstination , dit-il , est louïable & doit passer pour vertu , quand c'est pour soutenir la verité. Les Femmes nous ont donné mille exemples de cette belle obstination , ou pour l'appeller par son veritable nom , de cette Constance , qui est à mon sens la plus difficile de toutes les vertus. Que direz-vous Monsieur

l'Abbé

l'Abbé , d' Epicaris cette fameuse Courtisane de Rome , qui sçavoit la conjuration qu'il y avoit contre Neuron , & qui eut la force & le courage de souffrir les plus cruels tourmens , que ce monstre de la nature sçeut inventer contr'elle ; plutôt que de declarer aucun des conjurez : au lieu que tant de Grands Hommes , tant Chevaliers que Senateurs à la veüe seulement de ce qu'avoit souffert Epicaris , accusèrent jusques à leurs propres Peres , leurs Freres & leurs Enfans. Qui est-ce , qui n'admirera encore la vertu de Lyonne , à qui les Atheniens dédièrent un Lyon de Bronze sans langue , pour honorer le secret qu'elle avoit sçeu garder , à la veüe de tous les tourmens imaginables ; & qu'elle souffrit , plutôt que de découvrir la conjuration qu'il y avoit contre les Tyrans. Il me semble , dit Madame d'Elus , que Monsieur d'Armenton passe un peu trop **legerement** sur des actions si Heroïques ;

ques ; sur tout devant un ennemy , comme celuy que nous avons icy , qui seroit peut-estre bien aise qu'on ne les sçeut pas. En effet , adjôûta la Marquise , Monsieur d'Armenton nous devroit raconter un peu plus au long ces Histoires : nous nous en ferions honneur dans des occasions comme celle-cy , qui nous arrivent assez souvent : car il y a parmy le monde une grande quantité d'Abbez d'Arbuty. Il ne tiendra pas à moy , leur répondit Monsieur d'Armenton , que vous ne soyez satisfaites , pourveu qu'on veuille avoir la patience de m'oüir. C'estoit , poursuivit-il , une coûtume à Marseille , qu'on croit avoir esté apportée de Grece , de garder publiquement un certain poison fait avec de la Ciguë , pour ceux qui pouvoient prouver au Senat , qu'ils avoient des raisons legitimes de quitter la vie , & de se donner la mort : les uns parce qu'ils estoient trop mal-heureux , pour ne

se vouloir pas delivrer en mourant de leurs peines ; les autres de crainte qu'estant dans la fortune, elle ne vint à changer , s'ils vivoient plus longtemps. Il arriva qu'un jour Sextus Pompeïus... Voicy interrompit l'Abbé le commencement d'une belle Fable. Vous voyez , mes Dames dit Monsieur d' Armenton , comme Monsieur l'Abbé tâche toujourns de m'interrompre. Si vous n'estiez pas icy partie , je vous prierois de luy imposer quelque peine , mais la plus grande que je luy puisse faire, je crois, que c'est que je continuë sans m'amuser à ce qu'il dit. Du temps donc de Sextus Pompeïus, une fort belle Femme se presenta au Senat de Marseille , pour obtenir cette funeste grace , & ayant fait voir la necessité qu'il y avoit pour son repos , qu'elle fut delivrée des miseres de la vie, elle prit la Coupe où estoit ce poison , & parla avec tant de fermeté & si peu de crainte de la mort , que Sextus

Pompeius luy même en fut sensiblement touché ; & tout le Senat ensemble ne luy pût refuser des larmes, apres luy avoir accordé la mort. Si cette Histoires est veritable, dit Monsieur l'Abbé ! Helas combien y a-t-il eu de pauvres marys à Marseille , qui ont esté demander au Senat la permission de mourir , pour se delivrer de leurs Femmes. Helas ! luy repartit d'abord du même Ton la Comtesse d'Ancyre , combien y a-t-il de malheureuses Femmes , qui avaleroient aujourd'huy ce poison , si la mode , en estoit, pour se delivrer de la cruelle servitude où les tiennent leurs marys. Que peut faire , adjousta à cela Madame d'Elus, une miserable Femme à un Mary , ou celuy-cy ne puisse mettre remede : au lieu que la foiblesse des Femmes les oblige de souffrir tout sans murmurer. Il est vray, leur repartit Monsieur l'Abbé , que les Hommes ne sont pas peu obligez à cette foiblesse ; sans laquelle les Fem-

Femmes, qui ne les aiment guere, leur feroient porter du bois, plus que dessus la teste. Monsieur le Duc fut le premier d'éclatter de rire de cette repartie; & les Femmes en rirent elles mêmes si fort, qu'on fut quelque temps sans poursuivre la dispute, apres quoy Monsieur d'Armenton, qui vouloit répondre a l'Abbé sur ce qu'il avoit dit, que les Femmes n'aimoient guere les Hommes; Quand est-ce, dit-il, Monsieur l'Abbé, que vous avez ouy parler, ou lû un témoignage d'amour d'un Mary pour une Femme, pareil à celuy de Camma pour son Mary Sinnatus. Je ne sçay, luy répondit brusquement l'Abbé, ce que c'est que Camma non plus que Sinnatus; & tout ce que je vous puis dire, c'est, que si je voulois faire icy les lamentations des pauvres Marys, vous m'avoüeriez bientôt, que les Femmes sont de grandes Diablesses. Il n'y eut pas une Dame de la

Compagnie qui ne se mit alors contre luy ; & chacune fit si bien son devoir à le mal traiter , qui avec son Busc , qui avec l'Evantail , qui avec une Cane , que le pauvre Abbé crioit comme un desespéré ; & se plaignoit qu'on le martyrisoit pour la verité. Il n'en voulut pourtant jamais rien démordre ; & il dit seulement pour toute douceur , & pour réparation d'honneur , que c'estoient de charmantes diablesses. Les Dames le laisserent à la fin en repos : le bruit s'appaîsa ; & l'on presta de nouveau silence à Monsieur d'Armenton , qui reprit son discours ainsi. Camma , dit-il , estoit une tres belle Femme , il n'y avoit rien qui égalât sa beauté que sa vertu ; mais son devoir estoit , ce qu'elle mettoit au dessus de toutes choses. Signorix un des principaux de la Ville où elle demeuroit , en devint amoureux ; & fit tout ce qu'il pût pour la persuader d'agréer ses soins & son amour ; mais inutilement ,
il n'y

il n'y avoit rien qui pût ébranler la fidelité d'une si sage Femme. Signorix crût, que Sinnatus son Mary estoit le plus grand obstacle, qu'il y avoit à ses pretentions; & que s'il le faisoit tuer, c'estoit vaincre la moitié de la resistance, que lui faisoit sa maistresse. Il luy fut aisé d'en trouver le moyen; mais il n'en fut pas plus heureux: & toutes ses poursuites après cet assassinat reüssirent encore plus mal qu'auparavant; ce qui le fit enfin resoudre de la demander en mariage à ses parens; qui craignans la puissance de Signorix, employèrent toutes leurs raisons auprès de Camma, & la pressèrent tant qu'elle s'y rendit, ou plutôt fit semblant de s'y rendre. On la conduisit donc au Temple de Diane, où Signorix l'attendoit, pour faire les ceremonies de ce Mariage. Vous sçavez, qu'elles estoient ces ceremonies; & qu'on y presentoit une Coupe, où les deux mariez beuvoient en

signe d'alliance & d'amitié. Cam-
 ma avoit préparé chez elle une boif-
 son, qui n'estoit autre chose qu'un
 poison très violent, quelle se fit ap-
 porter au Temple par une des filles
 qui la servoient; & l'ayant deman-
 dée, quand il falut boire, elle en
 avala la moitié, & presenta le reste
 à Signorix qui le bût sans difficulté,
 ne s'imaginant pas que les ceremo-
 nies de son Mariage, dussent estre
 celles de sa mort. Apres quoy cette
 Femme toute transportée de joye,
 d'avoir si bien reüssi dans son dessein,
 se jetta aux pieds de la statuë, & pro-
 fera ces paroles. *Grande Déesse tu*
connois mon cœur, tu sçais combien
de fois je me suis voulu donner la mort
pour suivre mon cher Sinnatus ! Tu
sçais avec quelle douleur je l'ay sur-
vécu ; & que le seul espoir de le van-
ger m'a fait vivre jusqu'à cette heure.
Apresent que j'ay fait mon devoir je
meurs contente ; & vais trouver le
seul Homme, que j'ay aymé en ma vie ;

& que j'aymeray après ma mort ; si
 les Dieux me le permettent. Et toy
 scelerat ? continua-t-elle en s'adres-
 sant à Signorix , qui croyois occuper
 la place de celuy que tu as fait assassi-
 ner , tu entreteras dans le Tombeau ,
 après avoir esté Sacrifié aux Manes
 de mon cher Epoux. Signorix furieu-
 sement étonné de ces paroles ; & dé-
 ja tourmenté du cruel effet de ce poi-
 son , commanda qu'on luy apportât
 promptement des remèdes ; mais ils
 arriverent trop tard : & Camma fut
 si heureuse , que couchée sur un lit ,
 où elle attendoit la mort , elle apprit
 avant que de mourir , que le Tyran
 estoit expiré. Ce fut alors que sa joye
 redoubla ; & qu'élevant les yeux au
 Ciel elle appella son cher Sinnatus.
 Cher Epoux , dit-elle , maintenant
 que je t'ay donné les dernières marques
 de ma fidélité & de mon amour , &
 que tu as reçu les larmes & la van-
 geance que je te devois , n'ayant plus
 rien à faire pour toy dans ce Monde ,

je le fuis ; & dis adieu de tout mon cœur à cette vie, qui m'est insupportable sans toy. Viens cher Sinnatus ! viens au devant de mon Ame ! qui ne desire rien plus que de t'embrasser. En achevant ces paroles, elle acheva aussi de vivre ; & ouvrit les bras, comme si en effet elle eut voulu embrasser son Sinnatus. Je crois, luy dit l'Abbé, que vous avez envie de faire pleurer ces Dames : ce que je veux dire là dessus, c'est que si cette Histoire est véritable, je sçay bien, qu'il n'y a plus de Camma au monde ; mais quand il seroit possible, qu'il s'en trouvât, ces exemples ne prouvent pas encore, ce que vous avez dit, qu'il y avoit eu des Femmes de qui les Hommes avoient reçu des grands avantages. Il n'est pas possible, luy répondit Monsieur d'Armenton, de tout dire à la fois. Il falloit, que je vous fisse voir premierement, que les Femmes aimoient plus leurs Marys, que les Marys leurs Femmes ;

& l'exemple de Camma le prouve tout seul assez. Jamais Homme n'en a donné un pareil pour l'amour d'une Femme. Il reste à faire voir, que les Hommes ont reçu de l'honneur & des grands biens du côté des Femmes; & qu'elles les ont même souvent corrigez de leurs deffauts. Il n'y aura pas plus de peine, pour suivit-il, à soutenir cette seconde proposition, que la premiere. Les Siècles passez nous en fournissent une matiere assez ample; & ceux d'aujourd'huy n'en font pas moins remplis. Il n'est pas que vous ne sçachiez, ce qu'estoient autrefois les Sibiles, par la bouche de qui Dieu a revelé au monde beaucoup de choses qui devoient & qui sont arrivées. Vous sçavez combien il y en a eu, qui ont eu pour Disciples de tres grands Hommes; comme Aspasia, Diotime & tant d'autres que nous n'ignorons pas. La derniere que je viens de dire retarda pour dix ans, avec quelques Sa-

Sacrifices qu'elle fit, la peste, qui devoit arriver à Athènes. Je vous pourrois parler de Nicostrata Mere d'Evandre, qui enseigna aux Latins les belles Lettres: & d'une autre Femme encore, dont j'ay oublié le nom, qui fut la Maistresse de Pindare ce fameux Poëte. Combien y en a-t-il eu qui ont esté très sçavantes en Poësie; & qui l'ont apprise aux Hommes, comme Corinna & Sapho; mais il ne faut pas aller si loin; nous trouverons si nous nous voulons donner la peine d'examiner les choses de prés, que les Femmes ont esté la premiere cause de la grandeur de Rome. C'est ce que je ne sçavois pas encore; luy dit l'Abbé; & vous m'obligeriez de me dire comment. Vous l'allez ouïr, reprit Monsieur d'Armenton. Vous sçavez, que la Ville de Troye estant prise, il y eut plusieurs Troyens qui abandonnerent leur Pays, pour aller chercher ailleurs une meilleure fortune: Ils s'embarquerent sur des

navi-

navires, dont il y en eut beaucoup, qui après avoir esté long-temps battus de la tempeste, & avoir couru mille dangers sur ce terrible élément, vinrent enfin prendre port en Italie, sur la Côte où le Tibre entre dans la Mer. Ils mirent pied à terre; ils ravagerent le Pays; & demanderent les armes à la main, de quoy se tirer de la nécessité où ils estoient. Dans le temps qu'ils estoient occupez à cét exercice, leurs Femmes qui ne craignoient rien tant que de se rembarquer, se trouvant un jour assemblées dans une Prairie, qu'il y avoit au bord de la Mer, resolurent à la persuasion d'une des principales, qui s'appelloit Rome, de mettre fin à leurs peines, & de se delivrer pour une bonne fois, de tant de hazards qu'elles couroient sur la Mer, & de tant d'incommoditez qu'il y avoit à souffrir dans la vie errante qu'elles menoient, depuis qu'elles estoient forties de leur Pays, pour suivre leurs

Ma

Marys. Elles en eurent aussi-tôt trouvé le moyen que le dessein ; qui fut de mettre le feu à leurs Navires ; comme elles firent , après en avoir tiré tout ce qui leur pouvoit servir. Il y avoit à craindre que leurs Marys ne fussent irritez contr'elles de cette étrange action , comme d'une perte considerable pour eux , elles se préparèrent à les adoucir ; & furent au devant d'eux pour les prévenir ; & leur firent tant de festes , tant d'amitié , & tant de caresses , qu'enfin elles les disposerent à recevoir doucement cette nouvelle. Ces malheureux fugitifs , ne voyant plus d'autre ressource , après l'embrasement de leurs Vaisseaux , furent obligez de se faire une Patrie, Le Pays où ils estoient , leur paroissoit fort doux : ils y trouvoient les gens bons & civils ; & creurent , qu'après tout ce n'estoit pas le plus méchant party , que celui que leurs Femmes les forçoient de prendre. Ils bâtirent donc une ville ,

le, qui fut après appelée Rome, du nom de celle-là qui fut la première à donner ce conseil. Je ne veux point adjoûter icy l'Histoire des Sabines, que tout le monde sçait. C'est très bien jusques-là, dit l'Abbé; mais vous ne nous dites rien de cette Femme, qui trahit Rome; & qui enseigna aux Ennemys le chemin du Capitole, ce qui faillit à perdre la Ville & tous les Romains ensemble. N'est-ce pas de mauvaise grace, luy répondit Monsieur d'Armenton, que vous alliez alleguer une seule action d'une méchante Femme, parmi une infinité de très belles que je vous pourrois dire, sans celles dont j'ay déjà parlé. Sçaves vous bien pourquoy, continua-t-il, on à bâty des Temples à Venus Armée, à Nenus la Chauve? sçavez vous encore pourquoy on ordonna pour la Déesse Junon une feste, qui n'estoit célébrée que par des servantes? Vous voyez comme je suis

en

en fonds : & comme je vous pour-
 rois entretenir encore long-temps ;
 si je me voulois servir de tout ce
 que sçay en faveur du party que
 j'ay entrepris ; mais il faut laisser
 cela pour quelqu'autre , qui le sou-
 tiendra mieux que moy ; & à qui
 il ne sera pas difficile, s'il veut, de
 vous faire voir , que non seulement
 les Femmes ont corrigé les Hommes
 de leurs manquemens ; mais qu'elles
 leur ont montré le chemin de leur
 devoir. Quoy ! Monsieur d'Armen-
 ton , dit Madame la Duchesse, après
 en avoir été si avant , voudriez-vous
 laisser la Victoire au pouvoir de vô-
 tre Ennemy. Vous l'avez en main ;
 & il ne tient qu'à vous de la rempor-
 ter toute entiere. Il est vray Mon-
 sieur , adjôûta la Marquise , que
 vous devriez considerer, que si Mon-
 sieur l'Abbé & quelque autre de la
 Compagnie vous écoutent avec en-
 nuy , il n'y a pas icy une Dame qui
 ne vous loüe tout à fait. Monsieur
 d'Ar-

d'Armenton, dit la Comtesse d'An-
 cyre, merite toutes les loüanges de
 ceux qui en sçavent donner : car
 c'est estre bien genereux, que de se
 ranger du party le plus foible. Il est
 encore plus genereux, adjôûta Ma-
 demoiselle d'Armand, de combattre
 pour nous contre luy-même. Ce que
 vous dittes, Mes Dames, leur repar-
 tit Monsieur d'Armenton, est sans
 doute très obligeant pour moy ;
 mais vous me le pardonnerez bien, si
 je vous dis, qu'il est peu sincere : par-
 ce qu'il ne me semble pas qu'il y ait
 fort à louer un Homme, de ce qu'il
 fait son devoir ; & lors qu'il combat
 pour un Sexe que l'honneur & la
 gloire l'engagent de servir : outre
 qu'il n'y a pas à balancer à soutenir
 vôtre party ou le nôtre, quand on
 sçait le prix d'un chacun. Il est aisé,
 dit la Marquise, de tourner les cho-
 ses comme on veut, quand on a au-
 tant d'esprit que vous en avez : mais
 quelque genereux & quelque spiri-
 tuel

tuel que vous foyez, vous ne fçauriez nous empescher de vous loüer extrêmement. Je vous assure, Madame, luy répondit Monsieur d'Armenton, que bien loin d'avoir ce dessein, je voudrois volontiers, que vous fussiez toujours dans les mêmes sentimens ; & que le petit service que je vous rends icy, fut tout à fait digne de vôtre estime. Avec toute nôtre estime luy dit la Duchesse, j'aurois peine à croire qu'on vous payât assez l'obligation que l'on vous a ; mais si vous nous voulez bien persuader, que nôtre encens vaut quelque chose, achevez je vous prie, de meriter tout celuy que nous sommes capables de vous donner. Après de si obligeantes paroles, Monsieur d'Armenton ne peut plus se deffendre de poursuivre son discours : de maniere que se prenant à rire en regardant l'Abbé, j'en'estois pas dans le dessein, Monsieur, luy dit-il, de m'attirer tout à fait vôtre haine ; mais puisque ces Dames m'y

enga-

engagent, l'honneur veut, que je les serve jusqu'à la mort. Philippe, poursuivit-il, sans donner temps à l'Abbé de luy répondre, Lieutenant de Demetrius, estant devant la Ville de Cio, qu'il assiegeoit depuis long-temps, fit crier par des Heraux devant les Murailles de cette Ville, qu'il donnoit la liberté aux Femmes & aux Esclaves qui se voudroient refugier dans son Armée. Les Femmes de Cio furent si outrées d'une si honteuse proposition, qui estoit si fort contre leur honneur & contre leur courage, qu'elles prirent les Armes, firent une sortie; & combattirent avec tant de valeur, tant d'opiniastreté, & tant de fortune, qu'elles obligerent Philippe de se retirer de dessous les Murailles de leur Ville, où il s'estoit campé; & d'ou jamais leurs Marys ne l'avoient pû chasser. Ces mêmes Femmes firent encore une action qui n'est pas moins considerable, que celle que je viens de dire.

dire. C'est que Philippe, s'estant à la fin rendu maistre de Cio, il fut permis aux habitans de se retirer, où bon leur sembleroit. Les Femmes voulurent accompagner les Hommes dans cet exil volontaire, & la plus grande partie vint habiter en Leuconie. Ils n'y furent pas longtemps sans y estre embarrassés d'une nouvelle Guerre, qui leur fut suscitée par les Erithéens leurs alliez; & qui les vinrent assieger dans leur Ville; & les presserent si fort, qu'ils les reduisirent au point d'accepter une infame composition. C'estoit, qu'ils fortiroient de la Ville en chemise & pourpoint. Leurs Femmes n'eurent pas plûtôt entendu les Articles de cette indigne composition, qu'elles se mirent à reprocher aux Hommes leur lacheté. Les pauvres mal-heureux répondirent, qu'il n'estoit plus temps de s'en dédire; que le traité estoit signé; & qu'ils ne pouvoient pas violer leur ferment. Toutes-

tesfois les Femmes leur apprirent à faire leur devoir , sans manquer à leur parole. *Vous avez juré*, leur dit une de ces Heroïnes , *de sortir de la Ville en chemise & pourpoint; mais vous n'avez pas promis , que vous ne porteriez point d'Armes avec vous. Faites donc voir , si vous estes des Hommes, que vous n'avez pas le cœur plus bas que vos Femmes. Prenez vos Armes , & du moins suivez nous: Car nous voulons aller montrer aux Ennemis , que nous n'estions point capables de la Composition que vous avez acceptée.* Ces Hommes demeurèrent confus ; & connurent veritablement à leur honte , que leurs Femmes estoient de beaucoup au dessus d'eux. Ils prirent à leur exemple une meilleure resolution : ils se mirent sous les Armes : sortirent de la Ville en chemise & pourpoint , suivis de leurs Femmes ; & combattirent avec tant de valeur , que quoy que le nombre des Ennemis fut extraordinaire , en

com-

comparaifon de ce qu'ils eftoient, ils ne laiffèrent pas de leur vendre bien cher la Victoire, Ces lâches Hommes devinrent des Lions à la veuë de leurs vaillantes Femmes, qui faifoient des actions dignes des Heros; & s'ils ne Triompherent pas, on peut dire au moins, qu'ils reparerent bien glorieufement la honte de cette infame compofition. Venons, pourfuivit Monsieur d'Armenton, à une autre action, qui fait voir encore, que les Femmes ont fait revenir les Hommes de leurs erreurs, & qu'elles leur ont montré le chemin de la gloire. Cyrus ayant rencontré l'Armée des Perfans, contre qui il avoit Guerre, fe voulut fervir de l'avantage qu'il avoit fur eux, leur donna Bataille; & les mit tous en déroute. Ces malheureux fuyars s'en revenoient à grand pas du cofté de leur Ville; qu'and les Femmes, qui des Rempars les voyoient fuir ainfi lâchement, fortirent au devant d'eux, pour

pour leur demander où ils alloient ; s'ils vouloient comme des infâmes se cacher dans les mêmes entrailles d'où ils estoient sortis. Ces reproches, que les Hommes ouïrent à leur confusion , eurent tant de force sur leurs esprits , & tant de pouvoir sur leurs cœurs , que reprenant courage ils se raillierent ; tournèrent teste ; & vinrent fondre sur l' Ennemy , qu' ils trouverent épars dans la poursuite , & les vainquirent. Après ces deux petites Histoires , Monsieur d' Armenton pria Madame la Duchesse & le reste de la Compagnie , qu' il luy fut permis de quitter la partie à un autre. C'est dit l' Abbé , qu' il n'a plus rien à dire. Ne me pressez pas, luy répondit Monsieur d' Armenton ; car je suis si fort sur ce Chapitre , que vous allez courir danger de me voir long-temps tenir le Bureau. Je trouveray , continua-t-il , dans la seule Ville de Sparte plus d'exemples de la vertu Heroïque des Femmes, que je
n'en

n'en ay encore apporté. Dans Sagun-
 ce celebre Ville qui fut détruite par
 Annibal, les Femmes y prirent les
 Armes ; & combattirent plus vail-
 lamment que les Hommes. Quelque
 temps après Marius leur fit la Guerre
 & les vainquit. Les Femmes luy de-
 manderent la liberté de se pouvoir
 retirer à Rome auprès des Vestales,
 qu'elles vouloient servir : Marius qui
 estoit un vainqueur fier & superbe,
 leur refusa cette grace ; de quoy les
 Femmes furent si vivement tou-
 chées, qu'en n'ayant plus recours qu'au
 desespoir, elles commencerent par
 le massacre de leurs propres enfans ;
 & à s'entre-tuer en suite les unes &
 les autres. Vous voyez, dit Mon-
 sieur d'Armenton à l'Abbé, si je n'ay
 plus rien à dire. Il y a si loin luy re-
 pliqua l'Abbé, d'icy à ces Siècles
 dont vous parlez, qu'il y a bien des
 Fables à dire, sans craindre qu'on se
 mette guere en devoir de vous ré-
 pondre, n'y de vous contredire. Si
 vous

vous voulez prendre la peine, luy
répondit Monsieur d'Armenton, de
mesurer la valeur & le merite des
Femmes, de tout temps qu'il y en à
eu, vous trouverez qu'elles ne sont
de rien inferieures aux Hommes : &
sans aller dans les Siècles passez, pour
nous en tenir à ceux dont il ne nous
est pas permis de douter, vous n'au-
rez qu'à considerer la prudence & le
courage d'Amalazonte Reyne des
Goths : la Generosité & le courage
de Theodelinde Reyne des Lom-
bards : la Sageffe & la Pieté de Theo-
dore Imperatrice de Grece. Si vous
en voulez venir encore à des Siècles
plus connus, sans sortir même de
l'Europe ; Dites moy, je vous sup-
plie, que ne peut on pas dire de tant
de grandes Reynes qu'il y a eu en
France : de tant d'autres qui ont Gou-
verné en Espagne : comme cette in-
comparable Isabelle que Gonsaluo
Fernando, un des plus grands Capi-
taines du monde estimoit si fort,

E

qu'il

moins de penchant à se bien divertir. Les Dames qui entendirent parler l'Abbé de la façon, & qui comprirent d'abord ce qu'il vouloit dire, de peur qu'il ne passât outre, se mirent en posture de l'assaillir une seconde fois. Monsieur l'Abbé en fut terriblement effrayé; & dit d'un Ton assez plaisant, que si Monsieur d'Armenton le vainquoit, ce n'estoit pas en raison; mais parce qu'il avoit le plus de force; & que l'on se servoit contre luy des Armes qui estoient deffendues dans une Conversation. La peur & la maniere dont l'Abbé tourna ces paroles, firent bien rire Monsieur le Duc. Monsieur d'Armenton luy répondit, que s'il y avoit des Femmes semblables à Cleopatre & à Semiramis, il y avoit encore bien plus de Sardanapales, dont le caractère estoit de beaucoup plus infame. Ce que vous dites-là, luy repartit l'Abbé, est sans doute contraire à ce que vous pensez; car il n'est person-

ne

ne qui ne sçache, que de tout temps les Femmes ont esté moins retenuës que les Hommes; mais quand cela ne seroit point; qui peut dire, qu'il n'y ait pas une extreme difference. Vous sçavez que du déreglement d'une Femme il en arrive mille malheurs; au lieu que du desordre d'un Homme il n'en arrive rien, ou fort peu de chose. Voila des argumens très forts, luy dit en raillant Monsieur d'Armenton; & je m'estonne, que vous ayez esté si long-temps à penser pour ne me dire que cela. Mais encore, je vous prie, pourquoy ne voulez vous pas que le vice soit autant & plus condamnable aux Hommes qu'aux Femmes, puisque c'est d'eux qu'on attend plus de vertu. Disons la verité, continua-t-il, & confessons que cét Empire Tyrannique, que nous avons usurpé sur elles, autorise nos crimes; & que nous nous faisons honneur des mêmes actions dont nous les voulons con-

damner à la mort , ou pour le moins à une infamie eternelle. L'Abbé ne luy répondit rien , parce qu'il eut peur ; que s'il s'avanturoit de dire quelque chose de trop fort contre ces Dames , il ne s'attirât quelque nouveau mal-heur ; mais on vit bien à son visage , la violence qu'il se faisoit, pour s'empescher de dire sa pensée : ce qui donna un assez plaisant sujet de rire. Après quoy , comme il estoit déjà tard , & que la Duchesse avoit peur que le Duc ne veillât trop , on mit fin à la Conversation : La Compagnie se separa avec les Cérémonies ordinaires ; & chacun prit le chemin de son appartement.

III.

CE jour icy ne se passa pas moins agréablement que les autres. Il y eut des jeux, des danſes, & beaucoup d'autres divertissemens pour entretenir la Compagnie, depuis

puis le matin qu'on fut habillé just qu'à huit heures du soir, que l'on soupa; & après avoir soupé, on ne manqua pas de se rendre au Jardin, où l'on fit quelques tours d'allée; & l'on se retira ensuite dans le Cabinet, où se tenoit le Cercle. L'Abbé avoit esté si mal traité le jour d'auparavant, qu'il n'eut pas envie de recommencer la dispute. Ce fut la Duchesse qui ouvrit le Discours; & qui dit à Monsieur le Comte de Lorme, que la Dame, dont il avoit donné le portrait, estoit une parfaitement belle & honneste Femme; mais qu'il y avoit neantmoins des personnes dans la Compagnie, qui trouvoient que pour une Dame de Cour, comme il l'avoit voulu faire, il luy manquoit encore quelque chose; & qu'il falloit qu'il l'achevât. Je ne sçay, dit le Baron d'Eparc, ce qu'on peut dire de la Dame de Monsieur le Comte; mais à mon sens, on n'en peut pas faire une qui ait de plus bel-

les qualitez : & c'est tout ce que l'on peut desirer à une Femme. Vous verrez pourtant, luy répondit la Duchesse, qu'il luy donnera s'il veut, des nouvelles perfections ; & qu'il adjouâtera à cette peinture quelques traits par dessus les autres, qui ne la gêteront point. Je ne sçay, Madame, dit à son tour le Comte, ce qu'il y a encore à faire dans cét ouvrage ; mais pour moy j'advouë, qu'une Dame comme cella là me plairoit assez ; & qui n'en sera pas content, qu'il me la laisse ; je sçay bien où la mettre. Le Comte fit rire la Compagnie de l'air qu'il dit ces paroles. Mais quoy ! se prit à dire la Comtesse d'Ancyre, ne voudrez vous pas apprendre à une personne si achevée, comment elle se doit comporter en matiere d'amour : car je m'imagine, que vous ne souffririez pas, qu'elle fût incapable de ces sortes de sentimens ; & belle comme vous l'avez faite, il n'est pas possible que du moins elle n'en
inspi-

inspire. Dites-nous donc, poursuivit cette Dame, comment elle en doit user avec un galant Homme qui l'aimera veritablement : & comment encore avec un autre qui ne fera que semblant de l'aimer. Il est vray ; dit la Marquise de Sindal, que ce sont deux choses, qu'une Dame de Cour ne doit pas ignorer ; sur tout la dernière, parce qu'il arrive plus souvent, que les Hommes font plus semblant de nous aimer, que de nous aimer tout de bon. Il faudroit, dit Mademoiselle d'Armand, qu'il nous dit d'abord de quelle maniere, & de quel air une Femme doit recevoir une declaration d'amour ; & si elle doit dissimuler avec tous les amans ou répondre à quelqu'un. Il faudroit bien plutôt, dit le Comte, apprendre à une Dame à connoître les Amans : à savoir differentier les faux, d'avec les veritables : car pour répondre a leur amour, où ni répondre pas ; je crois ; qu'en cela elle ne doit prendre conseil

que d'elle même. C'est donc, ajouta la Duchesse, ce qu'il manque à votre Heroïne; & qu'il faut s'il vous plaist, que vous luy appreniez, ou je feray moy-même la premiere à dire qu'elle a des deffauts; puisqu'elle ne se connoit point encore en Amans. Vous nous direz, continua-t-elle, quelles sont les marques les plus certaines d'une veritable amour, & qui puisse assez convaincre votre Dame pour la persuader d'aimer: car enfin il y a long-temps qu'on a dit, qu'une Femme commence d'aimer quand elle croit qu'on l'aime; pourveu que cét Amant ait ce qu'il faut pour estre aimé. Ce que vous me demandez, Madame, luy répondit le Comte, est assez embarrassant: car s'il faut dire la verité, les Hommes sont aujourd'huy si trompeurs sur cecy, que les plus habilles Femmes sont les premieres à s'y méprendre. On les voit quelquefois se plaindre, gémir, soupirer, qu'ils ont envie de rire: & la plupart
sont

sont si faits à cela, que dans un même jour ils auront répandu des larmes aux pieds de deux ou trois maistresses, à qui ils auront promis une fidelité sans égale. Si j'en estois crû on feroit un exemple de ces faux soupirans ; & l'on en envoyeroit une bonne partie dans quelque Isle deserte. Toutesfois afin que la Dame dont je vous ay donné le portrait ; & dont je dois prendre une particuliere protection , ne soit pas trompée dans le choix qu'elle fera d'un Amant, je suis obligé de luy donner quelques conseils, sur lesquels elle pourra regler sa conduite.

Comme le Comte en estoit icy, un Laquais de la Duchesse, qu'on avoit envoyé à Paris, pour prendre les Lettres qu'il trouveroit à la Poste, en apporta pour beaucoup de personnes de la Compagnie ; & les mit toutes entres les mains de sa maistresse. Il y eut d'abord un peu de confusion dans le Cercle. L'impatience que les uns & les autres avoient ; & qui
est.

est assez ordinaire à tout le monde pour les Lettres, fit qu'on se leva de sa place, & que chacun s'empressoit de sçavoir, s'il n'y en avoit pas pour luy. La Duchesse, qui se voulut tirer d'affaire, les remit toutes entre les mains de la Marquise de Sindal pour avoir soin de les rendre; mais cette Dame, qui s'en vouloit faire un plaisir, pria d'abord un chacun de reprendre sa place, & qu'elle leur donneroit à tous satisfaction. Je vois bien, dit la Duchesse, que quelque galant que soit l'entretien qu'on vient de proposer, la curiosité des Lettres l'emportera; & qu'on ne donnera que fort peu d'attention à ce que nous dira Monsieur le Comte: c'est pourquoy, Madame, continua la Duchesse en parlant à la Marquise de Sindal, si vous m'en voulez croire, vous vous deffairez au plutôt de ces Lettres; & les delivrerez à qui elles appartiennent: nous commençons après la Conversation. Si vous

la

le desirez ainsi, Madame, luy répondit la Marquise, j'y consens; mais il est assuré, qu'il nous restera peu de temps pour une matiere aussi galante, comme est celle que nous avons donnée à Monsieur: & de plus vous verrez, qu'on sera si prevenu de ce qu'on aura lû dans ces Lettres, qu'on ne répondra presque point à l'entretien; & Monsieur le Comte aura le desespoir de dire de jolyes choses à des gens qui ne l'escouteront point. Pour moy, ajouta-t-elle, si l'on me vouloit croire, l'on feroit même une Conversation de ces Lettres; & Monsieur nous garderoit son regal pour une autrefois. J'en puis avoir icy comme les autres, car il est vray que j'en attends; & même d'assez spirituelles. Si l'on veut, on choisira quelqu'un de la Compagnie qui les lira tout haut; sans dire pourtant d'où, ni de qui elles viennent: si ce n'est que les interessez en ordonnent autrement. Il

n'y.

n'y eut personne , qui n'approuvât le dessein de la Marquise. Personne qui s'y voulut opposer ; de peur de ne donner à penser , qu'on tenoit quelque commerce secret. La Duchesse voulut neantmoins avec sa prudence ordinaire , qu'on y gardat quelques mesures ; & que celle qui seroit choisie pour lire ces Lettres , les fit voir auparavant à ceux à qui elles appartenoient , pour leur demander , si l'on les pouvoit exposer ; & s'ils en vouloient donner la liberté. Cette reserve servit de peu de chose. Il n'y avoit rien dans toutes ces Lettres , qu'on ne peût communiquer à une Compagnie aussi judicieuse & aussi raisonnable que l'estoit celle-là. Cependant il fut jugé très à propos d'en user ainsi , pour éviter de facheux inconveniens. Madame d'Elus , qui estoit une femme sage , & d'une discretion reconnüe de tout le monde , fut la personne qu'on choisit pour prendre ce soin. La premiere

re Lettre qui luy vint en main ; (car c'estoit au hazard qu'elle les prenoit,) fut pour le Chevalier d'Estapes : & sans dire d'où, ni de quelle part elle venoit ; après la luy avoir montrée, & luy avoir demandé la permission de la lire, voicy ce qu'elle y trouva.

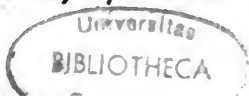
Il y a deux mois, Monsieur, qu'on n'a point reçu de vos Lettres : d'où vient cela ? m'avez-vous si fort oubliée ? ou s'il vous est arrivé quelque mal-heur ? Que vous estes cruel ? dites moy, s'il y a quelqu'un qui prenne plus d'intérêt que moy à tout ce qui vous touche ; & si vous me devriez négliger jusqu'à ce point, que vous ne croyez pas de me devoir au moins une si foible satisfaction. En vérité vous ne m'aimez pas ; puisque vous pouvez bien passer tant de temps sans me rien dire ; & je vois bien que toutes les marques que vous m'avez données de votre tendresse, n'estoient qu'un pur effet.

effet de vôtre esprit; vôtre cœur n'y
 avoit point de part, il y avoit tout au
 moins plus de complaisance, que d'a-
 mitié. C'estoit par retour, & non pas
 par inclination : car je ne comprends
 point, comment on peut aimer de la
 maniere que je l'entends, & vivre
 comme vous faites. Vous sçavez ce
 que vous m'avez promis en partant
 d'icy; & que vous me deviez rendre
 conte tous les huit jours de toute vô-
 tre vie. Je m'y laissay flatter si douce-
 ment, que ce seul espoir m'ayda à sup-
 porter plus doucement les premiers
 jours de vôtre absence. P'y ay esté
 bientôt trompée? croyez-vous que cela
 soit bien glorieux? Il n'est rien de si
 aisé, que d'abuser de la crédulité d'un
 cœur qui nous aime; mais il n'est rien
 de plus bas & de plus noir aussi. Je
 tâchois de me consoler du regret que
 j'avois de ne vous plus voir, après y
 avoir esté si bien accoutumée, par le
 plaisir que j'esperois d'avoir dans un
 petit commerce de Lettres, que nous
 lie-

lierions ensemble. Vous m'avez laissée
jouir bien peu de temps de ce plaisir.
Qu'avez-vous fait ? & que ne me di-
tez-vous que l'absence estoit avec
vous, un coup inevitable contre tou-
tes sortes d'amities ! je m'y serois
peut-estre preparée ; & je ne me ver-
rois pas dans l'estrange necessité où je
suis, de vous en faire des plaintes.
Voyez de vous justifier, si vous pouvez ;
ou trompez moy par quelques fausses
raisons. Je suis au desespoir de vous
voir criminel, & de ne trouver rien
qui vous puisse justifier de vôtre ingra-
titude. Adieu, ne negligez rien pour
me faire accroire que vous estes inno-
cent, & que j'ay tort. Adieu.

Monfieur le Chevalier, dit Ma-
dame d'Elus, après avoir achevé de
lire cette Lettre, ne doit pas crain-
dre, que je die de qui elle vient : car
il n'y a icy ni date ni nom. Je crois,
dit Mademoiselle d'Armand, que je
le devinerois, si je voulois. Vous ne

ſçau-



ſçauriez , luy répondit le Chevalier, & je vous promets de plus , que la perſonne qui m'écrit , n'eſt connue de qui que ce ſoit de la Compagnie ; & qu'elle eſt à plus de cinquante lieues d'icy. Quoy qu'il en ſoit , dit la Duchefſe, je trouve cette Lettre fort tendre & fort paſſionnée ; & que Monſieur le Chevalier eſt le plus injuſte de tous les Hommes , s'il à pû oublier une perſonne qui a de tels ſentimens pour luy. C'eſt auſſi, Madame , luy répondit le Chevalier, ce que je n'ay jamais fait ; & qui n'eſt pas même à mon poſſible de faire, car il eſt vray , que l'eſtime & la tendreſſe que j'ay pour cette perſonne , ſont d'un caractère qui ne s'efface jamais. C'eſt à quoy , luy dit la Comteſſe d'Ancyre , nous ne voulons pas pénétrer ; mais cependant vous faites eſtrangement le cruel : & l'on peut dire , que ce n'eſt pas agir trop gaſlamment , que de ſoutenir ſi mal les ſentimens , que vous dites que vous

avez

avez pour elle. Ce n'est pas, Madame, luy répondit le Chevalier, pour avoir manqué de faire mon devoir : & si cette Dame n'a pas reçu les Lettres que je luy ay écrites, ce n'est pas à moy qu'il s'en faut prendre ; mais à quelque méchant démon qui se mescle de nous troubler. Voyla, dit la Marquise de Sindal, comme ces traîtres d'Hommes couvrent leurs perfidies : d'abord qu'ils sont un peu loin de leurs maistresses, ils ne cherchent qu'à faire l'amour sur nouveaux frais : cependant un reste de probité qu'il y a encore en eux ne leur permet pas d'écrire à ces belles des trahisons. Ils font plutôt cesser tout commerce avec elles ; & aux premiers reproches qu'elles leur font, il ont recours d'abord à ce pretexte de commande, que leurs Lettres se sont perduës. Pour moy, je ne doute point, continua-t elle, que le Chevalier ne soit de ceux là : je le connois il y a long-temps, pour un Homme
qui

qui traite d'amusement l'engagement le plus fort. Peut-estre Madame, luy répondit le Chevalier, que si vous sçaviez... Helas! luy repartit d'abord la même Dame en l'interrompant, je ne sçay que trop de vos perfidies; & si j'en estois cruë, pour vous punir de l'injustice que vous faites à cette belle personne qui vous écrit, on vous obligeroit à nous dire sur l'heure toutes les particularitez de cette connoissance. La Compagnie approuva fort cette Sentence; le Chevalier y fut condamné sans appel: il eut beau s'en deffendre, toutes ses raisons furent mal entendues: & il fallut enfin qu'il obeît à ses Juges; & voicy comment. Il y a quelque temps, dit-il, que je fis un voyage en une Province qui n'est pas des plus esloignées de Paris; & où certaines affaires me demandoient. Comme c'estoit la première fois que j'y avois esté, il ne fut pas mal aisé de m'y égarer. Ce malheur m'arriva sur le tard; & lors que j'y pen-

pensois le moins. Je m'apperceus de mon erreur, lorsqu'il n'estoit plus temps d'y mettre remede. Je me trouvay sur l'entrée de la nuit au milieu d'un Bois, où plus j'allois plus je trouvois d'embarras; & point d'espoir d'aucune issue. C'estoit en Hyver: le temps estoit fort rude, les chemins tous rompus; & il n'y avoit pas moyen à l'heure qu'il estoit de m'en retourner sur mes pas, non plus que de passer outre. Il falloit enfin s'armer de resolution; & se consoler d'attendre sous un Arbre l'arrivée du jour; plutôt que de m'exposer à mille accidens qu'il y avoit à courir en passant par les ruisseaux, que nous rencontrions à tous momens. Je ne diray point le peu de plaisir qu'il y à, d'en estre réduit à cette extremité; mais je dis bien, que ce seroit la dernière aventure de Chevalier errant, qui m'arriveroit plus. Je m'entretenois de quelques semblables ou plus chagrines pensées; quand ma bonne
for-

fortune voulut, qu'un Payfan qui s'en alloit chez luy, ne passât guere loin de nous. Je luy envoyay mon valet, pour le faire venir, qui le suivit au bruit seulement : Car on ne pouvoit rien voir par la nuit obscure qu'il faisoit. Il l'atteignit ; & l'engagea par quelques douces paroles, & quelques promesses qu'il luy fit, de nous conduire à quelque giste. Il nous dit d'abord, que nous estions à plus de deux lieües du vray chemin ; & qu'il ne sçavoit pas de lieu plus proche pour coucher, que d'une lieüe, où nous fûmes par le plus detestable chemin, qu'il est possible d'imaginer. Nous arrivâmes enfin dans un petit Village, où il n'y avoit qu'un Cabaret à boire une Pinte de Vin. Dieu sçait comme j'y fus traité, après avoir hurté une heure à la porte pour obliger l'Hoste à se lever, qui ne nous ouvrit encore, que sur la foy de nôtre guide, qui luy jura que nous estions d'honnestes gens.

Le

Le Payfan s'arresta avec nous, mangea, beut, & coucha dans le même Cabaret. Pour moy qui n'eus pour tout liët qu'une miserable paillasse, & deux maigres couvertures, je ne passay pas si bien la nuit que luy; mais mieux toujourns que je n'aurois fait au milieu du Bois. La peine, le chagrin, & la fatigue que j'avois eüe, me servirent à la fin de pavot; si bien qu'environ le point du jour, je me laissay aller au sommeil. Il n'y avoit pas encore deux heures que je profitois du repos, quand ce Payfan entra dans ma chambre, & m'éveilla fort brusquement, pour me dire, que Madame l'Abbesse m'attendoit au parloir. je reçeus d'un très méchant air ce compliment. Je ne sçavois, ce qu'il vouloit dire de Madame l'Abbesse, & pensay oublier dans le moment toute l'obligation, que je luy avois de la nuit passée. Le pauvre Homme connut bien par la reception que je luy fis, qu'il ne m'a-

voit

voit fait guere de plaisir; Quoy qu'il crut de m'avoir rendu service. Il sortit & fut porter la réponse que je luy avois faite, à la personne qui l'avoit envoyé. De mon costé il ne me fut plus possible de recouvrer le sommeil; & je songeois seulement à ce que m'avoit dit cét Homme, qu'une Abbesse me demandoit. Je ne connoissois personne dans ce Pays-là: & je m'imaginay bien, qu'il y avoit peut-estre au tour quelque Abbaye de Religieuses; mais je ne sçavois deviner, pourquoy l'on m'envoyoit querir; & crûs effectivement, qu'on me prenoit pour quelque autre. Quoy qu'il en fut, j'advoüois bien en moy-même, que j'avois mal répondu à cette Civilité; & que si le Paysan estoit Homme à Rapporter fidèlement, la maniere déplaisante avec laquelle je l'avois renvoyé, cette Abbesse avoit autant de raison de se plaindre de moy, que j'avois sujet de me louer d'elle. Cette réflexion

com-

commençoit à me donner quelque chagrin ; & ce fut très à propos que pour m'en delivrer , l'Aumônier de cette Dame vint après ce Payfan , pour me dire d'un air un peu plus ceremonieux , que Madame l'Abbesse , de qui ce Village dépendoit , ayant appris de son Berger, qu'un Homme de qualité qui s'estoit égaré de son chemin , avoit esté contraint de coucher dans ce miserable Cabaret , l'avoit envoyé , pour me prier de vouloir accepter un lieu moins incommode , que celuy où j'estois. Ce compliment me consola de tout mon chagrin : & je ne voulus plus de mal à mon Payfan ; parce que c'estoit luy qui me procuroit l'honneur que me faisoit cette Abbesse. J'y répondis le plus Galamment qu'il me fut possible : & priay Monsieur l'Aumônier d'asseurer Madame , que j'avois les sentimens du Monde les plus reconnoissans , de la grace qu'elle me faisoit , & que j'irois bien tôt moy

même le luy témoigner. Ce que je fis, de la maniere que je vous vay dire. Mon valet estoit déjà levé, je me fis donner des habits un peu propres; & me mis assez Cavalierement pour cette visite. Le Payfan qui m'avoit servy de guide, me conduisit encore auprès de Madame l'Abbesse. Je fus d'abord au parloir, où elle ne se fit guere attendre. Je crois, qu'il vaut mieux avant que de passer outre, que je vous face le portrait de cette Abbesse, qui peut-estre ne vous déplaira pas. Imaginez vous, que c'estoit une fille d'environ vingt huit ans : d'une taille mediocre, mais bien faite en sa taille. Elle avoit les cheveux blonds & en abondance, les yeux bleus & très beaux, la bouche admirablement belle, les dents passables, le nez fort bien fait, & un tour de visage rond & si mignon, qu'à dire le vray, elle estoit bien plus propre à inspirer de l'amour que de la devotion. Elle avoit pourtant un certain

certain air doux & modeste qui en charmant imprimoit, je ne sçay quel respect, qui abbatoit le courage. Sa voix même avoit quelque chose de particulier : & l'on ne peut pas dire, combien sans affectation, elle avoit la mine d'Abbesse. Je vis cette personne : & s'il ne vous faut rien déguiser, j'avouëray, qu'elle me toucha dès la premiere fois que je la vis. Je ne songeay plus à la mauvaise nuit que j'avois passée : je m'oubliai bien moy même, jusqu'à me laisser prendre par cette belle prisonniere. Il est vray, que ce ne fut pas par des liens si forts, qu'ils ne se pussent rompre, ou du moins estendre; mais toujours de cette maniere que l'on sent, quand il nous prend envie de plaire à une personne, qui nous plaist extrêmement. Cette belle Abbesse gagna tout ce Pays-là dans la premiere visite que je luy fis. Elle me dit d'abord très obligeamment, qu'elle auroit désiré que j'eusse passé

de meilleures heures, que je n'avois fait dans ce Cabaret; & qu'elle me prioit de me vouloir arrester pour ce jour là auprès d'elle; afin de me remettre un peu de la fatigue de la nuit passée. La première estoit obligeante: & comme honnestement il falloit que je m'en deffendisse; je le fis avec tant de nonchalance, qu'il luy fut aisé de connoistre, que je n'avois pas envie de partir encore. Mais comme elle avoit l'esprit bien fait & même fort galant, elle voulut se servir de ce pretexte, pour me dire, que si elle n'avoit pas tout le pouvoir qu'il falloit pour me faire demeurer, elle se promettoit bien, que deux ou trois de ses amies m'y engageroient d'abord que je les aurois veües; & que je ne ferois peut-estre pas assez fort pour rien refuser à leur priere, comme j'avois fait à la sienne. Elle fit aussi-tôt appeller ces Dames, dont elle parloit; mais moy qui luy en pretendois faire l'honneur tout entier,

(III)

tier, je l'assuray, qu'elle me tenteroit envain du costé de ses amies, sur une chose qu'elle n'auroit pas obtenu de moy : & que je ne croyois pas, qu'il y eut rien dans le monde qui eut tant de pouvoir qu'elle sur l'esprit d'un Homme raisonnable, ni qui se sçeut mieux faire obeir quand elle desiroit quelque chose. L'Abbesse m'entendit : cette douceur fut receuë d'elle comme je voulois. Elle avoit de la vertu & de la modestie : toutesfois la flatterie trouvoit toujours son foible : & rarement elle s'en deffendoit sans se faire violence. Elle sçavoit, qu'elle estoit belle : & quoy qu'elle ne se fut pas voulu servir de la beauté comme une personne du monde ; elle ne la negligeoit pas si fort, qu'elle ne fut bien aise en secret qu'on ne la trouvât pas desagréable. Ces trois Religieuses de ses amies, qu'elle avoit mandées, arriverent sur le point qu'elle me vouloit répondre ; & changeant tout

d'un coup de pensée , voicy , dit elle en se tournant de leur costé , de quoy vous faire dédire. Ces Dames vous apprendront peut-estre , à ne répondre pas si facilement de vous même. Je vous laisse avec elles pour une heure : j'ay quelque petite affaire ; & j'espere qu'à mon retour on vous verra dans d'autres sentimens. Je vous jure , Madame , luy repartis-je aussi-tost & tout bas , pour n'estre entendu des autres Religieuses , que ce seront les derniers que j'emporteray d'icy ; & que si je pouvois m'imaginer de les changer , j'en partirois sur l'heure. Elle ne fit que sourire ; & ne me répondit rien ; de peur sans doute qu'elle ne s'expliquât trop devant des personnes qui ne luy auroient pas esté suspectes ; si elles n'eussent esté interessées à ce qu'elle me disoit. Je commençay avec ces trois Dames une conversation un peu plus libre qu'avec l'Abbesse. Je sçavois bien déjà , que ce
n'estoit

n'estoit pas trop ce que des Religieuses demandoient, qu'un trop grand serieux; & qu'elles n'en ufoient ain-
 si, qu'avec les gens dont elles craig-
 noient la médisance ou la censure;
 mais qu'avec moy, qui n'estois qu'un
 jeune Homme à rire: qui n'allois
 faire que passer; & qui n'aimois que
 l'enjoüement, ce seroit du temps
 perdu, que de garder les formes d'u-
 ne premiere visite. En effet elles ne
 receurent pas mal le tour plaisant
 dont je m'y pris, & s'y renegerent
 elles mêmes d'une très agréable ma-
 niere. De ma vie je n'ay vû plus d'e-
 sprit, qu'en avoient ces trois Da-
 mes. Tout ce qu'elles disoient bril-
 loit & n'avoit rien de cét air Mona-
 cal, qui empoisonne tout ce que sçau-
 roit dire de meilleur une Religieuse
 qui en est infectée. Je crois qu'il ne
 vous sera pas ennuyeux, que je vous
 face le portrait de celles dont je par-
 le, comme j'ay fait de l'Abbesse: sur
 tout de l'une d'elles qui estoit sa
 F 4 sœur;

sœur ; & qui est celle qui a le plus de part dans cette Histoire ; & qui m'a écrit la Lettre que vous venez d'entendre lire. C'estoit une fille d'une taille admirable : qui avoit le teint extrêmement beau , le tour du visage ovale , les yeux beaux & pleins de feu ; & s'il luy manquoit quelque chose , c'estoit un peu plus d'embonpoint. Sa voix estoit fort douce ; & elle chantoit divinement. Il n'y eut jamais rien de mieux formé , ni rien de plus vermeil que sa bouche. La blancheur de ses dents répondoit véritablement bien à cét admirable incarnat ; & l'air qui sortoit de cette aimable bouche , estoit quelque chose de si doux , qu'on n'en pouvoit pas respirer , de plus pur. Il faut ajouter à tous ces beaux traits , qu'elle avoit de l'esprit autant qu'on en peut avoir ; & un esprit qui sçavoit toujours ce qu'il vouloit dire ; & qui ne disoit rien , qui ne pût estre admiré. Son ame estoit une des plus belles a-

mes

mes que la vertu se soit jamais meslée de former. Le portrait n'ira pas plus loin : ils sont ennuyans, depuis qu'ils ne sont plus à la mode ; & je diray seulement , qu'il n'y avoit rien de commun en cette fille ; & que tout estoit rare & achevé en elle. Les autres deux Dames estoient deux Personnes fort raisonnables & fort bien faittes. L'une avoit un peu plus de brillant & plus de feu que l'autre ; mais celle-cy en échange avoit un peu plus de sincerité ; & c'est ce qui la rendoit aussi plus particuliere amye de la sœur de l'Abbesse. Je m'entretins quelque temps avec ces trois Religieuses sur des matieres presque indifferentes, où je tâchay de produire le plus d'esprit que je pouvois. Elles de leur costé firent des merveilles à soutenir la Conversation : sur tout la sœur de l'Abbesse. Cette charmante fille ne disoit rien qu'il ne me semblât si particulier & si esclairé, que je croyois, qu'il n'y

avoit qu'elle au monde , qui eut tant
 d'esprit , & qui l'eut tourné d'une si
 admirable maniere. Madame l'Ab-
 besse arriva à la fin ; & certes fort à
 propos ; si elle avoit la moindre en-
 vie de se conserver ce qu'elle avoit
 gagné sur moy , car pour vous dire
 les choses comme elles arriverent , le
 merite de sa sœur me paroissoit trop
 grand , pour luy ofer donner moins
 que d'un cœur, & j'estois sur le point
 de changer de sentiment , comme
 elle avoit presque deviné , que je
 changerois , dès que je verrois les
 Dames , avec qui elle m'avoit laissé
 en me quittant. J'allois tout de bon
 estre parjure , si sa presence ne fut
 venu r'allumer le feu , que sa premie-
 re veüe avoit excité dans mon ame.
 Sa sœur en empescha du moins le
 progrès ; & j'avoüe , que sans elle,
 j'aurois bien aimé l'Abbesse. Elle eut
 toute mon estime en partage , & ma
 tendresse auroit suivy de pres cette
 estime, si je l'eusse veüe la premiere, &
 que

que sa sœur ne se fut pas saisie de la meilleure partie de mon cœur. Je ne bougeay presque point du parloir de tout ce jour là , tantôt avec l'une tantôt avec l'autre de ces deux aimables personnes : en sorte que ces commencemens de connoissance prirent de tels accroissemens dans la tendresse par la suite du temps , que je puis dire en vérité , que je n'ay jamais rien tant aimé qu'elles. Je crois que la Compagnie ne desire pas de moy , un trop long recit de toute cette aventure , ni que je la raconte jusqu'aux moindres circonstances. Faites vôtre conte , luy répondit la Marquise , qui prit la parole pour toute la Compagnie , que nous ne voulons pas non plus, que vous manquiez de nous dire aucune particularité qui soit un peu de consequence : & qu'il faut, qu'il y ait autant de fidélité dans vôtre recit , que de galanterie. Nous pouvons luy permettre, ajouta la Duchesse , de passer par dessus

fus beaucoup de petites choses, qu'il
 nous pourra dire une autre fois : car
 nous n'avons pas du temps de reste.
 Je voudrois, poursuivit la même Da-
 me en parlant au Chevalier, sçavoir
 un peu de quel air, & comment vous
 vous ménagiez avec ces deux Da-
 mes : & étant faites comme vous
 dites, de quelle maniere elles pou-
 voient souffrir ce partage : car il m'a
 semblé de tout temps, qu'il estoit
 bien difficile de tromper deux mai-
 stresses; à plus forte raison deux sœurs
 que vous voyiez presque toujours
 ensemble. Je vous diray Madame,
 luy répondit le Chevalier ce qui
 m'est arrivé en une année & demie
 de temps, qu'il y a que j'ay l'hon-
 neur d'estre connu d'elles. Pour la
 premiere fois que je les vis, je ne fus
 qu'un jour & demy dans cette visi-
 te; mais il y en eut assez pour me
 donner envie d'y retourner bien-tôt:
 & pour vous le dire en un mot, dans
 tout le séjour que je fis en cette Pro-
 vince,

vince, je n'en parlois que le plus tard que je pouvois ; & c'estoit pour y revenir au plutôt. Je voulois du commencement me consulter un peu sur les differens sentimens que j'avois pour l'une & pour l'autre ; & je trouvay , (au moins il me sembloit ainsi ,) que j'estois amoureux de l'Abbesse , & que j'avois une tres grande estime & une très tendre amitié pour l'autre : & quoy que cela ne soit pas ordinaire, il est vray pourtant , qu'estant charmé de la beauté & de la douceur de la premiere , j'estois en même temps puissamment touché du rare merite de l'autre ; & avois pour elle un empressement estrange de la voir , lors même que j'estois auprès de l'Abbesse. Je n'avois pas besoin encore de trop estudier mes actions : s'il y en avoit quelque une de remarquable en faveur de laîsnée , la cadette l'attribuoit à cette qualité qu'elle avoit par dessus elle : & l'aînée prenoit aussi pour

galanterie d'esprit, tout ce que je disois d'obligeant pour sa sœur. Il est vray que cette simple erreur ne peut pas durer long temps : plus on aime plus on ouvre les yeux : si bien qu'ayant pris l'une & l'autre un peu plus destime pour moy, qu'elles n'avoient pas; elles commencerent aussi à se defier l'une de l'autre; & regarderent mes actions, & examinerent mes paroles, avec tout d'autres yeux & tout un autre esprit, qu'elles n'avoient encore fait. Tantôt l'une me disoit, que je loüois sa sœur, avec une certaine exageration qui n'estoit propre qu'à l'amour; l'autre me reprochoit, que je cherchois toujourns Madame l'Abbesse; & qu'elle prenoit garde, que je n'avois de la joye, que lors que j'estois auprès d'elle. Toutes ces petites plaintes ne sont que l'ouverture d'un éclaircissement. Il y fallut aussi venir après beaucoup de détours; & vous allez voir comment. La sœur de l'Abbesse, que si vous

vou-

voulez , nous appellerons Egidie ; fut la dernière à me mettre à la question ; & elle y réussit pourtant le mieux. Elle chercha l'occasion d'un entretien particulier , qu'elle trouva , dans un temps où sa sœur avoit ailleurs quelque affaire , dont elle sçavoit bien qu'elle ne pouvoit se dispenser ; & me regardant d'un air le plus tendre du monde , Monsieur le Chevalier , dit elle , il n'est plus temps de vous rien dissimuler : vous avez de l'esprit ; & vous ne m'êtes pas indifférent. Il y a cinq ou six mois que je vous vois ; Je ne vous ay jamais rien dit de trop positif sur ce chapitre ; mais aujourd'huy je veux plus faire pour vous , que vous ne sçauriez attendre d'une fille de mon humeur. C'est de vous avouer , que j'ay bien de l'estime & bien de la tendresse pour vous. Si vous me connoissez , vous trouverez que ce n'est pas peu de chose qu'un aveu de cette façon ; & si vous me devez avoir de l'obligation ,

tion , c'est de vous avoir dit, ce qu'il
 ne tenoit qu'a moy de vous cacher
 toute ma vie. Dans les transports où
 me mit la grace qu'elle me faisoit , je
 luy voulus prendre la main , & la luy
 baïser mille fois ; & luy témoigner
 par ma joye , jusques à quel point
 de bon-heur je considérois une si
 charmante & si favorable declara-
 tion ; mais elle m'en empescha ; &
 me dit , en retirant sa main de luy
 laisser achever ; & qu'il n'estoit pas
 encore temps de luy répondre. Si
 vous croyez ; poursuivit-elle , que
 la faveur que je vous fais de vous ou-
 vrir mon cœur , merite quelque re-
 connoissance de vôtre part ; faites
 le moy connoistre en me laissant voir
 dans le vôtre , ce que je vous vay de-
 mander. Vous estes un honneste
 Homme , & il y a trop de lâcheté de
 tromper les gens : sur tout ceux qui
 ont de l'estime & de l'amitié pour
 vous. Je ne suis pas à m'appercevoir
 aujourd'huy que Madame l'Abbesse
 à de

à de l'inclination pour vous : elle ne se cache plus de moy ; parce qu'elle aura connu sans doute , que j'ay le même foible , mais elle ne pense pas que vous aimiez autre personne quelle ; & si j'en crois vos yeux , vôtre cœur est assez d'intelligence avec le sien. Dites moy une fois la verité ; l'aimez-vous tout de bon ? afin que sans m'embarquer plus avant , je luy sacrifie dans le moment que je vous parle , tout ce que j'ay de penchant pour vous. Je suis encore assez raisonnable , pour rendre justice à ma rivale ; si vous voulez que je l'appelle ainsi , & pour vous avouer , qu'elle merite bien tout vôtre cœur. Elle est trop fiere & trop bien persuadée de ce qu'elle vaut , pour vouloir souffrir , que vous le pûssiez partager avec une autre : & pour vous dire la verité ; quoy que je sois la cadette , je suis si jalouse de ces sortes de biens , quand je les possède une fois , que j'aurois bien de la peine à luy faire place.

place dans un lieu ou je ferois établie. Consultez-vous un peu, & Madame, luy dis-je en l'interrompant, ne pouuant plus me tenir de luy répondre, il n'est plus besoin de me consulter. Il n'y a que deux jours, que j'aurois trop bien éclaircy Madame vôtre sœur, si elle m'eut voulu entendre. J'avoûe que sa bonté & son honnesteté m'engagent à beaucoup de choses, que je vous vole; mais s'il falloit payer de mon cœur les obligations que je luy ay, soyez persuadée, que je serois le plus ingrat de tous les Hommes; & que je vous l'ay donné d'une maniere à ne le pouvoir partager avec qui que ce soit. Ce fut Jeudy au soir, que vous estiez dans le Jardin, qu'elle prit son temps, pour me dire avec beaucoup de bonté, que je n'avois plus qu'un pas à faire, pour posséder entiere-ment son cœur; & que ce pas estoit de rompre tout à fait avec vous. Que me proposez-vous? luy répondis-je,
Ma-

Madame, tout surpris de ce qu'elle me disoit : seriez-vous assez injuste, pour me vouloir faire acheter vôtre cœur avec une pareille lâcheté. Serois-je assez foible moy-même ; pour vous pouvoir obéir. Vous me le pardonnerez, s'il vous plaît ; mais je ne crois pas, que ce soit tout de bon que vous me vouliez rendre si criminel. Je vous entends, reprit-elle aussitôt, & je commence à connoître la faute que mon imprudence m'a fait commettre. Vous n'estimez pas assez mon cœur, pour vous engager à une perte comme celle de ma sœur ; mais sçavez-vous du moins les sentimens qu'elle a pour vous ; & s'il n'y a pas déjà quelqu'un, qui possède ce que vous pouriez prétendre de son estime. Je ne sçay pas, Madame, luy répondis-je, ce qui se passe dans le cœur de Madame vôtre sœur, mais enfin, je n'ay jamais reçu d'elle que de l'honneur ; & j'aurois tous les regrets du monde, si je luy avois donné

né la moindre occasion de s'en repentir. Il faut pourtant vous y refoudre, reprit-elle encore, d'un ton fier & desdaigneux, ou songer à ne plus rien pretendre dans mon cœur : je ne vous l'accorde qu'à ce prix. Après ces paroles je m'allois expliquer tout du long à elle, pour ne luy donner plus sujet de douter, de ce qui se passoit dans mon ame ; mais elle me quitta : & ne me voulut pas seulement donner le loisir de luy répondre pour m'y laisser penser un peu plus long-temps. Voylà, Madame. continuay-je en parlant à Egidie, comme cette Conversation se passa. J'ay depuis revû plusieurs fois Madame l'Abbesse ; & soit qu'elle me veuille trouver seul ou qu'elle apprehende de ne sçavoir que trop tôt, ce qu'elle voudroit ignorer, elle ne m'a plus parlé d'aucune chose. Il faut vous dire la verité : je l'ay trouvée belle : ses charmes surprirent du commencement ma tendresse ; & ce
que

que je sens encore pour elle est digne d'une véritable amie. Je ne luy sçau-rois pas refuser ce rang ; & quand vous pourriez m'ordonner le contraire, je n'en pourrois pàs agir d'une autre façon. Cette charmante fille eut tant de joye de la sincerité avec laquelle je luy parlois ; & de ce qui s'estoit passé entre sa sœur & moy, qu'elle consentit volontiers à la part que je faisois de mon amitié à son aînée ; & crut qu'estant assurée, comme elle estoit, d'avoir mon cœur tout entier, elle auroit eu mauvaise grace de m'en demander davantage. Nous nous separames très contents l'un de l'autre & plus amoureux ; au moins de mon costé. Cette douce tendresse, que j'avois d'abord eu pour elle, avoit déjà pris la forme d'une forte passion ; & cette passion crût de jour en jour ; au lieu que l'amour dont je bruslois du commencement pour l'Abbesse diminua de la moitié, sans que j'y prisse garde. Cét

avec

aveu si obligeant & si tendre qu'Egidie me venoit de faire, de ce qu'elle sentoît pour moy, me sembloit si plein de charmes, qu'elle acheva par là de conquerir le reste de mon cœur; & il n'en resta à sa sœur que ce qu'il en falloit pour dire que je ne la haïssois pas. Je ne la regarday plus aussi que comme une amie, que je me voulois conserver & à qui j'avois de l'obligation. Elle s'en apperçeut bientôt; & soit qu'elle reconnut quelque alteration dans ma maniere d'agir avec elle, où qu'elle craignit plus sa sœur, depuis ce que je luy avois dit, je remarquois, qu'elle n'avoit plus cette confiance en moy, qu'elle avoit coûtume d'avoir. Elle affectoit même de ne me croire plus sur rien que je luy pussé dire. Mais avec sa sœur, ce n'estoit pas de même: Quelque jalousie qu'elle eut pour elle, il n'en paroissoit rien; & elle luy parloit toujours de moy, comme d'un cœur qu'elle possédoit sans crain-

crainte de le perdre. Elle s'efforçoit quelquefois de la railler; sur ce qu'elle luy voyoit faire pour moy; & luy disoit que c'estoit prendre des soins bien inutiles. Jusques à ce qu'enfin un jour qu'Egidie souffroit impatientement, que sa sœur voulut en apparence l'emporter sur elle, lors qu'elle n'en avoit aucune raison, luy dit, qu'il ne luy servoit de rien de faire trophée d'un cœur qu'elle tenoit si mal; & que d'autres possédoient peut-estre mieux qu'elle. Je crois, luy repondit l'Abbesse d'un ton fier & plein de desdain, d'y avoir si bonne part qu'on ne me le voudroit pas disputer, ou qu'on me le disputeroit envain, quand on l'oseroit. Egidie ne manqua pas de luy repartir; & ce petit different alla si loin, que ne pouvant pas estre les Juges d'une affaire dont elles estoient les parties; elles voulurent bien d'un commun consentement, puisqu'on ne lisoit pas dans les cœurs, s'en remettre.

mettre à ce que j'en dirois ; & m'engager à un éclaircissement devant elles ; en façon que qui seroit la plus mal traitée sacrifieroit à l'autre tout le penchant qu'elle auroit pour moy. Je m'imagine que cette Conversation eut quelque chose de fort singulier ; & qu'on auroit eu bien du plaisir à les entendre. Cette resolution prise , Egidie qui estoit une fille prudente , & qui voyoit à quoy elle s'estoit engagée , auroit voulu pouvoir reculer : & elle aima mieux renoncer à toute la joye qu'elle se pouvoir promettre d'une pareille victoire ; car elle esperoit bien de la remporter ; que de m'exposer aux suites qu'auroit cette déclaration : c'est pourquoy elle m'écrivit le même jour ce billet.

Je viens de faire une gageure , dans laquelle soit que je gagne ou que je perde , je suis furieusement intéressée. On vous demande un éclaircissement ; & l'on pretend que devant des témoins

moins que vous devez craindre, vous declariez après dîner, de quel costé panche vôtre cœur. Si je me consulte, je sçay bien ce que vous me devez : mais que sçay-je de ce qu'il peut arriver ? je n'ay pû me dedire de gager puisqu'on le vouloit : il y avoit trop de gloire pour ma rivale ; d'en refuser le party. Voyez pourtant jusques où va ma generosité ; je consens que me rendant justice dans vôtre cœur, vous prononciez en faveur de l'aînée. Adieu ; dites luy que vous l'aimez plus que moy ; mais aimez moy toujours plus qu'elle.

Ce billet m'embarassa un peu : toutesfois puisqu'il falloit prendre un party, je me resolus sans plus balancer, à ce que je devois faire ; & fis réponse à ce billet, s'il m'en souvient bien, de cette maniere.

Je vous demande pardon, Madame ; mais vous ne serez point obeye. Je diray ce qu'il y a dans mon cœur, quand on m'obligera de parler ; &

G

vôtre

vôtre générosité ne sera pas payée d'une perfidie. Il est vray, qu'elle ne le seroit qu'en apparence : je veux neantmoins, puisque vous vous y estes engagée, que jusqu'aux apparences, tout soit pour vous. Mais après une telle épreuve de mon amour, serez-vous au moins persuadée, que je vous aime comme il faut. Je vous prie de me permettre seulement, qu'ayant détrompé Madame votre sœur, je m'esloigne d'icy pour quelque temps ; car il n'y a pas de doute, que votre gageure n'ait de facheuses suites. Ce sera à vous, Madame, à y remédier ; & à soutenir pour moy le mal qu'il en pourra arriver ; puisque vous avez bien voulu vous en embarrasser. Adieu.

Je donnay cette réponse au laquais qui m'avoit apporté le billet ; & dis en même temps à mon valet, que sans bruit il mit si bon ordre à toutes choses, que nous fussions prests de partir d'abord après dîner, s'il en estoit besoin. J'allay passer le reste de la matinée dans

le Jardin , où en attendant le dîner je me mis à relver à la question qu'on se preparoit de me donner. J'ay manqué de vous dire au commencement , que c'est un de ces Convents où les Religieuses jouissent d'une honneste liberté ; & où les parens & les amis particuliers ont permission d'entrer , & de les voir dans leurs appartemens ; qui est une commodité très douce pour les galands qu'on met d'abord sur le pied des amis particuliers , la bienfiance Religieuse ne permettant point d'avoir sans scrupule des amans declarez. Je fus dîner chez l'Abbesse , comme c'estoit-là où je mangeois ordinairement. Je parus fort melancholique & fort interdit à table , contre ma coûtume ; car pour l'ordinaire je divertissois assez bien la Compagnie ; & ne manquois guere de ce feu qui fait souvent le meilleur ragoût d'un repas. Les deux Dames interessées furent les premieres à le remarquer. L'Abbesse se mit à me dire plusieurs choses fort obligeantes , pour me

faire mettre de meilleure humeur ; & voyant que je n'y répondis pas , elle me demanda à la fin ce que j'avois , que je luy paroissais si resveur. Je luy dis que c'estoit un furieux mal de teste ; qui m'avoit pris depuis le matin. Elle n'avoit rien negligé ce jour là pour se mettre proprement , & quoy que les ornemens des Religieuses soient presque tous égaux , j'avouë que je luy trouvois quelque chose de si particulier & de si fort à mon goust , qu'avec la maniere douce & engageante dont elle se servoit , la resolution que j'avois prise de rompre tout à fait avec elle , commençoit à me faire de la peine ; & sans la presence de sa sœur , elle estoit peut-estre assez forte pour m'en faire dedire. Il y avoit toujours deux ou trois autres Religieuses des amies de l'Abbesse , qui mangeoient ordinairement avec nous. Elle s'en desfit adroitement , d'abord que nous eûmes dîné. Nous n'avions pas besoin de personne , pour estre témoin de la Scene qui se devoit passer entre

entre nous trois ; c'est à dire, l'Abbesse, sa sœur, & moy ; qui de l'humeur où j'estois, j'avois presque de la peine à desserrer les dents. L'Abbesse retoucha sur la tristesse qu'elle me voyoit sur le visage ; & dit qu'elle ne m'avoit jamais vu de si mauvaise humeur ; & que si je luy voulois faire plaisir, je luy dirois d'où venoit mon chagrin. Je luy répondis comme auparavant, que c'estoit d'un grand mal de teste que j'avois ; mais elle ne s'arresta pas à une si legere indisposition, jugeant bien à mes yeux, qu'il y avoit quelque chose de plus ; & me pria de luy en avouer la verité : adjouçant encore d'un air de confiance, que je n'estois point devant des personnes suspectes ; & que s'il y avoit quelque chose qui me peut guerir de ce mal, je l'obligerois de le luy dire : que j'estois bien aisé de l'intérêt qu'elle y prenoit ; & que j'aurois tort de luy refuser une si foible satisfaction. Je ne pense pas, dit sa sœur, pour m'empescher de luy répondre, qu'il ait autre
mal,

mal, que celui qu'il dit. On voit souvent continua-t-elle, que les gens qui ont l'esprit fait comme le Chevalier, sont sujets à ces terribles maux de teste; & qu'ils passent dans ces méchans momens, d'une extrémité à l'autre, je veux dire d'un grand enjouement, à une grande melancholie. Vous croyez donc ma sœur, luy repartit l'Abbesse assez froidement, de bien connoître le mal de Monsieur, puisque vous vous avisez de répondre pour luy : cependant je veux m'imaginer, qu'il n'est pas tel que vous voulez dire : & je n'en croiray, que ce qu'il m'en dira. Et moy s'il me veut croire, reprit Egidie, il ne découvrira son mal à personne. Je le connois ; & c'est tant pis pour les gens qui n'en sçavent pas bien juger. Croyez-moy, luy dit l'Abbesse d'un souris malicieux, que si je luy en demande la connoissance, ce n'est pas que je l'ignore ; mais c'est pour defabufer quelque personne : & je m'estonne, qu'on face difficulté d'apprendre

dre maintenant une verité, qu'on à ce me semble desiré de sçavoir. J'en vois trop bien la raison, continua-t-elle, & qu'on se repent, de s'estre engagé trop avant. He de grace, mes Dames, interrompis-je tout d'un coup; laissez moy comme je suis. Quel que soit mon mal; & de quelle part qu'il vienne, je n'en veux ni n'en peux estre guery: s'il se pouvoit, je voudrois seulement qu'il me fit moins souffrir. Pour moy, dit l'Abbesse, qui ne me melle point de deviner; & qui ne penetre point si avant dans les cœurs, que ma sœur, je voudrois que l'on m'expliquât de quelle nature est ce tourment; & peut-estre que l'insensibilité n'estant pas mon vice, pōur certaines personnes qu'il y a, j'y pourrois donner du soulagement, s'il ne tenoit qu'à moy de l'adoucir. On ne pouvoit rien dire de plus galant, ni rien de plus favorable pour moy; & je crois que je luy allois répondre, comme elle desiroit; mais un regard que jetta tout d'un coup Egidie sur moy, me fit

souvenir de ma promesse ; & me mit en estat de ne sçavoir que dire. Cette aimable fille s'apperçeut de mon embarras ; & prit fort à propos la parole. Il est vray, dit-elle, qu'il est certains maux, qu'il faut pour en guerir avoir recours aux personnes qui les ont causez ; mais le Chevalier n'est point si malade de ce costé là. Quoy qu'il en soit, poursuivit-elle, j'avoüe, que je suis si sensible pour tout ce qui le touche, que je ne souffrirois pas volontiers, qu'il voulut dire devant moy les peines qu'il a, quand je serois capable de les luy soulagier. Pour vous, Madame, ajouta-t-elle en parlant à sa sœur ; si vous avez cette envie, vous vous pourrez contenter ; mais vous me permettrez s'il vous plaist de me retirer. Et apres ces paroles elle s'en alla : si bien que je demeuray seul avec l'Abbesse, qui croyant d'avoir triomphé, me dit avec une joye, qu'elle avoit de la peine à cacher, qu'elle voyoit bien qu'on luy cedioit mon cœur, puisqu'on quittoit la

partie ; & que c'estoit à elle à mē guérir du mal dont je me plaignois ; mais que ce n'estoit pas le tout ; & qu'elle pretendoit sçavoir de moy-même , de qu'elle maniere elle estoit establie dans ce cœur ; & de combien au dessus de sa sœur : qu'elle m'avoit donné assez de temps à y songer ; & qu'il falloit prendre un party : qui estoit de n'esperer plus rien de sa tendresse , ou de me refoudre à ne partager pas un bien , dont elle desiroit l'entiere possession : qu'elle vouloit m'accorder une estime un peu rendre pour sa cadette ; mais que pour le cœur elle le vouloit occuper toute seule ; & qu'elle avoit assez de quoy le faire. Après m'avoir dit toutes ces choses fort galamment , elle s'arresta pour voir un peu ce que je luy dirois ; toutes-fois je ne répondis rien ; & je crois que mon silence luy en dit tout seul assez ; & qu'elle en prit un méchant augure. Quelques momens après me voyant sur le point de prendre la parole , comme un Homme qui venoit de penser à

ce qu'il vouloit dire, elle me devança pour m'empescher de m'expliquer, n'esperant pas encore rien de favorable pour elle. Mon Dieu ! dit elle qu'on auroit de raison d'estre satisfait aujourd'hui de vous, si l'on n'estoit pas d'humeur à vous tout pardonner ; & qu'on n'eut pas pitié de vous voir si chagrin. Allez vous reposer dans vôtre chambre ; le mal de teste ne demande que cela : J'auray soin qu'on ne vous y trouble pas. Je me retirois avec ce congé, confus comme un Homme qui ne sçavoit que dire ; mais je ne fus pas plutôt à la porte de sa chambre, qu'elle me rappella ; & me dit d'un air plein de douceur, Chevalier escoutez, je vous veux voir ce soir à huit heures dans le cabinet de la derniere allée, je vous y attendray avec une de mes amies ; & si vous m'aimez vous n'y manquerez pas. Que dis-je ! reprit elle aussi-tôt ; quand vous ne m'aimeriez pas, vous estes trop galant pour ne vous trouver pas à un rendez-vous que je vous donne, rien
que

que je sache, ne vous en peut dispenser. Adieu ! n'y manquez donc pas. En achevant ces paroles, elle se mit à sourire, & entra dans son cabinet pour me cacher une petite rougeur, qui luy estoit d'abord montée au visage, je ne vous diray pas pourquoy. Mais voyla enfin, poursuit le Chevalier, comme je fortis de cette Conversation que j'avois tant appréhendée. Je crus toujours de m'en estre tiré moins mal que je n'avois pensé ; & d'avoir évité un furieux embarras s'il eut fallu s'expliquer devant ces deux Dames, sur le choix que mon cœur avoit fait. Je ne laissay pas encore de craindre le rendez-vous du soir. Je vis bien que c'estoit où elle m'attendoit ; & le dernier coup de grace. Toutesfois puisqu'il y falloit venir, & que j'estois résolu à ne luy rien déguiser par des indignes détours ; je pensay qu'il valoit mieux, me servir de cette occasion, que je la verrois toute seule pour la desabuser entièrement, que d'attendre plus long-temps. Les hon-
neurs

neurs & les bontez que je recevois d'elle augmentoient de jour en jour ; & rendoient mon ingratitude plus grande. Il est vray , qu'elle auroit esté plus condamnable , si elle eut esté volontaire , & qu'il y eût à choisir dans les choses , que le cœur veut. Je me determinay donc à cette déclaration ; & fus le reste de l'après-dinée dans ma chambre à m'y préparer. On commença de souper un peu après six heures , pour avoir plus de temps de se promener : je parus moins melancholique à table que le matin. Egidie y prit garde , & elle qui m'avoit cherché fort long-temps , avec une patience extreme, pour me demander où j'en estois avec sa sœur , n'en jugea pas bien pour son compte , quand elle me vit d'une autre humeur ; & crût , qu'effectivement je l'avois trahie. Je la voyois toute descontentancée , & qu'elle ne mangeoit presque point. Cette pensée l'occupoit : elle avoit toujours les yeux sur l'Abbesse ou sur moy pour saisir de surprendre nos regards ,

& penetrer dans nos cœurs, pour voir si nous n'estions pas d'intelligence ensemble à la tromper. Elle n'eut pas la patience de sortir de table avec les autres : elle nous quitta sur un léger pre-texte qu'elle prit, & se retira dans sa chambre, d'où elle m'envoya dire par une de ses amies, qui s'acquitta avec adresse de cette commission, qu'elle m'attendoit pour me parler aussi-tôt que j'aurois soupé. Je n'y manquay point ; & pris si bien mon temps, que l'Abbesse qui estoit avec deux ou trois Dames qui l'estoient venue voir, ne s'en apperçut point. Je trouvay cette fille auprès d'une table où elle s'appuyoit d'un air fort triste & fort rêveur ; & qui me dit d'abord, que je ne luy avois pas peu d'obligation de m'avoir sorty d'affaire à ses dépens : qu'elle ne doutoit point que sa sœur n'en tirât d'ailleurs l'avantage ; mais que pour l'amour de moy elle ne vouloit pas s'en repentir ; & que quand il s'agiroit de mon repos, elle sacrifieroit toutes choses jusqu'à son

cœur :

cœur : & changeant ensuite tout d'un coup de discours ; mais par quel charme, dit elle, ou pour mieux dire, par quel engagement Madame l'Abbesse vous à rendu vôtre belle humeur ; car il me semble que je vous trouve bien gay à ce soir. Helas ! vous paroissiez si melancholique ce matin : avez vous quelque gage de son cœur qui vous donne tant de joye ! parlez, Chevalier, ne me celez rien ! vous m'avez trahie ; & vous ne vous estes pas pû sauver sans doute des mains de mon ennemie qu'à ce prix là. Que dites-vous Madame ! luy repondis-je ; que je vous ay trahie. Se peut-il que vous ayez un tel soupçon. De grace dites moy quel fondement vous en avez. Croyez, s'il vous plaist, que bien loin de l'avoir pensé, je.... non, non Chevalier il dit-elle en m'interrompant à son tour ; je vois bien que vous ne me connoissez pas. Je sçay mieux aimer que vous ne pensez. J'en ay voulu à vôtre cœur ; & j'ay douté quelque temps, si j'en viendrois à bout de la

maniere que je le desirois. J'avouëray même, que ma sœur m'a donné sur cette entreprise mille inquietudes, que je me suis allarmée de ses moindres regards; & qu'un trouble continuel ne m'a point laissé jouir en repos du plaisir qu'il y a de croire, quand on aime, que l'on est aimé. Mais après tant d'alarmes, j'en suis maintenant un peu persuadée; & que ce seroit peut-estre pour long-temps, si je n'avois pas résolu moy-même de vous faire changer. Il faut Chevalier, continua-t-elle, que vous vous mettiez tout de bon à aimer Madame l'Abbesse; & que vous tâchiez de ne plaire qu'à elle seule. Vous n'aurez pas possible tant de peine à cela, que je voudrois; mais je pretens au moins qu'elle m'en ait l'obligation; & qu'elle sache que j'ay esté la premiere à vous le dire, & à vous en prier. Je vous avoüe, poursuivit-elle, en me faisant signe de ne l'interrompre pas, que j'ay assez de peine à vous perdre; & que ce que je fais icy, m'est quelque chose de plus

plus dur que la mort. Je veux pourtant me surmonter : & si j'ay quelque pouvoir sur vous , vous ferez ce que je vous dis ; & ne me regarderez plus que comme une de vos bonnes amies. Comme elle voulut continuer de me persuader ce changement , quelques larmes qui luy sortirent malgré elle des yeux , la trahirent ; & je la vis si estrangelement accablée de douleur , que le cœur m'en fendit de pitié , & ne peux luy répondre qu'en l'embrassant tendrement. J'admirois en moy-même la generosité de cette fille , & où jusqu'alloit la bonté qu'elle avoit pour moy. Cette tendre passion que je decouvris au travers de ses larmes , me perçoit jusqu'au fond du cœur , & me determinoit aisément à perdre plutôt le jour que de changer. Je luy en fis aussi mille sermens ; & dans l'estat où je me trouvois , n'estant point capable d'aucune expression foible , je luy dis des choses si touchantes , qu'elle n'eut plus envie de me perdre. Je la priay que ce fut pour la dernière fois ,
qu'elle

qu'elle me parlât d'une chose, qu'elle ne devoit, ni ne pouvoit jamais obtenir de moy : Que mon cœur iroit toujours comme il alloit, c'est à dire, tout vers elle; & que je me voulois dégager de Madame l'Abbesse. Elle fit ce qu'elle put pour m'en détourner; & m'assura que c'estoit me precipiter & elle aussi; mais inutilement, & je sortis de sa chambre dans ce dessein, m'excusant sur une petite affaire que j'avois, de ce que je ne demeuerois pas plus longtemps avec elle; & que je la verrois avant que de me coucher. Je ne luy voulus rien dire du rendez-vous; de peur que sçachant la resolution que j'avois prise, il ne luy prit fantasie de me retenir; & qu'elle ne fit ses efforts pour empêcher cette entreveuë, l'heure estoit déjà passée qu'il falloit m'y trouver; & les larmes de la charmante Egidie, m'avoient si bien disposé à tout faire pour elle, que je mourois d'envie de luy rendre ce témoignage de mon amour, après celui qu'elle m'avoit donné

né de la tendresse & de la bonté de son cœur. Je fus donc au Lieu où l'Abbesse m'avoit dit ; & la trouvay qui m'attendoit avec une de ses amies qui nous laissa seuls , d'abord qu'elle me vit arriver. Elle me dit qu'elle commençoit à s'ennuier de m'attendre , & que si j'eusse tardé encore un moment , elle auroit eu de la peine à me le pardonner. Je croyois , Madame luy répondis-je assez froidement , que je viendrois toujours à temps pour ce que vous auriez à me dire. Elle fut fort surprise de cette réponse , après un accueil aussi obligeant , que celui qu'elle me faisoit. Elle tâcha de le dissimuler ; & sans s'arrêter à mon injuste froideur , elle me traita le plus doucement du monde. Il ny eut point de maniere engageante qu'elle ne mit en usage ; point d'enchantement dont elle ne se servit : il suffit qu'une Femme soit belle , & qu'elle ne vous soit pas indifferente , pour luy trouver mille charmes , quand elle veut plaire. Celle dont je parle , & de la beauté de
qui

qui j' estois persuadé me fit bien-tôt connoître la force des siens. Cette grande resolution que j'avois prise contre elle , devint peu à peu si non inutile du moins bien foible. Elle m'arracha mille tendresses sans sçavoir d'où je les tirois. Ce n'estoit plus cette personne que je voulois abandonner : elle me possédoit si fort dans ce moment là, qu'à peine y avoit-il place dans mon esprit pour l'idée de l'aimable Egidie. A dire la verité cette Abbessé sçavoit si bien l'art de rechauffer un cœur , quand elle vouloit , qu'il estoit comme impossible de s'en deffendre. On eut dit, qu'elle n'avoit estudié toute sa vie , qu'à charmer ; & le plus fidelle des amans estoit pardonnable de toutes les infidelitez qu'elle luy faisoit commettre ; car il ne dependoit pas de la force d'un Homme de faire son devoir , quand elle le vouloit seduire. Mais pour ne vous pas tenir plus long-temps en un endroit, dont il y auroit trop de choses à dire. Je vous avouërây , que c'est la personne
qui

qui m'à le mieux fait connoître, qu'on ne peut s'asseurer de rien contre une Femme qui use de complaisance. Si celle-cy ne fut pas tout à fait satisfaite de moy; elle n'eut pas aussi trop de raison de s'en plaindre. Une chose qui vous doit assez surprendre, après le dessein que j'avois pris; & qui vous pourroit donner méchante opinion de moy, si je ne vous avois dit, que cette Abbessse avoit des charmes contre lesquels on ne pouvoit résister; c'est que je la priay moy même qu'elle ne me pressât point de me declarer sur ce qu'elle vouloit sçavoir de moy, & qu'elle se contentât du pouvoir qu'elle voyoit bien qu'elle avoit sur moy. Il estoit tel que sans mentir, je crois, que si elle eut voulu s'en servir, elle m'auroit fait faire la plus noire perfidie du monde. Mais par bonheur, elle fut bien aise de ne passer pas plus avant; parce qu'elle craignoit peut-estre de n'y pas réussir, que ce ne fut pas encore son heure. Elle avoit eu avis, par des gens qu'elle tenoit incessam-

ment

ment pour m'épier avec sa sœur, de de l'entretien que j'avois eu avec elle, & qu'on avoit veu les yeux de celle-cy mouillez de larmes. Elle m'en fit quelques railleries, & me dit, qu'elle avoit bien connu a mon abord, l'estrange ravage que ces larmes avoient fait dans mon ame; mais qu'elle me le vouloit pardonner, esperant qu'à la fin je m'accoutumerois à voir pleurer les gens. Elle me dit tout cela & beaucoup d'autres choses d'un air si agréable, que je n'aurois jamais sçeu m'en fâcher. Cependant il estoit déjà tard, je luy en fis prendre garde, dont elle ne me sçeut guere de gré & me dit que j'estois le plus impertinent galand qu'il y eut peut estre au Monde. Il fallut pourtant nous retirer; & un tendre adieu que nous nous fîmes, nous raccommoda mieux que jamais, toute la douceur dont elle m'avoit comblé, n'empescha point qu'une foule de repentirs n'accablât mon cœur d'une horrible amertume aussi-tôt que je ne la vis plus. Ce n'est rien

rien encore, il falloit pour me bien punir des momens, que j'avois volé à Egidie, & où j'avois si mal fait mon devoir, que l'Abbesse la rencontrât sur ses pas. Elle luy demanda malicieusement de mes nouvelles. Je ne sçay, luy répondit Egidie, mais je crois, que comme il se trouvoit un peu mal, il s'est retiré de bonne heure en sa Chambre. Vous vous trompez ma sœur, luy répondit l'Abbesse, & je vous disois bien tantôt, que je connoissois mieux son mal que vous. Je luy ay conseillé de venir prendre le frais dans le Jardin, & que cela le gueriroit : comme en effet, je crois qu'il s'en porte mieux. Vous le pourrez sçavoir de luy-même, si vous voulez, je viens de le quitter. il n'y a pas un moment. Egidie demeura la plus surprise du monde, & si interdite qu'elle ne sçeut que luy répondre. Il ne luy fut pas possible de cacher une partie de son ressentiment, dont l'Abbesse triomphoit avec une joye extrême ; & la laissa dans ce cruel estat. Cette pauvre fille

ne sçavoit que s'en imaginer, après ce que je luy avois dit, il n'y avoit pas deux heures, & les sermens que je luy avois faits. Elle avoit assez bonne opinion de moy, pour n'avoir pas crû trop legèrement dans une autre conjuncture, ce que sa sœur luy auroit dit à mon desavantage : mais dans celle-cy, elle ne pouvoit ni douter ni m'excuser : la trahison estoit trop manifeste, & tout parloit contre moy. Elle fut d'abord agitée de mille passions différentes ; & tant d'accablemens la saisirent à la fois, qu'elle n'estoit plus la même. On est toujours plus facile à croire ce que l'on craint le plus. La premiere chose dont elle eut envie, ce fut de me voir ; & m'envoya aussi-tôt chercher par son laquais. J'y vins ; & par l'empreslement qu'elle avoit de me parler, j'eus quelque soupçon de la verité. Je m'imaginay bien que ce rendez-vous n'auroit pas esté si secret, qu'elle n'en eut pû avoir le vent : mais non pas que l'Abbesse luy en eut voulu faire une si méchante

chante confidence. La curiosité me prit de m'en éclaircir. Je la trouvay seule dans une petite Sale retiré qui servoit de parloir, & où en l'abbordant je la vis si destajte & si emeuë, que je ne doutay plus, qu'elle n'eut sçeu que j'avois esté dans le Jardin avec la sœur. Elle ne me parla pas d'abord : & pour moy le regret où j'estois de me sçavoir coupable fit le même effet, qu'en elle la colere & la jalousie. Si bien que nous fûmes l'un & l'autre quelques momens sans nous rien dire. Mais enfin elle prit la parole d'où venez-vous, dit-elle d'une voix assez basse & sans vouloir seulement jetter les yeux sur moy. Je luy répondis que son valet m'avoit rencontré comme je m'allois retirer. Qu'aviez-vous à faire, reprit-elle d'un ton un peu plus haut, & en me regardant avec des yeux plus pleins de pitié que de courroux d'une nouvelle trahison : ne m'avez vous fait à ce soir tant de promesses, que pour me surprendre plus aisément. Que vous ay-je fait..... après

ces mots , la douleur l'accablant luy
 osta tout d'un coup la voix ; & elle
 demeura presque évanouïye. Je ne
 vous sçaurois pas représenter l'estat
 où je me trouvay alors à la veuë d'u-
 ne personne qui se mouroit , & que
 j'aimois si chèrement. Que ces mo-
 mens sont cruels ? quel bon-heur se-
 roit ce de mourir aussi ; si le Ciel nous
 vouloit écouter , & qu'il ne se rit pas
 des maux que l'amour fait souffrir. Je
 regardois cette fille comme un Hom-
 me immobile , qui n'avoit pas la for-
 ce de la secourir ; ni de crier. Cette
 foiblesse qui luy venoit de prendre ,
 & qui n'estoit pas un évanouïssement
 formé , luy laissant , quoy que froi-
 dement , la liberté de la veuë , elle
 remarqua sur mon visage , une tri-
 stesse qui luy parla pour moy ; & rien
 à ce qu'elle m'avoïa depuis , ne la fit
 revenir de son cruel déplaisir , que
 la part qu'elle vit que j'y prenois. Ce
 silence & cet accablement où j'estois ,
 firent ma paix avec elle ; & toute sa

douleur ne fut pas assez forte pour résister à la satisfaction qu'elle reçut de la mienne. Mon bon-heur voulut que dans ce même temps il passât deux Religieuses, qui la voyant dans l'estat que je viens de dire, coururent d'abord vers nous, & crurent qu'il luy estoit arrivé quelqu'un de ces accidens, où ces filles sont assez sujettes. Il vint encore du monde. Cette nouvelle fit du bruit dans le Convent. Madame l'Abbesse fut des premières à l'apprendre, & ne se pressa pas neantmoins pour y courir. Pour moy je me retiray aussi-tôt que je vis qu'il y avoit assez de gens pour l'assister, & quoy que l'Abbesse m'eut fait appeller deux ou trois fois pour luy venir parler, je la fis prier de m'excuser, & d'attendre jusqu'au lendemain, à me dire ce qu'il luy plairoit. Egidie qu'on avoit portée dans sa chambre, & qui estoit déjà revenue à elle, ne me voyant pas auprès de son lit, dans un temps où elle

elle croyoit, que si je l'aimois, je la devois le moins quitter, demanda tout bas à une fille qui la servoit, si elle ne sçavoit point où j'estois. Cette fille qui m'avoit vu entrer dans ma chambre, dans le moment que je venois de quitter sa maistresse, & qui avoit vu couler des larmes de mes yeux, luy en fit un portrait fidelle, dont elle fut extrêmement touchée; & pria sa sœur, qui estoit assise tout auprès d'elle, de m'envoyer querir. L'Abbesse s'en deffendit, & luy dit qu'elle l'avoit déjà fait deux fois, sans y avoir pu rien avancer; & qu'elle ne me vouloit plus faire de priere inutile. Egidie, qui souhaittoit extrêmement de me voir, & qui ne pouvoit endurer que je fusse toute la nuit dans la tristesse où j'estois, voulut essayer si je ne viendrois pas mieux pour elle. Elle ne crût pas hazarder trop, ni qu'il y allât du sien, quand elle n'obtiendrait pas plus de moy, que je n'avois fait pour sa sœur. Elle

m'envoya donc cette même fille, en qui elle se fioit beaucoup, pour me dire que si j'avois la moindre envie qu'elle se portât mieux, je la verrois avant que de me coucher; & qu'elle s'y attendoit, si je l'aimois un peu. Je ne puis pas vous dire combien je fus prompt à faire ce qu'elle disoit de moy : ceux qui ont aimé se le peuvent facilement imaginer. J'entray dans sa chambre, où il n'y avoit plus que l'Abbesse auprès d'elle, qui attendoit avec impatience de voir comme se passeroit cette Scene. L'une & l'autre virent aussi-tôt le changement qu'il y avoit sur mon visage. Je ne sçay pas bien ce qu'en pensa l'aînée; mais je sçay que je fis pitié à l'autre : & cette pauvre fille me regarda d'un air si tendre & si touchant, que je ne pus point me tenir, quoy qu'à la presence de sa sœur, de me jetter à genoux devant elle, & de luy prendre la main, que je luy baifay mille fois, & que je mouillay
 tou-

toute des larmes que je ne pouvois retenir. Il n'y a pas de doute, que l'Abbesse ne vît très mal volontiers des pareilles sensibilités. Ce furent des cruels coups, dont elle ne peut s'empescher de faire bien-tôt paroître son ressentiment, quelque effort qu'elle fit d'en cacher une partie. Il faut ma sœur, dit-elle, d'un certain ton de voix qui nous surprit, que le Chevalier ait commis contre vous quelque grande injure, de la manière qu'il semble vous en demander pardon. Vous ne le sçauriez refuser à de si touchantes larmes. Toutesfois si vous m'en voulez croire, continua-t-elle en se levant pour s'en aller, vous n'en ferez rien, qu'après qu'il vous aura promis, qu'il ne retombera plus dans le même crime. Je vous réponds, qu'il ne le sçauroit promettre, où qu'il se par jurera. Faites cette belle paix : je me retire, pour vous laisser seuls ; car je m'imagine que vous ne me voulez pas icy

pour témoin. Je tournay la teste pour luy répondre ; mais elle estoit déjà hors la porte ; & elle m'épargna le déplaisir que j'aurois eu , de m'estre écarté par quelques paroles , du respect que je luy devois. Je demeuray donc seul avec Egidie ; & plus embarrassé , que lors que l'Abbesse y estoit ; car quoy que j'eusse bien des choses à luy dire , je ne sçavois par où ni comment m'y prendre ; & le silence estoit le seul langage dont je me servois. Mais elle qui souffroit de me voir si affligé encore que ce fut pour l'amour d'elle , après avoir tâché de me rassurer par ses regards , prit la parole ; he bien Chevalier ! dit-elle en me ferrant la main , ne vous repentez-vous point d'avoir trahy la meilleure de vos amies ! songiez vous bien à ce que vous m'avez dit tantôt ! comment avez vous donc eu le courage de me tromper. Parlez ! n'estes-vous pas le plus injuste du monde ! elle me fit encore mille
autres

autres reproches , à quoy elle ajouta cent choses , que je ne vous sçaurois redire de la maniere qu'elle me les dit. En un mot , pour passer plus vite sur un sujet qui m'attendrit encore en vous le dépeignant , je me justifiai auprès d'elle du mieux qu'il me fut possible , je luy avouay le rendez-vous ; ce qui m'avoit obligé de m'y trouver ; & la raison que j'avois eüe de le luy cacher : si bien qu'elle fut assez satisfaite de moy , je la vis aussi douce que jamais ; & elle me témoigna plus de confiance , & me fit plus de tendresse , que je n'avois reçu encore d'elle , ainsi nous nous racquittames agréablement l'un & l'autre de toute la peine que nous avions eüe ce soir là. Nous ne nous estions jamais tant aimé ; & ce petit contretemps ne servit , qu'à allumer davantage le feu qui nous devoroit : l'heure estoit déjà passée , que la bienfiance vouloit que je me retirasse : Je ne voulois pas avoir le

déplaisir d'attendre que l'Abbesse me l'envoyât dire, comme elle pouvoit faire; mais le mal-heur estoit, que toutes les portes du Convent estant fermées, hors mis celles de son appartement; il falloit de necessity, que je passasse par là pour aller chez moy. Il est vray qu'en l'estat où j'estois, fortifié des puissans charmes de sa sœur, je ne fis que fort peu de reflection à ce qu'il y avoit à craindre : je n'examinay point quel danger il y avoit, & je sentoie Egidie si forte dans mon ame, que j'estois même bien aisé, (au moins il me le paroissoit ainsi) de trouver cette occasion pour braver tous les enchantemens de cette belle Abbesse. Je pris donc, puisqu'il le falloit, mon chemin de ce costé-là; & passay au milieu de sa chambre, où je la vis toute seule, & en deshabillé. Elle m'offrit d'abord à vouloir m'arester un moment auprès d'elle. Je m'en excusay; & pris pretexte qu'il estoit

un peu trop tard ; & que je pourrois l'incommoder. Elle me répondit, qu'elle sçavoit assez, combien j'estois persuadé, que je ne l'incommodois jamais, à quel heure que ce fut ; mais que pour eviter les ceremonies, que je luy pouvois encore faire sur cela, elle me commandoit de prendre un siège & de m'asseoir auprès d'elle : qu'elle avoit quelque chose à me dire ; & qu'elle vouloit estre obeïe. Si vous vouliez, Madame, luy répondis-je, attendre à demain. Non vous dis-je ; reprit elle brusquement ; je veux encore une fois que ce soit tout à l'heure : & sachez, pour vous punir de vôtre peu de complaisance, que c'est moins pour vous obliger, que pour vous faire de la peine. Je tournay en raillerie cette contrainte, que j'appellay une douce violence ; parce qu'aussi bien, il n'estoit pas à mon possible de luy desobeïr : car elle avoit fait fermer la porte par où je devois for-

tir. Je luy dis donc, pour ne paroître pas tant mal honneste, n'ayant pas envie de rompre de la façon avec elle, que l'effort qu'elle faisoit pour m'arrester, estoit assez charmant : & qu'il n'y avoit point d'Homme dans le monde, qui ne le prit pour une faveur à cette heure-là. Je veux bien croire me répondit-elle, qu'il passeroit pour tel dans l'esprit de beaucoup d'honnestes gens ; mais non pas avec vous ; & à moins que de s'évanoüir c'est inutilement qu'on veut vous obliger, & faire voir qu'on a de la bonté pour vous, il n'en faut attendre que de l'indifference & même du mépris. Je crois, qu'il n'est pas nécessaire de vous faire un plus long detail, de tout ce que me dit l'Abbesse, & des choses que je luy répondis. Il suffit, que vous sachiez en gros, qu'il ne falloit pas que je la visse pour n'en estre pas ébranlé dans mes fortes resolutions. Je ne sçay encore une fois, quel foible j'avois

auprès d'elle ; mais il est certain , qu'elle me rendoit tout différent de ce que j'estois ; & que je ne me souvenois plus du dessein que j'avois projeté si souvent , de me deffaire d'elle. Elle estoit ce soir là dans un deshabillé si charmant , que dans sa negligence il y avoit mille artifices. Il ne faut pas vous en dire davantage ; si je ne veux passer dans vos esprits pour le plus lâche & le plus traître de tous les Hommes. Je fus près de deux heures avec cette belle enchanteuse ; & en partis comme un Homme qui n'avoit presque pas la force de s'en aller. Qu'elle joye pour elle ? quel triomphe ! ce n'estoit plus un différent qui méprisoit ses faveurs , c'estoit un amant reconquis qui la quittoit à regret. Il est constant neantmoins , que je passay fort tristement le reste de cette nuit , & que je me fis tous les reproches imaginables. Les charmes de cette belle avoient cela , qu'ils ne me possedoient qu'au-
tant.

tant de temps que je la voyois ; mais un moment après que je l'avois perdue de veuë, je revenois à moy, je voyois mon crime, & ne m'en pouvois repentir assez. Dans la premiere visite que je fis à sa sœur, je luy rendis un conte fidelle de tout ce qui m'estoit arrivé avec l'Abbesse ; & luy avouay une partie des perfidies que je luy avois faites, dont à la verité elle ne fit que rire, voyant de quel air je m'en confessois à elle : toutes-fois elle eut envie de s'en vanger ; & de rendre la pareille à sa sœur. Je m'en vay vous dire ce qu'elle fit. Je vous ay déjà fait comprendre comme les appartemens de ces deux Dames n'estoient guere separez l'un de l'autre ; ce qu'il faisoit qu'elles estoient presque touûjours ensemble, quoy qu'elles ne s'aimassent guere. Egidie sçavoit, qu'elle envie sa sœur avoit de se saisir d'un portrait qu'elle avoit de moy, & que je luy avois donné. Elle le tenoit fort ferré dans
son

son cabinet , de crainte qu'on ne le luy enlevât ; comme en effet l'Abbesse n'attendoit que le moment d'en trouver l'occasion. Egidie la luy donna belle ; mais ce fut après avoir pris avec elle ce Portrait. Elle laissa son cabinet ouvert ; se fut promener dans le Jardin , & donna assez de temps à sa sœur de se satisfaire , si elle y eut trouvé ce qu'elle cherchoit ; & qu'elle n'y eut pas vû , ce que pour son repos elle eut bien désiré de n'y pas voir. La pauvre Abbesse s'apperçut pas de la malice , que luy avoit dressé sa sœur. Elle se mit aussi-tôt qu'elle fut entrée dans ce cabinet , à chercher par tout ce Portrait ; mais inutilement. Toutesfois elle ne crut pas avoir perdu tout-à-fait sa peine , ayant trouvé la cassette de sa sœur ouverte , qui estoit toute pleine de lettres ou billets que ie luy avois écrits. Elle s'enferma dans le cabinet pour avoir le loisir de les lire ; & qu'on ne la surprit pas. Elle

en copia même deux ou trois des plus forts où je parlois d'elle, & dont en voicy un qui vous fera juger des autres.

Je suis au defespoir, Madame, quand je vous entends dire, que je ne vous ayme point, & que Madame l'Abbesse s'est emparée de mon cœur. RendeZ-vous justice; & si vous vous connoiffeZ bien, croyeZ, qu'il n'y a pas à balancer entre vous deux. Si je sçavois partager mon cœur, comme vous dites, je vous en osterois la moitié à cette heure, pour vous punir de votre incredulité. Ne craignez rien, possedeZ ce pauvre cœur en repos; & laissez les apparences à votre sœur, que je ne luy puis ruser, sans passer pour le plus ingrat des Hommes, comme je suis en effet. Adieu.

Vous voyez bien, que ce billet n'estoit pas trop obligeant pour l'Abbesse; & il n'est pas necessaire, je m'imagine; de vous dire combien elle en fut outrée. Le dépit, la jalousie,

lousie , la honte de se voir déchirée
 par un Homme pour qui elle avoit
 eu tant de bontez , luy inspirerent
 d'abord les plus cruels desseins dont
 une femme soit capable. Elle sortit
 comme en fureur de ce cabinet, après
 avoir mis tous ces billets en mille pié-
 ces , comme elle auroit voulu faire
 de mon cœur ; & sans une Dame de
 ses amyes , & qui estoit sa confiden-
 te en toutes choses. Je ne sçay où jus-
 ques n'auroit elle pas porté son res-
 sentiment. Cette Dame , qui avoit
 tout à fait de la prudence , luy parla
 sur cela d'un bon sens ; & tâcha de la
 faire revenir un peu à elle. Elle luy
 dit , qu'elle devoit prendre garde à
 sa conduite ; & que l'éclat qu'elle
 feroit pour une telle affaire ne tour-
 neroit jamais qu'à son desavantage :
 Qu'elle avoit à se ménager dans le
 rang qu'elle tenoit ; & que ce ne se-
 roit pas un bon exemple pour ses Re-
 ligieuses. Mais quel moyen de dige-
 rer un affront si cruel ; tout ce que
 cette

cette bonne Dame peut obtenir d'elle , ce fut , qu'elle ne me verroit point de tout ce jour là , pour avoir plus de temps d'aviser à ce qu'elle auroit à faire. Egidie revint à la fin de la promenade , & entrant dans son cabinet elle y trouva tout en desordre , & les billets en l'estat que je vous ay dit. Ce plaisir de la vangeance , qui est dans l'esprit des Femmes un des plus grands de la vie , luy fit goûter dans cette occasion des contentemens qu'il faut estre Femme & amante pour les pouvoir seulement comprendre. Elle ne pût pas demeurer long-temps sans me faire sçavoir toute cette aventure dont elle se réjoüissoit , comme d'un bon coup qu'elle avoit fait. Elle voulut pourtant me preparer à le recevoir sans me fâcher ; & m'ayant fait appeller dans sa chambre , elle me demanda , ce que je dirois , si elle m'avoit broüillé avec sa sœur. Je luy répondis , que pourveu qu'elle n'y fut

fut pas trop intéressée elle même, je ne luy en sçaurois pas mauvais gré. Elle me raconta en suite les effets de la jalousie de l'Abbesse, & me montra l'estat où estoient mes lettres & mes billets, je ne témoignay rien; mais au fond je n'approuvay point sa conduite; & quand je venois à faire réflexion sur tout ce que je luy avois écrit, j'aurois bien voulu, qu'elle se fut servie d'un autre moyen; & que sa vengeance eut pris d'autres armes. Je ne doutai point, que l'Abbesse ne fut dans un estrange courroux; & que cette affaire ne tirât à quelque consequence, dont Egidie en souffriroit la premiere. Je ne pus m'empescher de luy en dire quelque chose; & l'assuray pourtant que je n'y voulois pas trouver à redire, parce qu'elle l'avoit bien voulu faire; mais que connoissant autant que je faisois l'esprit de sa sœur, je craignois tout de son emportement; & qu'elle ne s'en prit à elle pour se vanger de moy.

moy. Je luy dis cela d'une maniere assez tendre ; toutesfois Egidie ne le prit pas de même , & me regardant avec un souûris de dépit , je vois, dit-elle , ce qui vous allarme , & que je ne vous ay pas bien fervy : Allez Chevalier , continua-t-elle en se levant de sa place pour s'en aller , allez vous jeter à ses pieds , luy jurer que vous l'adorez , & luy demander pardon de tout ce que vous m'avez écrit. Moy , Madame , luy repar-tit-je en l'arrestant , m'abandonner à cette derniere lâcheté , que de desavoüer mon cœur. Ah ! souffrez s'il vous plaist , que je vous die , que vous me connoissiez trop mal ; & que je suis prest de luy avoüer tout ce qu'il y a dans mon ame de passion pour vous, Voyez , si vous le voulez , & exigez même de plus grandes marques de mon amour : vous le pouvez & je vous donne tout aujourd'huy pour avoir ce plaisir encore ; car demain je pars ; & vous

ver-

verrez combien peu je me mets-en
 peine d'estre bien ou mal avec Mada-
 me vôtre sœur. Cette resolution sitôt
 prise sur prit un peu Egidie ; & elle
 fut fâchée de m'avoir poussé jus-
 ques-là. Elle m'embrassa tendre-
 ment ; & fit tout ce qu'elle peut
 pour me faire changer de dessein ;
 mais avec bien de la peine , & la lais-
 say enfin sans luy promettre rien de
 trop assuré. Je fus le reste du jour à
 songer à quoy je me refoudrois, tout
 m'embarassoit , & je ne voyois rien
 de plus court que de partir. Mais une
 chose que je trouvois fort difficile,
 c'estoit comment je dirois Adieu à
 l'Abbesse , qui estoit un devoir du-
 quel je ne pouvois pas me dispenser :
 il fallut m'y rendre ; & pris le temps
 qu'il y avoit le plus de monde auprès
 d'elle , pour éviter mille fâcheux re-
 proches , que je sçavois bien qu'elle
 ne m'eut pas osé faire devant des té-
 moins. Je fus donc sur le soir à son
 appartement ; & demanday à la Re-
 li-

ligieuse que je rencontray , & qu'on avoit envoyé fans doute au devant de moy , si je ne pourrois pas avoir l'honneur de voir Madame l'Abbesse ; elle me répondit d'abord que non , & qu'elle se trouvoit un peu mal. Mais ayant fait encore quelque instance pour cela , elle me dit tout doucement à l'oreille que cét ordre estoit exprés pour moy , & qu'elle me conseilloit en amie de me retirer. Je vous avouë , que ce contre-temps ne me surprit pas si fort , que je l'aurois esté , si je n'eusse pas esté préparé à n'estre pas tout a fait bien reçu chez elle. Il est vray pourtant , que je ressentis en mon ame quelque dépit de ce refus ; & que je n'en fus consolé que par le moyen qu'il me donnoit de m'acquitter autrement du respect que je luy voulus dire adieu ; & voicy en propres termes le billet que je luy fis.

Je ne sçay , Madame , si c'est tout de bon que vous estes malade , qu'on ne

*ne vous puisse pas voir ; ou si l'on s'en-
nuye de me voir icy. L'un & l'autre
me fairoient assez de peine ; mais de
peur que pour en vouloir trop sçavoir,
je n'appriſſe ce que je ſuis bien-aiſe
d'ignorer ; & que je ne fuſſe plus mal-
heureux que je ne ſuis , j'ay deſſein de
ne vous preſſer pas davantage de me le
déclarer ; & de partir demain. Si
vous eſtiez viſible, j'aurois l'honneur
de prendre congé de vous dans les for-
mes ; & vous ſouffrirez , ſ'il vous
plaïſt , que je me ſerve du ſeul moyen
qu'il me reſte de vous dire adieu par
écrit & de vous baiſer tres-humble-
ment les mains.*

Ce billet comme vous pouvez
voir n'eſtoit ni trop galant , ni trop
bien fait. Il ne me venoit rien dans
l'eſprit , quand je luy voulois écri-
re ; & il falloir , que je la viſſe pour
ne pas mentir , quand je luy diſois
des tendreſſes. Elle reçut le billet ,
& ne m'y fit point de réponſe. Egi-
die qui vit que c'eſtoit tout de bon
que

que je la voulois quitter ; & qu'elle alloit effuyer tout l'orage , me pria qu'avant de partir , je fîsse au moins quelque sorte de paix avec l'Abbesse , & de ne donner pas de quoy parler aux autres Religieuses , qui se formaliseroient sans doute d'un tel départ. Elle adjoûtoit de plus , que sa sœur croiroit infalliblement , que ce seroit elle qui m'auroit precipité à m'en aller de la façon ; & qu'elle seroit bien aise de se servir de ce pre-texte , pour avoir sujet de tourner tout son ressentiment sur elle , pour moy , qui craignois plus que la mort cette entreveuë ; & qui me représentois tous les reproches qu'elle me feroit , a quoy je n'avois rien à répondre , je ne sçeus jamais me refoudre à la voir ; mais nous trouvâmes un milieu ; & il fut arrêté entre nous deux , que je m'absenterois seulement pour quelques jours , attendant que l'esprit de l'Abbesse se fut un peu radoucy ; & que je revien-

drois

drois s'il estoit necessaire, au moindre billet qu'elle m'écrirait. Je me mis donc en estat de partir le lendemain matin pour aller voir un de mes amis qui demouroit dans le voisinage. J'estois déjà sur le point de monter à cheval, quand un laquais me vint apporter un billet, où je trouvay ces paroles.

Oserois-tu partir encore, sans me voir, le plus ingrat & le plus lâche de tous les Hommes ! mais non pars ! car ce seroit te faire trop de grace, que de souffrir ta veüe après tes perfidies. Toutesfois choisis, afin que je puisse voir où jusque va ta noire ingratitude, & si tu le peux, oublie même que tu me dois au moins cette civilité en partant de chez moy.

Jamais Homme ne fut plus estonné, ni plus combattu que moy, après avoir lû ce billet. Je vis bien que quoy qu'il m'en deût coûter, il la falloit voir. Je demanday seulement à ce laquais où estoit Madame, qui

qui me dit qu'elle m'attendoit toute seule dans sa chambre. J'y fus ; & de qu'elle façon, comme un Homme criminel & qu'on alloit presenter devant son juge. Je trouvay cette fille si triste & si changée, qu'elle auroit touché le cœur le plus barbare. Je ne sçay pas bien ce que je devins alors ; mais il est vray que je ne me possédois point , & que la confusion où sa veuë me mit , ne se peut exprimer. Elle me regarda quelques momens sans me rien dire ; & prenant en suite la parole , que venez-vous faire icy, dit-elle , & pourquoy n'estes vous pas déjà party. Je n'ay pas cru, Madame, luy répondis-je , que je le deusse faire ainsi ; depuis que j'ay sçeu que je pouvois avoir l'honneur de vous voir. Je viens prendre congé de vous, & vous demander en même temps la grace de me dire , ce que vous avez contre moy. Ce que j'ay contre-vous , reprit-elle en soupirant , ah traître ! vous ne le sçavez que trop. He bien ! Madame, luy dis-je,

dis-je , puis que vous voulez que je le sache , je viens pour sçavoir ce que mérite le crime que j'ay commis en vôtre endroit ; & si c'est la mort , ma vie ne dépend plus , que de ce que vous en ordonnerez. La mort , repliqua-t-elle encore. Helas ! vous ne l'avez que trop meritée , & c'est-là mon plus grand desespoir. Qu'attendez-vous donc Madame , Repris-je avec assez de transport , s'il ne faut qu'une épée pour me la donner , tenez voylà la mienne : & en disant cela , je la luy presentay toute nuë , & luy ouvris mon sein pour qu'elle le voulut percer. Mais elle ne fit que tourner la veuë d'un autre costé avec ces paroles , qu'elle dit d'un ton de voix un peu plus haut , cruel ! que tu connois mal mon cœur ! si tû crois , qu'il se peût vanger de toy en te donnant la mort. Je voudrois seulement que ma vie te fut assez chere , je me l'osterois volontiers pour te punir ; mais je n'aurois pas la joye de t'en voir pousser en mourant un soupir. Comme elle

achevoit ces mots, une grande quantité de larmes luy arrousa le visage; & les sanglots luy ôsterent la parole, d'une si triste maniere, que j'en eus le cœur tout serré de pitié. Je ne sçavois que luy dire : je craignois qu'elle ne prit pour des nouvelles infidelitez toutes les paroles, que j'aurois pû exprimer, dans le ressentiment que j'avois de la voir en cét estat. Neantmoins comme il n'est pas mal-aysé d'adoucir une personne qui nous ayme, & qui veut estre aimée, je m'efforçay peu à peu de vaincre son courroux; & ne partis point d'auprès d'elle, que je ne la visse en estat de me tout pardonner. Je vous diray, que ce qui l'obligea à se rendre sitôt, ce fut, qu'elle me voyoit sur le point de partir. Elle avoit envie de m'arrester; & ce n'estoit pas s'y bien prendre, que de me traiter rudement. Je ne luy estois point encore si indifférent, qu'elle n'eut de la peine à m'abandonner tout-à-fait; & elle ne desespéroit même pas; comme en amour
l'on

l'on se flatte toujours, de ne l'emporter un jour sur sa sœur. Elle ne sçavoit pas que mon voyage ne dût estre que de deux ou trois jours ; elle croyoit que c'estoit pour m'en aller tout de bon ; & je luy en fis une obligation. Je la priay, qu'elle voulut souffrir du moins une petite promenade dans le voisinage : à quoy elle consentit d'autant plus volontiers, qu'elle ne vouloit point, qu'on remarquât combien facilement elle estoit revenue à moy, après tant de sujet de ressentiment. Elle estoit bien ayse de garder quelques mesures pour ne faire pas paroître sa foiblesse ; & pour qu'on crût qu'elle ne s'estoit appaisée qu'avec le temps. Elle exigea sur tout de moy, que je ne parlerois point à sa sœur de nôtre reconciliation, & que je ne la verrois nullement en partant ; si je ne la voulois pas faire repentir de la trop grande indulgence qu'elle avoit eüe pour moy. Je le luy promis ; & quoy qu'Egidie m'eut envoyé dire, qu'elle avoit à me parler, je la fis prier par une

de ses amies , qu'elle m'en dispensât , pour des raisons que je luy écrirois ; & dont je m'assurois qu'elle seroit contente. A dire le vray je devois bien cette satisfaction à une personne à qui j'avois tant d'obligation , & qui avoit tant de raison de se plaindre de moy. Je partis donc , & fus voir cet amy , d'où j'écrivis plusieurs Lettres à ces Dames , & en receus aussi plusieurs d'elles. Dans la dernière , que m'écrivit l'Abbesse , elle me prioit de la venir trouver le jour d'après dans le même cabinet où je l'avois déjà vuë , & que ce fut en secret , & sur tout que sa sœur n'en peût avoir aucune connoissance : qu'elle s'y rendroit à neuf heures du soir & qu'elle m'y attendroit jusqu'à onze. Je vis assez par cette Lettre que l'Abbesse s'estoit radoucie ; & qu'elle vouloit rire : je crus , que galamment je ne pouvois m'en deffendre ; & qu'il en falloit , seulement par politique d'amour , advertir sa sœur , pour qu'elle n'eut pas à se plaindre de moy , si elle venoit à le
sça.

voir, comme l'autre rendez-vous. Je fis donc réponse à l'Abbesse, que je me trouverois sans manquer à neuf heures où elle me marquoit; & voicy le billet que j'écrivis à sa sœur.

Si vous estiez en ma place, vous fariiez sans doute ce que je vay faire aujourd'huy. Cependant je vous assure, que c'est avec tout le regret du monde. Je receus hier une Lettre de Madame votre sœur, où elle me prie, de me trouver sur les neuf heures du soir dans le Jardin; & me deffend sur toutes choses, de vous en rien apprendre. J'ay cru, que vous ne le trouveriez pas mauvais; & que vous me le conseilleriez vous même, si vous estiez icy; afin de l'appaiser. Ne craignez rien au moins & soyez persuadée; qu'il n'y va rien du vôtre. Ma fidelité est à l'épreuve de tous ses charmes; & je ne seray jamais mieux avec vous, que lors que je seray auprès d'elle, adieu.

Je donnay au laquais de l'Abbesse la

réponse que je luy faisois ; & mon valet porta ce billet à Egidie. Je fis partir premierement le laquais ; & n'envoyay mon valet qu'un peu de temps avant moy , pour qu'il n'arrivât pas de jour à l'Abbaye , & qu'il peut rendre ce billet en secret. Il y fut à l'heure que je voulois ; il entra dans le parloir sans que personne y prit garde : & comme il y entendit faire du bruit , & qu'il faisoit trop nuit pour voir qui c'estoit , il demanda au hazard , s'il n'y avoit pas là quelqu'un qui voulut prendre la peine de luy faire appeller Madame N.... vous sçavez que c'estoit justement l'Abbesse , qui se promenoit toute seule & sans lumiere dans ce parloir ; & qui pour que rien ne la peut arrester d'aller au rendez-vous , attendoit dans ce lieu là avec une impatience extreme , que l'heure fut venuë de s'y trouver. Elle reconnut d'abord la voix de celuy qui luy parloit ; & luy dit , s'il vouloit quelque chose de cette Dame , que c'estoit elle même. Ces deux Dames avoient la

voix

voix si semblable que ses plus familières amies s'y trompoient quelque fois. Mon valet, qui ne sçavoit pas le danger qu'il y avoit de s'y méprendre, & qui croyoit effectivement que c'estoit celle qu'il demandoit, luy remit sans peine ce billet entre les mains, & s'imagina même, qu'il s'estoit acquitté fort juste de cette commission, & qu'il ne le pouvoit pas donner plus en secret, comme je luy avois recommandé. l'Abbesse après avoir pris le billet, renvoya mon valet, & luy dit, qu'elle y feroit réponse, s'il estoit nécessaire. On peut aisément penser, qu'elle eut bien de l'impatience, de voir ce que j'écrivois à sa sœur; mais il seroit difficile de dire toute la douleur qu'elle ressentit, après avoir satisfait sa curiosité. Elle n'estoit pas naturellement fort méchante; & si la jalousie ne s'en fut mêlée, elle se seroit peut-estre contentée de faire esclater sa colere en injures. Mais cette passion n'a pas coûtume de s'en tenir à des si foibles vangeances, elle porte tou-

jours ses desseins jusqu'à l'extrémité ; &
 l'amour offensé est le plus terrible de
 tous les ennemis. L'Abbesse se mit à
 chercher sa sœur ; qu'elle trouva dans
 sa chambre : & comme il leur estoit
 assez ordinaire de parler de moy , il luy
 fut aisé , après un petit détour , de la faire
 tomber sur mon chapitre. Advoüions
 après tout , ma sœur , dit l' Abbesse ,
 après avoir parlé assez indifferemment
 de moy , que nous nous sommes bien
 trompées toutes deux , dans les senti-
 mens avantagenx que nous avons eus
 pour ce Gentil-Homme , qui n'a payé
 que de trahisons toutes les bontez qu'il
 à receües de l'une & de l'autre. Pour
 moy , adjouâta-t-elle , j'en suis mainte-
 nant assez desabusée ; & il est vray que
 je vous ay une partie de cette obliga-
 tion ; & que sans les billets que je trou-
 vay dans vôtre casette , je serois peut-
 estre encore dans une si étrange erreur.
 Si vous vouliez , je vous rendrois en e-
 change le même service ; mais , ma
 pauvre sœur , vous estes si fort préve-
 nue

mûe à son avantage , que vous croirez toujours, quoy qu'on vous pût dire, qu'il n'est rien de plus honneste que luy, ni rien de plus veritable, que ce qu'il vous dit. Que fairiez-vous ! luy répondit froidement Egidie, je ne vois rien faire au Chevalier, que je puisse blâmer ; rien qu'il ne face voir qu'il a beaucoup de respect pour moy ; & jusques à ce que j'aye des raisons du contraire, je suis assez raisonnable pour ne changer pas les sentimens que j'ay pour luy. Mais si l'on vous faisoit voir, luy dit l'Abbesse, que vous vous trompez dans ces sentimens, qu'il vous trahit, & que c'est le plus lâche de tous les Hommes. Je n'en aurois peut-estre pas, poursuivit-t-elle, toute la reconnaissance que meriteroit un tel service : car à ne vous point mentir, quoy qu'ordinairement l'on prenne fort peu de plaisir à estre trompé ; j'advoüe ma foiblesse en cecy, que j'aime encore mieux mon erreur. Un mal n'est mal que quand on le sent, ou qu'on le connoit ;

& si j'avois à choisir dans certaines choses, le plus doux seroit pour moy d'estre deceüe. Que vous estes à plaindre, reprit encore l'Abbesse, & que vous meritez peu qu'on vous desabuse ; mais vous estes ma sœur, & il faut malgré vous même avoir pitié de vous. Sachez donc que cét honneste Homme, ce fiddle amy, comme il vous plaira de l'appeller, me demande par un billet qu'il m'a écrit aujourd'huy, d'avoir à ce soir une entreveüe avec luy dans le Jardin ; & me supplie, autant qu'il peut, que ce soit en secret, & que vous n'en scachiez rien. Si vous voulez, vous ne m'en croirez pas, continua-t-elle, qui voyoit qu'elle se troubloit & qu'elle avoit changé, deux ou trois fois de couleur, ou plutôt vous n'aurez qu'à venir avec moy, pour en croire vos yeux. Quelque fermeté d'ame qu'eut cette aimable fille, elle fut ébranlée de ce coup-là. L'infidelité estoit manifeste, & sa rivale assuroit la chose si positivement, qu'elle n'en pouvoit pas douter, puis-

qu'el-

qu'elle s'offroit de la mener au rendez-vous , pour en estre témoin elle même. Elle accepte le party d'allar avec elle au Jardin ; elle luy donne des armes pour se faire poignarder ; & ne veut plus tarder un moment de voir sa mort puisque l'heure en est venuë.

Mais cependant , dit le Chevalier en laissant là le fil de son discours , que je m'amuse peut-estre avec un peu trop de plaisir , à vous raconter une Histoire où la pluspart des aventures semblent me flatter , je ne m'avise pas , que c'est abuser de la patience des gens. Cela ne vous dévroit pas paroître de la façon , luy dit la Marquise de Sindal ; car jusques icy personne n'a pris la liberté de vous interrompre ; & le silence qu'on vous à presté , est une marque assez visible , qu'on ne s'est pas encore ennuyé de vous entendre dire toutes ces galanteries. J'avoüe , continua-t-elle en riant , que j'ay dit souvent en moy-même , qu'il n'y avoit qu'un Homme comme vous , à qui l'on peut pardonner tant
de

de vanité, & qui voulut avoir l'effronterie, de nous entretenir d'une Histoire dont il est le Heros. Vous payez bien mal, luy répondit le Chevalier, l'obéissance que je vous ay montrée en cela ; car quoy que vous en veüilliez dire, Madame, il ne m'est pas encore arrivé plus que de cette fois, de me faire honneur de mes aventures. Il n'y a personne icy, reprit la même Dame, qui ne vous connoisse ; & qui n'ait appris de vous même une partie des choses que vous avez faites en votre vie. Je doute pourtant fort, poursuivit-elle, que tout soit arrivé comme vous le débitez. Si c'est là votre pensée, Madame, luy repartit le Chevalier, & que le reste de la Compagnie ne me soit pas plus favorable, c'est bien inutilement que je me suis donné tant de peine. Je profiteray de l'avis ; & l'on me dispensera de me mettre en plus grand frais de paroles ; on trouvera quelque chose de meilleur pour la Conversation. Madame la Duchesse, qui s'estoit prise

à rire

à rire avec les autres Dames, de voir le Chevalier la moitié deffait, de ce que luy avoit dit la Marquise de Sindal, ne voulut pas que la raillerie allât plus avant, quand elle luy vit prendre ce party; & luy dit, qu'elle ne pretendoit pas l'avoir écouté si long-temps, pour ne sçavoir pas cette Histoire jusqu'à la fin. Elle ajouta de plus, qu'il ne se devoit pas mettre en peine, de ce qu'en disoit la Marquise; & que s'il y avoit quelque chose à blasmer dans tout ce qu'il leur avoit raconté, c'estoit assurément, la conduite de ces Religieuses; mais que ce n'estoit pas d'aujourd'huy, qu'on sçavoit que l'amour s'habilloit de toutes les façons, qu'il estoit de tous les estats; & qu'un honneste Homme ne se formoit jamais mieux, que dans la Conversation de ces filles; & qu'il falloit avoir passé premierement par la grille, pour bien réussir dans la ruelle. Elle pria, donc le Chevalier d'achever; la Compagnie se mit à l'en presser aussi. Il s'en deffendit, & leur dit qu'il estoit
 déjà

déjà temps de se retirer ; & qu'il avoit encore trop de choses à dire. On jugea donc qu'il estoit plus à propos de remettre le reste au lendemain , & de passer à quelque jeu ; mais le Chevalier répondit à cela , qu'il n'estoit pas nécessaire de chercher rien de plus , pour se bien divertir , que les Lettres qu'on avoit proposé de lire : & qu'on ne pouvoit pas sans injustice , faire plus de grace aux autres , qu'à luy. Madame la Duchesse luy dit , que si toutes avoient une Histoire comme la sienne , on seroit long-temps à les lire ; que toutes-fois pour le contenter , elle vouloit bien qu'on en lût encore trois : après quoy l'on finiroit la Conversation ; & l'on rendroit les autres à qui elles apparte- noient. Madame d'Elus en choisit donc trois autres , & la premiere fut pour Mademoiselle d'Armand , qui luy permit volontiers de la lire ; & dit en riant que la Compagnie en feroit peut-estre scandalisée , mais qu'elle ne s'en soucioit pas. Voicy en quels termes elle estoit.

Tout

Tout ce que vous m'écrivez est si galant, & si joliment dit qu'il me charmeroit, si je ne connoissois déjà que vous sçavez mieux écrire qu'aimer. L'amour n'inspire point tant d'art; & le cœur parle bien plus innocemment que l'esprit. Ces inquiétudes & ces chagrins dont vous parlez, & que vous avez, d'estre si longtemps sans me voir, ne sont que des maux imaginaires, & qui ne vous tourmentent point. J'apprens icy de Science certaine, que vous vous divertissez fort bien ou vous estes. Vous n'aurez pas le plaisir de voir, que je m'y sois trompée, & si vous voulez sçavoir, comme je me trouve moy-même de vôtre absence, vous le viendrez apprendre icy. J'ay esté peut-estre trop facile du commencement de nôtre engagement, à me laisser persuader que vous m'aimiez, vous qui n'avez jamais sceu ce que c'estoit que l'amour; mais il est aisé à une personne qui a autant de mérite & autant
de

de charmes que vous en avez, de tromper les gens aussi credules que moy. Ne pretendez pas d'en abuser; je ne suis point si fort à vous, que je ne vous puisse estre enlevé par quelqu'autre, sur tout en vôtre absence dont beaucoup de personnes tâchent de profiter; & se sont offertes de remplir la place que vous occupez dans mon cœur. Ne negligez rien, si vous l'estimez assez pour croire qu'il vaille la peine d'en avoir quelque soin; & revenez si vous m'en voulez croire, le plustôt que vous pourrez. Adieu.

Il n'y eut personne de la Compagnie qui fût surpris de cette Lettre, & qui se fut imaginé, qu'on en peut écrire une semblable à une fille aussi sage & aussi raisonnable que l'estoit Mademoiselle d'Armand. Madame d'Elus qui la connoissoit parfaitement n'en vouloit pas croire ses yeux; & luy demanda deux ou trois fois, si c'estoit bien à elle qu'on écrivoit cette Lettre, & si l'on ne s'estoit point trompé. Cette Damoiselle

ne laissoit pourtant pas de rougir , de cè
 que chacun la regardoit Je crois , luy
 dit le Chevalier , qu'il n'y a pas là de
 quoy tant rire ; & que les galanteries
 qu'on vous écrit , nous donnent assez
 de quoy penser. Quoy qu'il en soit, luy
 répondit-elle , c'est d'un trop galant
 Homme que je les recois pour m'en
 pouvoir fâcher ; & je suis preste de luy
 en écrire tous les jours de plus tendres.
 Si nous ne vous connoissions pas , luy
 dit la Comtesse d'Ancire , nous pren-
 drions les choses au pied de la Lettre ; &
 l'on ne vous feroit pas trop de grace ;
 mais je crois , qu'il y a du mystere dans
 cette Lettre , & que vous ne voudriez
 pas vous en faire honneur de la maniere
 qu'elle est tournée. Pour moy , dit la
 Duchesse , je n'y comprends rien ; &
 j'avoüe , que j'ay besoin d'une estime
 aussi grande , qu'est celle que j'ay pour
 Mademoiselle d'Armand , pour ne la
 condamner pas. Mais dites-nous au
 moins , continua-t-elle en s'adressant
 à cette Damoiselle ; de quoy vous riez ;
 &

& ce qu'il y a que nous n'entendons point dans cette Lettre ; car je n'ay pas envie de changer les sentimens que j'ay pour vous. Mademoiselle d'Armand après avoir remercié la Duchesse de tout ce qu'elle luy venoit de dire d'obligeant, luy raconta, que s'estant trouvée il y avoit quelque temps chez une des premieres Dames de la Cour, où un grand nombre d'honnestes gens se rendoient ordinairement, on avoit proposé une question qui avoit esté assez galamment agitée : sçavoir s'il y avoit plus de peine pour un Amant à faire une declaration à sa Maistresse, qu'à la Maistresse de la recevoir : & qu'elle avoit soutenu le party de l'Amant ; & qu'il estoit plus aisé à un Homme de dire qu'il aime, qu'à une Femme de le souffrir : & que le Baron d'Estal, qui estoit l'Auteur de cette Lettre, ayant entrepris le contraire, la Compagnie avoit trouvé bon, que pour la rareté du fait, il falloit que le Baron jouât le personnage d'une Maistresse, & elle

celuy de l'amant , pour voir un peu comment cela reüssiroit. Elle assuroit, que cette galanterie avoit donné lieu à de si jolies choses , tant en prose qu'en vers , que mille gens s'en estoient divertis , & qu'elle duroit encore de la même façon : de sorte qu'il ne falloit pas lire cette Lettre comme venant d'un galant ; mais comme d'une Maîtresse sensible : & que la verité estoit, qu'ils avoient assez mal fait l'un & l'autre leur personnage ; parce que le Baron s'estoit trop facilement rendu , & que de son costé elle n'avoit pas montré tout l'empressement , & tous les soins qu'ont les Amans passionnez. Le Chevalier auroit bien voulu , que Mademoiselle d'Armand ne fût se pas si bien justifiée , & qu'on eut pû seulement douter , de ce qu'elle disoit, mais le reste de la Compagnie avoit de trop bons sentimens d'elle , pour ne luy rendre pas la justice qui luy estoit due. On trouva cette galanterie assez agréable & capable de donner bien du divertissement.

ment. On ne s'estendit pas davantage la dessus pour donner temps de lire les autres Lettres. La seconde fut pour le Baron d'Eparc, avec qui Madame d'E-lus garda les mêmes ceremonies qu'avec les autres; & elle obtint sans peine la permission d'en faire part à la Compagnie. Voicy ce qu'elle contenoit.

La question que vous me proposez, mon cher Monsieur, seroit mieux vôtre affaire que la mienne. J'aurois voulu voir moy-même comment vous en seriez sorty; vous qui ne manquez jamais de reüssir. Toutes fois puis qu'il ne m'est pas permis de vous rien refuser, & que vôtre amitié desire de moy une obeyssance aveugle, je m'en vay vous dire bien ou mal qu'el est mon sentiment sur ce que vous me demandez.

Vous voulez sçavoir si un jaloux se peut appeller Amant, d'où naist la jalousie: & la difference qu'il y a en matiere d'amour entre la jalousie & la crainte.

Je vous répondray d'abord, que je
ne

ne erois pas qu'un jaloux aime ; mais au contraire je dis , qu'il hayt à une terrible inimitié , comme il est aisé de voir par ses actions ; & qu'ainsi ce seroit mal à propos qu'on luy donneroît le titre d'Amant , qu'il ne mérite pas. Mais il faut selon l'ordre des choses , que je vous die premièrement , d'où naist la jalousie. Pour moy c'est mon opinion , qu'un Homme n'est jaloux , que lors qu'il se croit indigné de posséder l'estime de sa Maîtresse. L'ose croire même , qu'un jaloux ne s' imagine pas qu'on l'aime : car autrement il ne s'affligeroit pas , comme il fait. C'est une raillerie de dire , comme plusieurs veulent que cette peste de l'amour , n'est qu'une crainte qu'on a de perdre ce qu'on aime. Un jaloux y procederoit d'une autre maniere. La crainte est une passion inutile , qui véritablement trouble l'ame & luy fait apprehender les maux qui luy peuvent nuire ; mais elle ne porte jamais un Homme au desespoir , comme fait la jalousie : parce
que llo

qu'elle ne naist en nous que des choses qui peuvent arriver , & n'arriver pas aussi. Un timide ne perd pas tout à fait l'esperance : il tâche de prevenir par tous les moyens possibles les malheurs qu'il appréhende ; afin d'en esviter l'orage. Je dis bien davantage, que la crainte en amour est une sorte de vertu entre les deux extremes. Il est facile de voir, que les jaloux ne sont pas possédez de cette crainte ; mais plustôt d'une rage , qui leur fait croire qu'ils ont perdu absolument ce qu'ils adoroient. Prenons seulement la peine d'examiner un de ces fous, nous verrons , qu'il n'agit pas comme un Homme qui craint, n'y comme un Amant qui se veut faire aimer ; mais comme un desesperé & un veritable ennemy. Chacun hayt naturellement ce qui luy donne du déplaisir : Et quel plus grand déplaisir peut-on imaginer, que de se croire abandonné & méprisé de ce qu'on estime, & de ce qu'on aime plus que sa vie. Un jaloux
qui

qui se persuade d'estre ainsi mal traitté de sa Maistresse, ne sçauroit pas l'aimer davantage. Il faut que la hayne succede à cet amour : & bien souvent la fureur. Qu'elle peine pour un mal-heureux Homme, dans le temps que ce changement se fait ! quel combat il y a dans son ame ! je crois qu'il n'est rien de si terrible, & que le moindre conseil que son esprit luy suggere, c'est d'avoir recours à la mort. Une fois que l'amour est party du cœur d'un jaloux, qui en part comme je vien de dire, dès le moment que la jalousie s'y introduit, cette derniere passion l'occupe tout entierement, le domine, le tyrannise, & l'accable de cette affliction qui marche toujours aprez elle. Si vous voulez voir encore plus clairement, qu'il n'y a plus d'amour dans le cœur d'un mal-heureux jaloux, regardez-le de plus prez, vous ne verrez en luy que des desseins emportez & pleins de vangeance, il n'est jamais content : il ne parle que de mort,

que

que de desespoir ; il veut tout perdre ; il appelle celle qu'il adoroit un peu auparavant, infidelle, ingrante, pleine de trahisons & de cruantez : & enfin au moindre soupçon qu'il a au desavantage de cette belle, il en fait une verité, & l'assure comme une chose qu'il a veüe. Il ne cherche plus à luy plaire par ses soin, par sa discretion, & par sa fidelité : il ne songe qu'à la perdre ; & fait même en façon, que ses rivaux, qui estoient peut-estre incapables de la luy ravir, profitent de son égarement ; & tâchent pour s'establiir eux-mêmes de le destruire tout à fait. Si sa Maistresse s'efforce de le faire revenir à luy ; il prend toutes les avances qu'elle luy fait pour des trahisons ; il les publie, pour faire voir qu'il n'est point si duppe que de s'y fier ; & il commet tous les jours de nouveaux crimes contre elle, sans pouvoir donner des raisons pourquoy ; & dont un moment apres il a mille repentirs.

Dites

Dites moy, je vous prie, comment ont peut appeller Amant un Homme de cette humeur; & si c'est la crainte qu'il a de perdre ce qu'il aime, qui le porte à ces extremitez. Pour moy je ne le crois pas. S'il aimoit encore, il prendroit d'autres mesures; & s'il n'y avoit que la crainte qui le tourmentât, il se serviroit des moyens qu'il y a de se rassurer; & non pas du desespoir. Je crois constamment, que le premier effet de la jalousie est le dernier soupir de l'amour.

Voila enfin ce que j'ay pensé sur la question que vous m'avez faite: mandez-moy à vôtre tour, quelle est vôtre opinion, sur laquelle je me regleray toujours en toutes choses. Adieu.

Cette Lettre plût tout-à-fait à la Compagnie, & je crois qu'on auroit poussé cette matiere plus avant; car tout le monde la trouvoit belle, & fort propre pour une Conversation; mais à l'heure qu'il estoit, il n'y eut personne qui ne fut d'avis de la re-

mettre à une autre fois. Madame d'Elus ouvrit donc la dernière Lettre, & dit en souriant, qu'il falloit, que quelqu'autre la lût; parce que c'estoit à elle-même, qu'elle s'adressoit; mais la Duchesse luy répondit, qu'on ne fairoit pas pour cela une nouvelle Loy; qu'on s'en fieroit bien à elle; & qu'elle n'avoit qu'à poursuivre; comme elle fit, en disant que c'estoit d'Angleterre, qu'on luy écrivoit; & voicy les propres termes de cette Lettre.

Il y a plus d'un mois, que je suis à Londres, sans vous en avoir donné des nouvelles. J'avoüe, Madame, que c'est un peu trop, & que je devrois estre plus exact envers une personne à qui je dois tant de choses. Mais apres tout, si vous sçaviez, ce que c'est que l'Angleterre, vous me le pardonneriez bien; & j'ose vous assurer, que tout ce que l'on peut faire pour ses meilleures amies, c'est de ne les oublier pas les deux ou trois premiers jours

jours qu'on est arrivé en cette Ville. Il y mille enchantemens qui surprennent d'abord ; & mal-heur pour les gens qui ont le cœur un peu tendre. On ne sçait ce qu'on devient ; & vous trembleriez pour moy , si vous sçaviez tous les hazards qu'il y a à courir. La mer Balthique , où je vous disois la dernière fois que je vous écrivis , que j'avois passé tant de dangers , n'est point tant à craindre , quand elle auroit plus d'orages , plus d'écüeils , & plus de tempestes qu'elle n'a : & je n'eus point tant besoin de vos prieres sur cét infidelle & redoutable eslement , qu'icy au milieu d'une terre ferme. Je ne sçay , si je dois vous le dire , vous, Madame , à qui je me confesse de toutes choses ; mais enfin vous avez ouy parler de la beauté des Angloises : on n'a jamais dit plus vray ; & je connois par ma propre experience , qu'il faut bien prendre garde a soy , si l'on n'en veut pas estre surpris. Ceux qui ont disputé long-temps sur le lieu de

*Paradis terrestre n'avoient jamais esté
 en ce Pays; car il est aisé de voir par
 la grande quantité d'AnGES qu'il y a,
 qu'il n'est point d'autre lieu qui se puis-
 se plus justement appeller de ce nom.
 Il est vray que ce ne sont pas de ces
 AnGES qui n'aiment qu'à faire du bien.
 On perd quelque fois la raison pour
 les vouloir regarder de trop prez; &
 ils ont je ne sçay quoy qui trouble l'a-
 me d'une certaine maniere: mais enfin
 ce n'est pas avec eux ou plustôt avec el-
 les qu'on apprend à faire son salut.
 Vous sçavez, Madame, que ce n'est
 pas trop ma coûtume de vous mander
 dans les relations que je vous fais des
 Pays Estrangers, la grandeur d'une
 Ville, la quantité de gens, qu'il y a,
 le Commerce, la Politique, les fa-
 çons ni toutes les autres matieres,
 dont il n'y a que trop de Livres rem-
 plis, & où je m'arreste fort peu;
 voyageant plustôt pour me desennuyer,
 & parce que je ne sçay que faire, que
 pour toutes ces curieuses remarques,
 dont*

dont les fameux voyageurs se font tant d'honneur. Je vous diray à mon ordinaire, ce que je trouve icy de plus à mon goût; & à quoy je me divertis le mieux. Vous sçavez desja que Londres est une des plus grandes & des belles Villes du Monde, & la seule que le feu à embellie, ou pour le dire encore plus fortement, ressuscitée. Vous sçavez, qu'elle est mouillée de la plus favorable Riviere pour le commerce qu'on se puisse imaginer: que le Pays d'Angleterre est tres beau & tres bon, & qu'on y trouve aujourd'huy en abondance, ce qu'autresfois on alloit chercher ailleurs, je ne m'amuseray pas, comme je vous ay dit, à toutes ces choses que cent personnes ont escrites avant moy, & dont il y a des Livres Imprimez. Ce que j'y ay d'abord remarqué, & où je me suis arresté d'avantage, c'est à une certaine liberté de mœurs, de Religion, & de plaisirs qu'il y a, & qui ne se trouve en aucun autre lieu du Monde

de même qu'icy : en sorte que chacun y vit , y prie , & s'y divertit comme il luy plaist , sans craindre la censure , ni le que dira-t-on. La contrainte est bannie de toutes sortes de Compagnies ; & la franchise y regne si fort , parmy ceux qui sont veritablement Anglois , qu'il n'y a pas de doute , qu'elle ne paroisse en certaines choses un peu estrange à ceux qui n'y sont pas encore faits. Le menu peuple qui est par tout ailleurs assez brutal , est icy plus insolent , qu'on ne peut dire ; mais les gens de qualité , & sur tout ceux qui ont un peu voyagé , se tirent mieux du commun qu'aucune autre Nation que je sache. Les Estrangers sont fort bien receus d'eux. Il est vray , qu'il y a eu de tout temps quelque haine , au plustôt quelque jalousie dans le cœur des Anglois contre les François ; mais les plus raisonnables en sont gueris : & ceux qui ne la peuvent vaincre , ont l'adresse de la sçavoir cacher. La Cour y est de toutes les manieres tres belle ; & je n'en sçay point aprez celle de France , qui luy puisse

dist

disputer le rang; tant pour la pompe & l'esclat, & les gens bienfaits, que pour la despenſe & la galanterie. Elle a même par deſſus la nôtre une certaine liberté qui charme les Eſtrangers; & un acceſſiſi facile qu'on n'a que faire d'introduſſeur. Le Monarque qui y regne l'entretient avec tant de luſtre & tant de douceur, que c'eſt un enchantement pour y eſtre arreſté la moitié plus de temps, qu'on ne croit pas de faire. Les perſonnes qui la compoſent ſont ſort magnifiques en Carroſſes & en trains, Les François n'ont nul avantage ſur eux en cecy, non plus qu'en riches Habits & en beaux Meubles. Je ne mentiray peut-eſtre pas de trop, quand j'avoüeray, que les Femmes y ont plus de juſteſſe en general & beaucoup plus de propreté qu'en aucune autre part: du moins il me le ſemble ainſi, & que des pieds juſqu'à la teſte elles ont outre cét esclat qui leur eſt ſi naturel, je ne ſçay quoy de plus galant que tout le reſte des Femmes qu'il y a dans l'Europe. Il y a icy cinq ou ſix beaux endroits ou

il est facile de vérifier ce que je dis. C'est là où l'on doit bien se tenir sur ses gardes. Mais au reste quelque mal quelles sachent faire, il y a remède à espérer; & la nature qui a pourveu sagement à toutes choses, après avoir fait les Angloises pleines de feux & de traits, elle leur a imprimé un certain caractère de douceur, qui leur fait prendre pitié des maux qu'elles causent. Elles ont de la bonté & de l'honnesteté. Leurs Marys sont les plus commodes gens du Monde & les moins soupçonneux. Quelque part qu'on veuille mener leurs Femmes, ils ne s'en formalisent point. Le Cabaret n'est pas icy un lieu où la bienséance des Dames se trouve offensée: La Fille la plus modeste y suivra honnestement un galand, de qui elle prendra sans difficulté la collation qu'il luy donnera. Ces belles ne sçauroient jamais dire non, de rien, sans soupirer. Je vous pourrois entretenir plus long-temps sur ce sujet, mais ma Lettre est déjà assez longue; & je vous en diray davantage une autre fois, selon le plaisir que vous y trouverez. Je suis, &c.

Ma-

Madame d'Elus n'eut pas plutôt achevé de lire sa Lettre , que tout le Monde se leva , & l'on s'en entretint jusqu'à ce qu'on fut arrivé au logis où la Compagnie se separa après qu'un chacun eut pris congé de la Duchesse , pour aller chercher du repos.

IV.

LE quatriéme jour commença par une agréable surprise qu'eut la Duchesse , de l'arrivée de deux des plus belles Dames de la Cour, la Comtesse d'Ermonde & Madame d'Éyrac. Elles avoient sçeu , qu'il y avoit grande Compagnie chez cette Dame: Elle luy devoient une visite , & furent bien aise de prendre ce temps-là qu'on s'y divertissoit bien. Monsieur d'Arignan fut de la partie , & les accompagna dans cette visite. C'estoit un bel esprit , qui avoit le tour galant pour la Conversation ; & qui fit tres bien son devoir dans le Cercle.

Comme la Compagnie estoit devenue plus grande, la Duchesse voulut augmenter sa dépense; s'il estoit possible de rien adjoûter à la magnificence avec laquelle elle traittoit ses Hostes. Il faut confesser que depuis ce jour-là, ce ne fut qu'une profusion, qui paroissoit dans les moindres collations qu'elle donnoit en bassins de Confitures, en Vins très exquis, en autres liqueurs, & en tout ce qu'un Homme pouvoit souhaiter de plus agréable. Le Bal les divertit une partie de l'aprèsdînée; & si j'avois entrepris de dire tout ce qu'il se passa dans cette Maison de plaifance, j'aurois de quoy amuser de temps en temps le Lecteur, en des particularitez qui peut-estre ne luy déplairoient pas. Mais puis que je me suis attaché seulement aux Conversations du soir, qui se tenoient dans ce Cabinet de verdure; il faut pour ne sortir pas de mon dessein, que j'en vienne d'abord à ce qu'on y disoit.

La

La Duchesse, qui avoit pris beaucoup de plaisir dans l' Histoire de ces Religieuses ; & qui avoit envie , qu'elle servit de Conversation encore ce soir-la , pour en apprendre la fin , avoit prié Mademoiselle d'Armand , de raconter aux deux Dames qui estoient nouvellement arrivées , ce que le Chevalier leur en avoit déjà dit. Cette Damaoiselle s'acquitta fidèlement & galamment de sa charge : elle donna bien du divertissement à ces deux Dames ; sur tout à Madame d'Eyrac , à qui cette Histoire n'estoit pas inconnuë ; & qui dit en-suite à la Comtesse d'Ermonde ce qu'elle en sçavoit. On n'eut pas plustôt pris place dans le Cercle , selon , qu'on se trouva , que la Duchesse , s'adressant au Chevalier , luy-dit , qu'il falloit , qu'il achevât , ce qu'il avoit commencé le jour d'au paravant ; & qu'on ne proposeroit point d'autre question , ni d'autre jeu qu'il n'eut finy le recit de cet-

se aventure. Le Chevalier tâcha de s'en deffendre par cent détours ; & pria instamment Madame la Duchesse de l'en vouloir dispenser ; & ne s'y rendit enfin que par force. Ce qui luy faisoit le plus de dépit , c'est que la Marquise de Sindal & Mademoiselle d'Armand disoient, que ce qu'il en faisoit , n'estoit que pour qu'on l'en priât ; mais qu'au fond on ne luy pouvoit pas faire plus de plaisir. Neantmoins il fallut avec toutes ces raileries , qu'il poursuivit son Histoire. Il avoit bien des raisons de ne la pas continuer à cause de Madame d'Eyrac qui n'en ignoroit pas la moindre circonstance , comme il sçavoit fort bien luy-même. Cette Dame rioit de tout son cœur de la peine où elle le voyoit ; & elle n'avoit qu'à le regarder pour le decontenancer. Il reprit enfin son discours où il l'avoit laissé , mais avec une si grande negligence & si peu d'attachement à tout ce qu'il disoit , que ce n'estoit plus

la même chose ; mais un récit foible & leger , qui sembloit n'avoir rien de commun à ce qu'il avoit raconté. Il n'y eut personne qui ne s'en apperceut. La Duchesse fut la premiere à luy dire, qu'il luy faisoit pitié à l'ouïr narrer ce qu'il disoit , & qu'il n'avoit pas ce jour là le même esprit qu'autrefois. Les autres Dames luy firent les mêmes reproches , hors-mis la Comtesse d'Ermonde & Madame d'Eyrac qui prirent son party. Pour moy je crois , dit la premiere de ces deux Dames avec un agréable souris , que le Chevalier ne manque jamais d'esprit ; mais qu'il a encore plus de discretion ; & que c'est là ce qui l'oblige de ne toucher que legerement sur des choses qui peuvent faire tort à la reputation d'une sorte de personnes qu'on doit plus respecter que les autres. Et qu'elle est cette discretion , répondit à cela la Marquise , qui ne luy vient que depuis aujourd'huy , & devant une Compagnie qui ne
 fait

ſçait pas ſeulement de quel païs ſont
 celles dont il parle. Je vous deman-
 de pardon, Madame, luy repliqua
 la Comteſſe d'Ermonde, ſ'il n'y a-
 voit pas hier icy des gens de la con-
 noiſſance de ces Religieuſes, il y en
 peut avoir aujourd'huy, qui vous
 peuvent mieux informer que luy des
 particularitez de cette Hiſtoire. Ah
 Madame, reprit tout d'un coup la
 Marquiſe, c'eſt donc vous ! he de
 grace dites nous ce que vous en ſça-
 vez. Les autres Dames luy firent en-
 core la même priere ; mais elle ré-
 pondit, que c'eſtoit à Madame d'Ey-
 rac qu'il falloit ſ'adreſſer, qui avoit
 eſté témoin d'une party de ces avan-
 tures. Le Chevalier eſtoit tout inter-
 dit ; Les Dames en rioient ; & la Du-
 cheſſe luy dit, qu'au lieu de ſe trou-
 bler, il devoit eſtre bien aïſe de cette
 rencontre de trouver une perſonne
 qui peut raconter une Hiſtoire, qui
 ne ſeroit pas ſi bien en ſa bouche, qu'
 en celle d'un autre. Elle engagea en-
 ſuite

suite Madame d'Eyrac de vouloir prendre la peine de s'en charger. Cette Dame le fit fort obligamment: elle en demanda premierement, en riant, la permission au Chevalier; & elle commença après de cette maniere.

Puisque le Chevalier, dit-elle, à eu la discretion de ne pas nommer les personnes dont il parloit, je crois, qu'on ne voudra pas exiger de moy, que j'aye moins de prudence que luy. Mille raisons me le deffendent; & ce ne seroit pas adjoûter beaucoup à l'Histoire, ni accroistre de rien le plaisir que vous aurez d'oûir, ce que je m'en vay vous dire.

Il n'y a peut-estre personne icy, qui ne sache le malheur qui arriva, il y a prés de deux ans, à ma famille; & qui obligea Monsieur d'Eyrac mon Mary des'absenter de la Cour. Dans un si grand sujet d'affliction, je fus chercher auprès d'une de mes amies, qui estoit Religieuse dans le Monastere dont nous parlons, la

consolation qu'on trouve dans la retraite, & hors de la veuë de tout ce qui peut donner du trouble.

Je ne vous diray point, si ce que vous à dit le Chevalier est tout veritable; parce qu'il connoissoit ces Dames, quand j'arrivay chez elles; & à dire la verité, ce que j'en ay appris à bien du rapport à ce qu'il vous en à raconté : mais je vous guarantis pour très fidelle le recit que je vous fairay de ce qui s'est passé de mon temps.

Je fus très bien receuë dans cette Abbaye. Il n'y eut point d'honnesteté que l'Abbesse ne me fît; & chaque jour c'estoit la dedans à qui m'obligeroit d'avantage. Il y avoit prés d'un mois que le Chevalier n'y avoit esté. J'en avois ouï parler quelque fois comme d'un très honneste Homme, pour qui l'Abbesse avoit beaucoup d'estime, & de qui elle recevoit souvent des Lettres.

Il y arriva peu de jours après moy. Je m'apperceus bien tôt, que cette estime avoit quelque chose de fort tendre, & que cette amitié ne ressembloit pas peu a l'amour. L'Abbesse, qui avoit beaucoup de bonté & beaucoup de confiance en moy, ne s'en cachoit pas. Elle me disoit mille biens de son Chevalier; Elle le mettoit au dessus de tous les Hommes, & elle auroit voulu, que non seulement je luy eusse applaudy; mais que je l'eusse jugée tres raisonnable en cét entêtement. Tant que les choses ne me parurent pas aller trop avant, je dissimulay: mais quand je vins à connoître, que cette amitié avoit les mêmes emportemens que l'amour; qu'elle excitoit de la jalousie entre les deux sœurs; qu'elle caufoit des soupirs & des langueurs; qu'on répandoit des larmes, je ne peux m'empêcher, d'en dire librement mes sentimens à l'Abbesse; & de luy représenter que cét engagement luy pour-

roit

roit faire tort un jour ; & qu'une affaire amoureuse ne devoit point entrer dans une maison Religieuse. Elle me tesmoigna én apparence, qu'elle prennoit plaisir à la franchise avec laquelle je luy parlois ; mais au fond ces bons avis ne firent que la refroidir en mon endroit. Elle auroit désiré un peu plus de complaisance de mon amitié ; & son mal estant presque sans remede, elle auroit voulu, que du moins j'eusse pû supporter sa maladie. Cela fit, que j'eus moins de commerce avec elle ; & que je ne la vis plus que par devoir ; afin de ne rompre pas tout à fait avec une personne, qui commandoit où j'estois, & à qui j'avois déjà beaucoup d'obligation. Sa sœur se menageoit un peu mieux : elle fauvoit les apparences ; & quoy qu'elle n'eut pas moins d'estime, ni moins de tendresse pour le Chevalier que l'Abbesse, elle en agissoit pourtant devant le Monde comme une fille presque indiffe-

differente. Aussi avoit elle bien plus d'esprit que son aînée; mais non pas tant de beauté, Je prendray le recit de ces aventures, si la Compagnie le trouve à propos, où le Chevalier le laissa hier : car pour ce qu'il vous a dit aujourd'huy, ce n'est qu'un foible crayon de ce que vous allez entendre. C'estoit quand son valet eut pris l'Abbesse pour sa sœur, & qu'il luy eut donné le billet, qu'il devoit rendre à l'autre. Dans qu'elle colere & quels exportemens entra cette belle amante; quand elle eut vû la trahison de ce billet. La moindre chose que sa passion luy suggera, ce fut, de se vanger du Traistre; de le faire tuer. Une fille à qui elle se fioit le plus, & qui estoit trop jeune pour prendre la liberté de luy donner des conseils, me venoit redire tous les soirs, avant que de se coucher, une partie de ces folies, dont à la verité je ne faisois plus que me divertir. L'Abbesse mena donc, comme

vous.

vous à dit le Chevalier, sa sœur avec elle à ce rendez-vous , où Monsieur ne manqua point de se trouver à l'heure assignée. Sa surprise fut grande, comm'on peut s'imaginer, de voir les deux sœurs ensemble, après ce que luy avoit écrit l'Abbesse, qu'elle ne vouloit point que personne sçeut rien de cette entreveuë, & sur tout sa sœur. Il se souvenoit de plus de ce qu'il avoit mandé à celle-cy ; & la priere qu'il luy avoit faite dans le billet, qu'il luy avoit écrit, qu'elle ne se formalizât point de cette assignation; qu'il n'y iroit rien du sien. Il ne sçavoit enfin qu'en croire ; & de mille pensées, qui dans le moment qu'il vit ces Dames, luy passerent par l'esprit, il n'y en eut pas une qui approchât de la verité : tant il estoit peu croyable qu'il luy deût rien arriver de semblable. Au milieu des cruelles peines que le dépit & la jalousie faisoient souffrir à l'Abbesse, elle goûtoit une joye ex-

tre-

treme de voir le trouble ou estoit le
 Chevalier. Mais sa sœur n'avoit que
 de la douleur pour elle. La violence
 qu'elle se fit pour s'empescher d'es-
 clatter quand elle le vit venir, fut la
 plus rude chose qu'un cœur puisse
 endurer. Elle ne pût plus demeurer
 là : il fallut qu'elle se retirât, mais
 ce fut après l'avoir considéré depuis
 les pieds jusqu'à la teste avec un air de
 mépris, de colere, d'indignation &
 sans luy dire une parole. Le pauvre
 Amant qui commençoit à revenir de
 sa premiere surprise, retomba dans
 une seconde bien plus cruelle, quand
 il eut vû de quelle maniere elle l'a-
 voit regardé, & qu'elle le fuyoit.
 Je ne sçay, dit-il en parlant a l'Ab-
 besse, ce que j'ay fait à Madame votre
 sœur, que mon abord la chasse,
 je ne m'attendois pas à cette rigueur.
 C'est, luy répondit froidement l'Ab-
 besse, qu'on ne s'attendoit pas aussi
 à vous voir sitôt de retour, & qu'on
 n'a guere affaire de vous icy. Ah ! si
 cela

cela est de la façon que vous dites ,
 Madame , luy repliqua d'abord le
 Chevalier, je vous jure qu'on ne m'y
 tiendra guere davantage : car je hay
 sur toutes chose d'estre incommode
 aux gens. Mais cependant, Mada-
 me , adjôûta-t-il tout d'un coup ,
 vous ne trouverez pas mauvais , que
 j'aille sçavoir de Madame vôtre sœur
 même , si c'est cette raison là qui
 l'oblige de me traiter ainsi. Après
 cela je ne feray chez vous , qu'autant
 de temps qu'il en faut pour vous dire
 adieu. En disant cela il courut vers
 cette belle affligée , qu'il atteignit sur
 le point qu'elle alloit entrer dans le
 Convent. Qu'avez-vous, Madame!
 luy dit-il tout hors d'haleine, que
 vous me fuyez ; & pourquoy vous
 estes-vous trouvée dans un lieu où je
 ne vous devois pas voir. Dis plutôt,
 perfide, luy répondit-elle , que je
 ne t'y devois pas voir : Mais enfin tes
 trahisons sont découvertes ; & tu ne
 me tromperas pas davantage ; car je
 ne

ne te verray plus de ma vie. Après ces paroles elle entra ; ferma la porte sur'elle. & laissa le triste Chevalier dans le plus pitoyable estat qu'un Homme puisse estre réduit. Il vous dira luy même , qu'il fut sur le point de se donner cent fois la mort ; & qu'il auroit dit mille injures à cette ingrate , si elle les eût pû entendre. Sa conscience ne luy reprochoit aucune infidélité : il ne croyoit pas d'avoir rien fait contre son devoir dans cette assignation , puisqu'il l'en avoit advertie par un billet ; & il sçavoit bien que son cœur à l'endroit de cette belle ne meritoit pas le nom de perfide. Un si rude traitement luy fit prendre resolution de partir sans plus rien attendre ; esperant que le temps feroit connoître à sa Maistresse le tort qu'elle avoit , ou que le dépit & l'absence le gueriroient de son amour. L'Abbesse qui l'avoit suivy de près , & qui vouloit empescher un éclaircissement , arriva dans le même

même temps. Il l'abborda d'une façon qui témoignoît assez son desespoir ; & sans presque la regarder , ce que vous venez de me dire , Madame , luy dit-il , est plus vray que je n'eusse jamais pensée : & l'air dont on me traite icy est si étrange , qu'il m'étonne d'autant plus que je n'en sçay pas la raison. Il n'est point d'autre party à prendre que de n'estre pas un moment davantage dans un lieu , où l'on me voit si mal volontiers. Voylà , luy répondit l'Abbesse , comme les Traîtres doivent estre recompensez de leurs perfidies. Il n'est pas temps , luy repartit le Chevalier , de vous demander , Madame , quelle raison vous avez de m'appeller de ce nom ; parce qu'il faut partir sur l'heure , & vous delivrer d'un Homme qui vous est plus qu'importun. C'est assez , que vous vous souveniez , que c'est vous qui m'avez fait venir icy aujourd'huy , j'y suis venu , comme je vous ay promis ; & vous y
avez

avez souffert, & peut-estre même fait appeller Madame votre sœur, à qui vous me deffendiez tant de rien faire sçavoir de cette entreveuë. Ouy traistre, luy répondit elle toute emportée de la passion, & c'est en quoy ton lâche cœur à manqué. Parle? dis moy, lâche? si tu n'as pas écrit, ce qu'on te prioit de ne pas dire. Le Chevalier fut si étrangement surpris icy, qu'il demeura tout interdit; & crût qu'effectivement sa Maistresse luy avoit fait part du billet, qu'il luy avoit envoyé. Toutesfois pour ne tomber pas dans une plus grande confusion, s'il venoit à un plus grand éclaircissement, il voulut rompre la dessus: je ne sçay pas bien, Madame, luy dit-il d'une façon assez déconcertée, ce que vous voulez dire, mais si tous ces reproches & toutes ces injures ne tendent qu'à me chasser de chez vous, je vous assure, que vous vous donnez sans besoin de la peine, & qu'il n'en faut pas tant, pour m'oster l'envie d'y vouloir jamais remettre le pied. J'en

vay partir de ce pas icy, continua-t-il en la voulant quitter, & vous dis, Madame, un eternal adieu. L'Abbesse l'arresta, & luy dit, après s'estre un peu radoucie, que quelque raison qu'on eût d'en agir encore plus mal avec luy, qu'on ne faisoit, on ne le laisseroit pas aller, à l'heure qu'il estoit. Soit qu'on ait raison ou non, luy repliqua brusquement le Chevalier, je suis si peu accoustumé d'estre reçu de même par tout où je vay, que je supporte fort impatiemment tous les momens que je tarde de sortir de la peine, où j'en suis. Souffrez, je vous supplie Madamè, poursuivit-il, en tâchant de se deffaire d'elle, que je profite du temps qu'il me reste. Et moy je ne veux point, luy dit l'Abbesse, que vous partiez de ce soir; & si vous croyez que j'aye encore assez de pouvoir sur vous, pour vous obliger à faire quelque chose pour moy, vous me le ferez connoistre en cela. J'ay a vous parler; & il sera assez temps demain de faire ce qu'il vous plaira. Le Chevalier la

pria

pria de n'attendre pas davantage , si elle avoit quelque chose à luy dire , & qu'en toute autre occasion il luy témoigneroit le respect, qu'il avoit pour elle; mais qu'il ne pouvoit en aucune maniere s'arrester. Nous verrons cela, dit-elle, & ils se separerent l'un & l'autre de la façon. L'Abbesse avoit comme ces mal-heureuses Amantes , qui dans leurs desespoirs ne sçavent ce qu'elles veulent. Elle, qui un moment auparavant auroit eu de la joye, non pas seulement de bannir de sa presence le Chevalier ; mais de le perdre , n'eut pas la force de le voir partir. que la colere est foible contre un objet qui nous a sçeu charmer. Qu'un cœur sçait mal se vanger de ce qu'il aime ? il n'y a pour l'ordinaire que l'Amant qui souffre , & rarement on punit ce qui est aimé. Il y eut ordre d'arrester les Chevaux du chevalier; mais un peu trop tard: car il estoit déjà prest de s'en aller, & voyant les efforts qu'on vouloit faire pour l'en empescher, & qu'il falloit encore du temps pour faire plier tout son бага-

il aima mieux laisser son valet derriere luy, & aller coucher ce même soir à une lieuë de l'Abbaye, ou il le devoit joindre le lendemain au matin. L'Abbesse apprit ce départ avec une sensible déplaisir : Elle maltraita de paroles ceux qu'elle avoit envoyez pour l'arrester, de ce qu'ils l'avoient laissé partir. Elle ne sçavoit que devenir, ni que faire. On luy dit que son valet estoit demeuré derriere. Elle le fit appeller, & à force de presens, elle tira de luy tout ce qu'elle en vouloit sçavoir. Sa peine diminua de la moitié, quand elle sçeut, que son Amant n'estoit allé coucher qu'à une lieuë de chez elle. Sa passion qui luy auroit fait tenter toutes choses dans ce temps-là, luy mit en teste un dessein qui n'estoit pas pardonnable à une Religieuse ; à moins qu'on ne veuille tout pardonner à l'amour. Ce petit Dieu n'a pas coûtume d'inspirer jamais rien de trop juste, ni de consulter la raison. Il n'est rien qu'il ne fasse faire, quand il veut quelque chose. La

fille

fille dont je vous ay déjà parlé, qui estoit
 sa confidente particuliere, entre dans
 sa Chambre comme elle songeoit à ce-
 la; & la voyant dans une profonde ré-
 verie, elle crut qu'elle avoit quelque
 affaire & voulut s'excuser d'estre venue
 à contre-temps pour l'incommoder.
 Non non ma chere Compagne, luy dit
 l'Abbesse, car c'est ainsi qu'elle l'ap-
 pelloit, c'est plus à propos que vous ne
 pensez : J'avois besoin de vous, & je
 puis dire, qu'il n'y a que vous seule, de
 qui je puisse esperer du secours dans la
 peine que je souffre. Cette fille répon-
 dit avec beaucoup de reconnoissance à
 la grace que l'Abbesse luy faisoit, de la
 considerer jusqu'à ce point là, & l'as-
 seura avec mille protestations de re-
 spect, de fidelité & de tendresse, qu'il
 n'y avoit rien qu'elle ne voulut faire
 pour elle. L'Abbesse, l'embrassa cinq
 ou sis fois très tendrement, soupira,
 pleura, & toucha si fort le cœur de sa
 chere confidente, qu'elle la vit en estat
 de tout entreprendre pour la servir. Jus-

ques-la que cette pauvre fille se mit à la prier les larmes aux yeux ; de luy vouloir dire ce qu'elle avoit pour estre affligée de la façon. Vous sçavez, luy dit la triste Amante d'un air extremement pitoyable, vous qui n'ignorez rien de ce qui se passe dans mon cœur, de quelle ingratitude le Chevalier paye depuis quelque temps la tendresse que j'ay pour luy. Ce Traistre, après toutes mes bontez, à bien eu encore la lâcheté de partir malgré moy ; & de me laisser sans m'avoir seulement dit Adieu. Vous devez voir en cela, Madame, luy répondit sagement cette fille, combien il est indigne de la grace que vous luy faites, & qu'il ne merite pas que vous ayez plus aucune estime pour luy. Je suis bien resoluë, luy repartit l'Abbesse d'en venir où vous dites, je m'y vois assez disposée ; mais la peine que je souffre à present, & que je ne puis surmonter, c'est de n'avoir pas eu le plaisir de luy reprocher toutes ses perfidies, & de ce qu'ils s'en va peut estre avec cette opi-

nion,

mon , que je ne suis pas defabusée de toutes ses trahisons. Je voudrois sur tout voir eu la joye de le faire rougir de la derniere qu'il m'a faite , & que je ne vous ay point encore dite. Si tu m'aymes , ma chere Compagne , adjouât-elle avec son air charmant , tu trouveras quelque moyen , que je puisse du moins une fois contenter mon cœur ; & qu'enfin je rompe tout à fait avec le plus ingrat de tous les Hommes : sans cela , mon enfant , je ne te promets pas , que je puisse vivre guere plus long-temps , dans le déplaisir & la colere où j'en suis ; & tu vas perdre bien-tôt la meilleure de tes amies. Cette fille qui n'estoit pas en finesses d'amour la plus habille du monde ; & qui ne voyoit rien encore dans le dessein de son Abbessé , luy proposa d'écrire a ce Traître une Lettre forte & pleine d'injures. Mais cette satisfaction estoit trop foible pour une Amante passionnée ; on ne s'exprime jamais bien par écrit , disoit-elle ; & sur un sujet si plein d'injustice , il faut pour bien punir

un coupable, que la personne qui est offensée luy face de bouche tous les reproches qu'il merite, & qu'elle ait l'avantage de le confondre. He bien, Madame, luy dit sa Compagne, que voulez vous donc faire! si ce n'est d'attendre qu'il revienne. L'innocence de cette fille fit presque rire l'Abbesse. Peut-on, luy repartit-elle, garder si long-temps sa colere contre un Homme qui ne déplaist pas. Non non, si tu m'en crois, poursuivit-elle, avec une rougeur qui luy couvrit tout le visage, nous ne differerons pas tant de nous vanger. J'ay assez de toy pour en executer le dessein; & si tu as le courage de me suivre, nous irons trouver ce perfide qui n'est qu'à une petite lieuë d'icy, & tu seras témoin de quelle hauteur je prendray la chose, & si l'on peut accabler un Homme d'injures & de reproches, je te proteste que le Chevalier le fera. Une proposition si hardi surprit d'abord estrangement cette fille. Elle, qui faisoit difficulté d'aller la nuit par le

Mona-

Monastere, sans avoir de la lumiere, ne pouvoit pas manquer de trouver, que c'estoit une chose trop dangereuse & pleine d'effroy, que d'oser s'exposer elles deux seules à cette heure là aux accidens facheux d'un grand chemin. Mais l'Abbesse luy sceut représenter cette entreprise si seure, si aisée, & si peu capable d'aucune méchante rencontre dans le peu de chemin qu'elles auroient à faire & par une si belle nuit, qu'enfin elle la persuada, & luy en fit aimer jusqu'à la nouveauté. L'Abbesse, extrêmement ravie d'avoir gagné sa chere Compagne ne songea plus qu'à trouver des Chevaux. Elle ne se vouloit pas servir des siens, afin que leur sortie en fût plus secrette; & elle aima mieux avoir recours à son Fermier qui demouroit à mille pas de chez elle, & à qui elle depescha incessamment un valet qui luy avoit toujours esté fort fidelle, & qui les devoit accompagner dans ce voyage. L'ordre estoit de dire au Fermier qu'elle avoit besoin de trois Chevaux,

& qu'il ne manquât pas de les luy envoyer ce même soir. Le valet partit en même temps, & laissa les Dames qui s'alloient preparer à monter à Cheval. La premiere chose que fit l'Abbesse, ce fût de dire qu'elle se portoit un peu mal, & qu'elle se vouloit coucher. Elle donna congé à tout ce qu'il y avoit de gens qui la servoient, & ne retint auprès d'elle que sa chere Compagne, comme elle avoit fait autresfois. D'abord qu'elles furent seules, elles commencerent à se deshabiller pour prendre des habits de Campagne, dont l'Abbesse en avoit d'extremement propres, & dont elles se parerent avec beaucoup de soin; comme si ç'eust esté pour aller dans quelque assemblée: sur tout l'Abbesse qui n'oublia rien, de ce qu'elle sçavoit, pour se mettre bien proprement. Elle fut la derniere à être habillée; mais il n'y avoit rien aussi de plus galant qu'elle. Son appartement n'estoit pas loin du Jardin, & elles s'y pouvoient rendre sans bruit, & sans que personne les peût voir: comme elles firent.

rent, & prirent aussi-tôt le chemin de la fausse porte, où ce valet les devoit venir prendre avec les Chevaux. On eut dit, que c'estoient deux Amazones qui alloient à l'assaut de quelque place, de la maniere qu'elles s'encourageoient l'une & l'autre. Elles arriverent à la porte, dont l'Abbesse seule avoit la clef; mais il n'estoit venu encore personne, l'impatience les prenoit déjà que ce valet tardât tant, & qu'il ne revint point. Elles ouïrent à la fin le bruit de quelques Chevaux qu'elles encouragea & leur donna quelque esperance de joye, mais on se trompe quelque fois, & c'est souvent sur ce qu'on desire davantage. Plus ce bruit augmentoit, plus elles craignoient, que ce ne fussent pas leurs Chevaux : comme en effet le valet qu'elles attendoient ne devoit pas venir de ce costé là, de maniere que la peur les faisoit estroangement, & les troubloit si fort, qu'elles ne sçavoient presque quel party prendre. L'Abbesse, qui avoit un peu plus de resolution que sa Campagne,

tâchoit de la rassurer, sur le peu d'apparence qu'il y avoit que ce ne fut pas son valet ; & luy dit que sans doute il auroit pris quelque détour, pour n'estre pas rencontré en chemin ; & qu'elle s'avancât de quelques pas pour voir, si ce quelle luy disoit, n'estoit pas véritable. Cette pauvre fille à qui toutes choses faisoient peur, n'eut jamais l'assurance de faire ce que son Abbessé luy commandoit, & la pria très humblement, de ne mettre point son courage en épreuve ; qu'elle ne la sçauroit quitter d'un pas sans mourir ; & que chaque arbre luy donnoit une mortelle frayeur. L'Abbessé ne peut s'empescher de rire de la timidité de sa Compagne, & luy dit, qu'elle ne craignît rien ; & qu'elle iroit avec elle. Nos deux belles s'avanturerent donc quelques pas au devant de ceux qui venoient ; mais elles n'eurent pas plutôt découvert, que c'estoient deux Hommes à cheval, qui marchaient droit à elles avec assez de vitesse, qu'elles prirent la fuite, ren-

tre-

trèrent dans le Jardin sans songer seulement à fermer la porte, & ne cessèrent de courir tant qu'elles trouverent du chemin. Elles arriverent enfin proche du Monastere, si fort hors d'haleine l'une & l'autre qu'elles avoient de la peine à respirer. Le courage leur revint un peu, quand elles se virent chez elles : & s'estant en quelque maniere remises, elles commencerent à rire de la peur qu'elles avoient eüe si mal à propos, pour deux Hommes qui ne cherchoient qu'à faire leur chemin. Elles prirent du cœur à force de raisonner sur le peu de sujet qu'il y avoit de rien craindre ; & retournerent pour la seconde fois à cette porte, où elles trouverent deux Chevaux attachez aux pied d'un Arbre, & que personne ne gardoit. L'Abbesse après avoir bien regardé de part & d'autre, sans découvrir qui que ce fut, se trouvoit fort en peine de deviner, pourquoy ces deux Chevaux estoient là sans valet, & concluoit après tout, comme il est facile de conclurre
à nô-

à nôtre avantage, que ce ne pouvoient estre que les Chevaux de son Fermier ; & qu'il falloit attendre son valet, qui feroit allé sans doute quelque part. Et en effet cela n'estoit pas tout à fait hors d'apparence ; & il estoit peu croyable que d'autres eussent voulu abandonner ainsi deux Chevaux. Ce valet neantmoins ne revenoit point ; l'Abbesse mouroit d'ennuy ; & le temps luy durroit si fort, qu'elle apprehendoit que le point du jour n'arrivât, & qu'il n'y eut pas assez de nuit pour executer sourdement son entreprise. C'estoit un supplice pour elle que d'attendre ; elle auroit juré mille fois, si les Abbeses juroient, que c'estoient les Chevaux de son Fermier ; qu'elle les connoissoit, & qu'il falloit, où que son valet fut empêché ailleurs avec l'autre Cheval, où qu'il se fut endormy : en quelque lieu. Il est vray que cela pouvoit estre ; mais il se pouvoit faire aussi, que c'estoient les Chevaux, sur lesquels elles avoient vû venir ces deux Hommes ; & c'est

sur

sur quoy , elle ne vouloit pas raisonner ; parce que nous n'aimons pas ordinairement à nous convaincre sur des sujets , qui vont contre ce que nous désirons ; & que nous tâchons plutôt à nous tromper. Ce valet ne paroïssoit point , l'impacient & très amoureuse Abbessé dit à sa fidelle Compagne , qu'il falloit profiter du temps , & que l'occasion estoit assez belle , pour ne la devoir pas negliger : que ce valet ne leur estoit pas tant nécessaire ; qu'elles ne s'en peussent passer ; & qu'il pouroit bien venir après , s'il vouloit. La chere Compagne s'accorda à tout ce qu'elle voulut : elle estoit à tout faire , pourveu qu'il y eut qu'elqu'un qui luy montrât le chemin : si bien que sans plus rien attendre nos deux avanturieres mirent le pied à l'estrier , monterent à Cheval sans Escuyer ; & firent si grande diligence , qu'en moins d'une heure , elles arriverent sans aucune méchante aventure au giste du Chevalier. L'Abbessé fut celle-là qui hurta à la porte du logis , & qui

qui demanda des nouvelles d'un Gentil-homme qui estoit logé la dedans. On luy répondit, que veritablement il en estoit arrivé un ce soir là ; mais qu'il estoit party une heure après avec un valet, qui luy avoit apporté un billet. Elle fit encore quelques questions au maître de ce logis sur le chemin qu'ils avoient pris, sur la livrée du valet ; si ce Gentil-Homme devoit bien-tôt revenir ; s'il avoit mangé, & jusqu'enfin à l'interroger, s'il avoit paru triste, ou joyeux, mais l'hoste ne sceut que luy dire, & tout ce qu'il sçavoit, estoit, qu'apparemment il ne reviendrait pas de ce soir ; & qu'il ne leur avoit laissé aucun ordre. Il n'y eut jamais personne de plus triste que le fut alors la pauvre Abbessè : mille pensées l'assaillirent à la fois dont il n'y en eut pas une qui ne l'accablât ! Qu'elle foule de chagrins & d'inquietudes ! Que de cruels soupçons bien où mal fondez. Quelle rage ! quel desespoir ! de s'estre promis en venant tant de satisfaction, tant de dou-

ces chimeres qu'elle avoit faités , & de s'en retourner plus desolée que jamais. Sa Compagne qui souffroit extrêmement , de la voir dans une si estrange tristesse , auroit bien voulu la pouvoir consoler. De quoy vous affligez vous, Madame , luy disoit-elle ; il est vray que c'est une peine perdue , que celle que nous avons prise , mais qui sçait , s'il ne vaut pas mieux pour nous , que nous n'ayons pas reüssi dans nostre dessein ; que nous n'ayons pas trouvé le Chevalier. Vous le connoissez, Madame ; & comme il n'est pas le plus discret du monde , peut-estre que cette visite auroit fait du bruit. Nous sommes au moins assurées , que nous aurons fait une promenade , sans que personne en sache rien. Sans que personne en sache rien , reprit tristement cette Amante affligée : & ne vois tu pas mon enfant , que nous sommes trahies , que ma sœur a sçeu nostre dessein ; & que c'est elle sans doute qui a envoyé ce valet au Chevalier , pour l'avertir
de

de ce que nous voulions faire , & pour l'obliger a m'éviter. Mais le moyen Madame , luy répondit cette fille , que cela soit vray comme vous dites , s'il y a si long-temps , que le Chevalier est party d'icy , qu'à peine aviez-vous encore alors fait dessein de sortir. Quel sujet , repliqua l'Abbesse , veux-tu donc qui l'ait obligé à un si prompt départ. Enfin quelque chose que luy peut dire sa Compagne , après avoir bien revé sur beaucoup de raisons elle revenoit toujours à dire , que sa sœur avoit fait le coup , & que rien ne l'avoit fait partir à cette heure-là qu'elle. Cette pensée la troubloit furieusement ; sa jalousie en augmentoit ; & elle estoit tourmentée de tant de sortes de peines , qu'elle ne voyoit par tout que des sujets de douleur pour elle. Cét entretien fut bien different de celuy qu'elle avoit eu en s'en allant voir le Chevalier. Elle ne parla presque point à sa Compagne ; & quoy que celle-cy peût dire , pour la retirer de cette triste resverie , elle ne luy

ré-

répondit qu'en profonds soupirs. Il fallut pourtant songer quand elles furent arrivées chez elles , à ce qu'elles feroient de leurs Chevaux : elles n'y trouvoient pas peu d'embarras ; mais enfin elles jugerent que le plus court & le plus seur estoit , de les faire entrer dans le Jardin , & de les attacher en quelque part , jusques à ce qu'il fut jour , qu'elles auroient soin de les renvoyer au Fermier. Après cela , elles n'eurent plus qu'à prendre le chemin du Convent : toutesfois elles ne furent pas au milieu du Jardin , qu'elles trouverent de quoy s'arrester. Il leur sembla à l'une & à l'autre d'oïr des gens qui parloient. La confidante qui marchoit de quelques pas devant l'Abbesse , & qui avoit l'esprit moins preoccupé , fut la premiere à s'en aviser , & luy dit , en se tournant tout d'un coup vers elle avec une surprise extreme , qu'il y avoit assurément quelqu'un dans le Jardin. L'Abbesse presta attentivement l'oreille , & trouva que sa Compagne avoit

raison.

raison. Ce fut icy que toutes ses peines se suspendirent ; & qu'elle ne fût plus travaillée que de la curiosité. Quelque sujet de douleur qu'ait une personne , s'il luy arrive quelque chose qui la surprenne , & qui soit capable de l'occuper , elle ne sent plus de mal : & ses peines sont comme endormies en elle. Ses soupçons se reveillerent tous à ce bruit. Elle sçavoit , qu'il n'y avoit que sa sœur , qui eût une clef comme elle , pour venir du Convent dans le Jardin ; & cette seule raison fut plus que suffisante , pour luy faire croire , que c'estoit elle sans doute avec le Chevalier , qui s'entrenoient dans un amoureux commerce : elle voulut du moins s'en éclaircir. La jalousie sert de courage aux Femmes ; & l'amour les conduit par tout. Celle-cy , qui dans une autre occasion auroit peut-estre pris l'épouvante , pour des moindres sujets , ne craignit pas de s'avancer , afin de découvrir ceux qui estoient dans le Jardin ; & dit à sa Compagne , qui trembloit de

de peur , de la suivre tout doucement. Elles marcherent quelque temps à la faveur d'une haye qui les couvroit ; car la nuit estoit trop claire , & l'on les pouvoit voir d'assez loin. Elles s'approcherent tant qu'elles peurent d'un Cabinet couvert , d'où elles entendoient que le bruit venoit : jusques à ce qu'elles commencerent de discerner la voix du Chevalier ; mais non pas , pour pouvoir bien ouïr ce qu'il disoit. C'est pour quoy elles s'avancerent encore un peu ; & si avant que l'Abbesse ouït enfin sa sœur , qui parloit de la façon. Mais ne considerez vous point à quoy je m'expose ; à quoy vous vous hazardez vous même : car sans m'arrester à ce qu'il est arrivé à tant d'autres mal-heureuses , qui se sont legerement abandonnées sur la foy des Hommes , dont il n'y en a eu que trop de trompées , m'imaginant que vous avez plus de probité & plus d'honneur , que tout ce qu'il y a de gens au monde , songez quel bruit va faire ma fuite ; la furieuse recherche
que

que mes parens feront de vous & de moy ; & dans quel estrange mal-heur je vous jetteroïs , si vous veniez à tomber entre leurs mains. Mon Dieu ! encore une fois continua-t-elle , ne tentons rien de si dangereux ; & laissez-moy plutôt mourir icy d'ennuy , que de nous precipiter à une si mechante fortune. Vous voulez donc , Madame, luy répondit un autre que l'Abbesse reconnut d'abord pour le Chevalier , que je vous abandonne à tout ce que la jalousie pourra faire inventer de cruel contre vous ; à toutes les injures & tous les affronts que vous allez recevoir de Madame vôtre sœur , à cent autres choses que je m'imagine , & qui me vont faire trembler pour vous. Vous sçavez que je n'ay plus la liberté de vous voir , qu'on me le deffend ; & qu'on ma trop mal traité icy pour m'y présenter sans honte , c'est à dire que vous voulez ma mort. Si vous m'aimez, Madame..... Helas ! si je vous aime, interrompit-elle , vous ne le sçavez que trop.

trop. Si vous voulez, poursuivit le Chevalier, que je n'en doute point ; & que mes soins & mon amour ayent mérité que vous faciez tout pour moy, comme vous m'avez dit beaucoup de fois, vous ne balancerez pas davantage ; & vous me suivrez. Rendons nous heureux ma chere Reyne, puis que nous le pouvons : nôtre fuite est aisée : mon valet & le vôtre sont à la porte du Jardin qui nous attendent avec des Chevaux : tout nous favorise ; & je vous promets de vous mettre dans trois heures dans un lieu, où non seulement personne ne sçauroit jamais s'imaginer, que nous soyons, mais où il n'y aura rien à craindre, quand on le sçauroit. Le Chevalier ne dit plus rien apres cela, pour voir la réponse que luy feroit sa chere Maistresse, qui se prenant à soupirer ; allez vous en, dit-elle, Chevalier ; car je crains bien, si vous me pressiez guere, que vous n'obteniez de moy, plus que je ne vous dois accorder. Je vous prie esloignez-vous d'icy, devant que ma
foi-

foiblesse l'emporte sur mon devoir. Vous même si vous estes plus raisonnable que moy, comme vous le devez estre, fortifiez mon cœur contre vous même. Je ne m'assure pas, de vous pouvoir resister; & le trouble où je suis est si grand, que je sens bien, que ma vertu me va quitter, pour vous suivre. Adieu laissez moy! après ces paroles on lentendit pleurer: à quoy le Chevalier s'écria tout d'un coup, laissez vous vaincre ma chere ame, laissez vous persuader à un amour si tendre & si passionné: rendez-vous à mes soins & à ma fidelité qui vous est trop connue pour en pouvoir douter. Je ne sçay, ce qu'il ne luy dit pas encore de plus pressant & de plus amoureux, qui traversoit le cœur de l'Abbesse, en même temps qu'il gaignoit celui de sa sœur. Il n'est pas nécessaire de vous représenter les différentes passions, dont ces deux Dames estoient alors agitées, l'amour, les langueurs & les tendres soupirs de la plus jeune; non plus que
le

le dépit , la honte , & la rage de l'aînée , qui eut la patience d'écouter jusqu'au bout un entretien autant cruel pour elle, qu'il estoit charmant pour sa sœur. Imaginez vous seulement , qu'elle la vit toute disposée de faire ce que le Chevalier desiroit d'elle ; & que la belle s'alloit preparer pour aller avec luy , car il luy falloit des habits plus conformes à la liberté des Champs , que ceux qu'elle avoit ; & elle fut à sa Chambre pour en prendre. L'Abbesse la laissa passer & ne sortit de la place où elle estoit , que bien du temps après qu'elle prit un grand détour , & s'en vint le Masque sur le visage dans ce Cabinet où estoit le Chevalier : qui d'abord qu'il la vit l'embrassa de toute sa tendresse ; & luy fit mille pressantes amitez. Que vous estes charmante ? luy dit-il , la prenant pour sa Maistresse , de m'avoir si peu fait attendre ; car il est vray , que j'avois une impatience extreme de vous voir

de retour ; & qu'il me sembloit dans mon inquietude, que je ne serois jamais si heureux que de vous posséder. Allons, puisq'ue rien ne s'oppose plus à nos desseins, & servons-nous de la fortune, dans le temps qu'elle est pour nous. Après avoir dit cela, il se mit le premier à marcher ; parce qu'ils alloient par un chemin qui estoit assez estroit, & où ils ne pouvoient passer que l'un après l'autre. Il est aisé de s'imaginer le peu de plaisir, ou plutôt le desespoir qu'avoit l'Abbesse de tant de douceurs qui n'estoient pas pour elle ; & quelle violence elle se faisoit pour retenir son courroux, n'estant pas encore temps de se faire connoître, ni d'éclatter. On ne doit pas s'étonner de la méprise du Chevalier elle n'estoit pas si estrange de nuit ; car outre qu'il y avoit fort peu de différence dans la taille de ces deux Dames, il y avoit encore mille choses qui contribuoient à le tromper, & si peu de raison de s'imaginer le contraire,

qu'il n'estoit pas possible, qu'il peût jamais revenir de son erreur à moins qu'il eût osté le masque à celle-cy ; & qu'il l'eût bien envisagée. Comme ce n'estoit pas en ce lieu-là qu'ils se devoient entretenir, il ne luy parla guere ; & ne songeoit qu'à se réfugier dans le lieu de seureté, qu'il avoit déjà premedité de se rendre. L'Abbesse ne luy répondit pas une parole à tout ce qu'il luy dit : sur quoy il ne fit pas luy-même réflexion ayant son esprit tout occupé de son entreprise : & ils furent de la façon jusqu'à la porte, ou il ne fut pas peu surpris de la trouver fermée ; mais elle le tira d'abord de peine ; & prit la clef qu'elle avoit sur elle, & l'ouvrit. Par quel moyen, ou plutôt par quel bon-heur, luy dit alors le Chevalier, qui sçavoit, qu'il n'y avoit que l'Abbesse, qui eut la clef de cette porte, avez-vous eu cette clef. Elle ne luy répondit pas plus qu'au-paravant : à quoy luy ne s'arresta

pas non plus ; & fortit dehors pour monter viste à Cheval : mais les Chevaux n'estoient plus là ; & son valet qui venoit de les chercher , luy dit d'un ton assez triste , qu'il ne sçavoit ce qu'ils estoient devenus ; & qu'il y avoit plus de deux heures , qu'il estoit après eux , sans en pouvoir apprendre des nouvelles : qu'il estoit venu pour le luy dire , & qu'il alloit voir encore pour les trouver ; parce qu'il sçavoit bien , qu'ils ne pouvoient pas estre perdus ; & que personne ne passoit par là. Je n'ay jamais pû sçavoir le dessein de l'Abbesse : si ce qu'elle fit , estoit , pour détourner adroitement cette entreprise ; ou si elle vouloit tout de bon prendre la place de sa sœur : mais je vous diray , qu'aussi-tôt qu'elle eut ouy ce que ce valet disoit des Chevaux , elle r'entra dans le Jardin , & ferma la porte après elle. Il n'y eut jamais d'Homme plus surpris que ce pauvre Amant : à peine pouvoit-il croire , ce qu'il voyoit , que sa belle

le quittât de la façon ; & ce qui luy paroissoit encore de plus étrange ; qu'elle luy fermât la porte. Je crois, qu'il n'y a que luy, qui puisse bien représenter, ce qu'on pense dans une aventure si cruelle & si extraordinaire. Il hurta cinq ou six fois à la porte, il appella sa Maistresse ; il se plaignit de l'amour & du destin ; jura, pesta, menaça son valet de le tuer ; & il n'y eut point enfin d'emportement, où il ne se laissât aller : pendant que l'Abbesse s'en revenoit vers sa Compagne, toute pleine de joye de ce qu'elle avoit fait, & d'entendre crier de la façon le Chevalier. Elle n'estoit pas encore arrivé à ce Cabinet, dont je viens de parler, qu'elle entendit le bruit de quelqu'un, qui venoit avec assez d'empressement, & qui selon toutes les apparences ne pouvoit estre que sa sœur, comm'elle n'en douta point ; & voulut aller d'un pas fort lent au devant d'elle par le même chemin,

qu'elle venoit. Cette pauvre fille , car c'estoit elle en effet , qui n'avoit pas toute l'assurance du monde ; & qui outre la frayeur qui accompagne toutes les actions de cette nature, alloit rêvant sur mille obstacles, qu'elle pouvoit rencontrer en chemin , n'eut pas plutôt jetté les yeux sur l'Abbesse ; qu'elle crût , que c'estoit un Fantôme ; & toute tremblante de peur elle se mit à faire un cry épouvantable , & a fuir de toute sa force vers le Convent. L'Abbesse se racquittoit bien agréablement de tous les cuisans déplaissirs , que sa sœur luy avoit donnez. Elle la laissa fuir , pour venir rejoindre sa Compagne, qui l'attendoit avec une impatience extreme, s'ennuyant furieusement d'estre ainsi seule au milieu d'un Jardin , exposée à tous les bruits qu'elle entendoit , & qui l'assassinoient de peur. Elle luy raconta , tout ce qu'elle avoit fait, depuis qu'elle l'avoit quittée; de quelle

maniere elle avoit trompé le Chevalier ; & la peur que sa sœur venoit d'avoir : dont elles rirent l'une & l'autre avec bien de la joye. Elles voulurent attendre encore un peu , pour voir si elle ne viendrait pas ; mais inutilement : & l'effroy que cette fille avoit pris , estoit tel , qu'il s'en fallut peu qu'elle n'en mourut ; & en garda le liét bien long temps. Elles se retirèrent à la fin ; & mirent bon ordre , qu'on ne peût sortir du Convent , en ayant fermé la porte à double clef. Voilà , dit Madame d'Eyrac en achevant cette Histoire , ce que je sçay de plus particulier de l'avanture de ces Religieuses avec le Chevalier ; il vous pourra dire maintenant , ce qui n'est pas venu à ma connoissance. J'adjouteray seulement , qu'il ne fut pas plûtôt jour que l'Abbesse envoya querir son valet ; luy demanda ce qu'il estoit devenu la nuit passée ; & pourquoy il ne s'estoit pas rendu à la porte , où

elle luy avoit dit de l'attendre. Ce garçon luy raconta comme son Fermier n'avoit point eu chez luy de Chevaux, & qu'à son retour il avoit trouvé deux Cavaliers qui vouloient entrer dans le Jardin; & dont il n'avoit pas osé s'approcher, de peur de se faire connoître: qu'ils s'estoit retiré; & que demy-heure après estant revenu au même endroit, il avoit trouvé la porte fermée. Le rapport de ce valet acheva d'éclaircir l'Abbesse de tout ce qu'elle vouloit sçavoir. Elle ne douta plus, que les Chevaux, dont elles s'estoient servies, ne fussent ceux du Chevalier. Elle donna ordre à ce valet de les aller faire sortir du Jardin, & de les laisser errer par la Campagne; mais en façon pourtant, qu'on les peût trouver. Madame d'Eyrac n'en dit pas davantage, & se tournant du costé du Chevalier, c'est à vous, dit-elle, a nous raconter ce que vous sçauvez de plus. Le reste de la Com-
pa-

pagnie l'en pria encore trèsobligement : si bien qu'il ne peut s'en défendre ; Madame d'Eyrac , poursuivit-il , vous en a tant dit , que je me vois contraint de vous satisfaire jusques au bout. Vous sçauvez donc qu'après m'estre séparé de Madame l'Abbesse , & l'avoir quittée dans le Jardin de la façon qu'on vous a déjà dit , je vins faire preparer toutes choses pour partir : mais auparavant je voulus écrire un billet à Egidie dont voicy à peu près les mêmes termes.

Je ne sçay , Madame , ce que je vous ay fait , pour me traiter si cruellement , que vous faites. Madame l'Abbesse m'avoit demandé une entrevue d'elle à moy ; & quoy qu'elle m'eût expressement deffendu de vous en rien apprendre , je n'ay pas laissé de vous en donner avis par un billet , que mon valet vous aura rendu. Est-ce là vous trahir. Je vois bien que vous voulez ma mort ? he bien ! Madame , vous serez contente ; mais vous

n'aurez pas le plaisir, que ce soit à vos yeux; car je vay partir dans un moment; & vous apprendrez bien-tôt quel succez aura eu vôtre injuste procédé. Si la mort du plus fidelle des Amans est capable de toucher un cœur comme le vôtre, je puis bien me promettre, que vous vous repentirez dans peu de temps de me l'avoir donné. Adieu, trop cruelle personne: mais Adieu pour la dernière fois.

Comme j'achevois d'écrire, je vis venir les gens de Madame l'Abbesse; qui après m'avoir instamment prié de sa part de vouloir m'arrester pour ce soir là, avoient envie de m'empescher tout de bon de partir. Toutesfois comme ils virent, que j'étois sur le point de me fâcher contre eux, ils ne s'y opposerent pas davantage. Mais mon valet tarδοit un peu trop; & je craignois, que l'Abbesse ne vint elle-même pour m'obliger de demeurer: si bien que je me vis contraint dans l'impatience où j'étois

j'estois de sortir de ce lieu, de le laisser avec mes hardes. Je luy donnay ce billet avec ordre de le rendre en mains propres, & de m'apporter la réponse; si l'on m'en en vouloit faire quelqu'une. J'abbandonnay de la façon au lieu, qui depuis plus d'un an estoit le cher objet de mes plaisirs; & l'abbandonnay si accablé de différentes peines, que je fus tout le chemin qu'il y a de l'Abbaye au lieu où je devois aller coucher, sans revenir à moy, immobile, presque sans sentiment & perdu pour ainsi dire, dans la tristesse. On peut croire, que quand je fus arrivé là, je ne demanday ni à manger ni à dormir. Les vrayes Amans, lors qu'ils sont réduits dans l'estat où j'estois, ne se repaissent que de larmes; & le sommeil est leur ennemy mortel. C'estoit au fort de ces cruels momens, qu'on me vint advertir, qu'il y avoit un valet, qui demandoit à me parler. Je dis qu'on le fit entrer dans

ma chambre ; & vis que c'estoit celui de ma chere Egidie , que j'embrassay de tout mon cœur , & qui , après m'avoir salué de la part de sa Maistresse , me donna un billet , qu'elle m'écrivoit : & voicy ce qu'il contenoit.

Pensez-vous que je veuille vôtre mort ! vous me connoissez trop bien ; & vous estes persuadé , que quand vous m'aurez fait toutes les injures du Monde , vous n'avez qu'un mot à me dire , pour me faire croire aussitôt , que je me suis abusée. Je ne sçay de quel billet vous voulez parler : il y a plus de trois jours ; que je n'en ay receu aucun de vous. Venez moy dire ce que c'est : car je mourrois de déplaisir , si , craignant d'avoir tort , vous partiez de la façon. Je viens d'apprendre une chose , dont je pretens vous tenir conte ; c'est , qu'on dit , que ma sœur n'a jamais pu vous obliger de demeurer avec nous encore ce soir : mais si vous m'aimez plus qu'elle ,

elle , ne ferez vous rien d'avantage pour moy. Revenez , je vous en prie. Je suis d'humeur à vous tout pardonner ; & si vous vouliez bien me témoigner vôtre amour , ce seroit dès ce soir ; car je ne dormiray point , que je ne vous aye veu ; & je vous vay attendre jusqu'à deux heures apres minuiet dans le grand Cabinet du Jardin. Je connoistray la force de vôtre passion par le peu de temps , que vous me donnerez à vous attendre. Adieu.

D'abord que j'eus lû ce billet , j'allay monter à Cheval ; & me rendis en fort peu de temps sous les murailles du Jardin ; où je sçavois , qu'il y avoit un endroit , qui n'estoit pas difficile à monter : ayant trouvé néantmoins la porte ouverte , je profitay , sans aller plus loin , d'une si favorable occasion. Il est vray , que cela me surprit ; & crus effectivement , qu'Egidie avoit eu le moyen de l'ouvrir. Je dis à son laquais de lier nos deux Chevaux au pied de quelque

arbre , & d'aller promptement &
 fans bruit avertir mon valet , de se
 preparer à l'heure même , pour par-
 tir avec moy. Après avoir donné cet
 ordre , j'allay ou pour mieux dire ,
 je volay droit au Cabinet , où Egi-
 die me devoit attendre. Ce fut dans
 ce temps-là , que l'Abbesse revint à
 la porte du Jardin , qu'elle trouva
 mes Chevaux , qu'elle les prit pour
 ceux , que son valet luy devoit ame-
 ner ; & qu'elle s'en servit , pour
 m'aller rendre cette extraordinaire
 visite. Mais , pour ne m'arrester pas
 davantage a une petite Histoire qui
 commence déjà à devenir longue ,
 je vous diray seulement qu'Egidie
 me receut dans ce Cabinet avec une
 joye , qui me fit oublier tout le mé-
 chant traitement que j'avois reçu
 d'elle : Que nous y passames l'un &
 l'autre quelques momens d'une très-
 grande tendresse : & que jamais le
 plus beau jour du monde ne m'a esté
 si agréable que cette charmante
 nuit.

nuiët. Je luy parlay du billet, que je luy avois écrit ; elle en fut surprise : & m'affura de ne l'avoir pas reçu. Nous crûmes d'abord , qu'il estoit tombé entre les mains de l'Abbesse ; & qu'il falloit , que mon valet se fut mépris , ou qu'il m'eût trahy. Enfin après beaucoup de justifications de part & d'autre : après , disje , beaucoup de nouvelles amitiés , de soupirs & de langueurs , ou les Amans abondent dans une douce reconciliation , je luy proposay de l'enlever , comme vous avez entendu de Madame d'Eyrac , & la pressay si fort par tant d'endroits , qu'à la fin elle s'y rendit ; & s'alla préparer pour me suivre. J'avouë que je fus un peu surpris de la voir si tôt de retour ; mais qui auroit songé alors à Madame l'Abbesse. Je la vis masquée , elle estoit en habit de Campagne , elle n'hésita point de venir avec moy : & en un mot , si mes Chevaux se fussent trouvez prêts , il

n'y

n'y a pas de doute, que si elle eut voulu, je ne l'eusse enlevée pour sa sœur. Je ne m'arrestera point à vous dire, de quel estonnement je fus saisi, quand je la vis rentrer dans le Jardin, & qu'elle me fermoit la porte. Je croyois au commencement qu'elle vouloit rire : mais comme la raillerie duroit un peu trop, pour des gens qui n'avoient pas du temps à perdre ; & qu'elle ne revenoit point, quoy que je pusse faire ou l'appeller, je dis en moy-même, que ce n'estoit plus un jeu. Je m'imaginay qu'elle n'avoit feint de me suivre, que pour me faire cette tromperie ; & que j'avois esté le plus abusé des Hommes. Ce fut alors, que la honte, le dépit, & le dédain exciterent de terribles orages dans mon ame, qui joints au déplaisir de ne sçavoir ce que mes Chevaux estoient devenus ; ni ce que je deviendrois moy-même, me mirent en un tel desespoir, que les plaintes, les reproches, & les injures

res sortirent en foule de ma bouche contre Egidie. Je me figuray cette offense, comme la plus grande qu'un honneste Homme pouvoit recevoir. Je la considerois de tous les endroits; & il n'y avoit point de circonstance qui ne me semblât inouye. Je me retiray de la façon dans le Village : car il n'y avoit pas d'autre party à prendre; & fus loger chés mon ancien hôte, où je passay une bien plus cruelle nuit, que la première fois que j'arrivay chez luy. Je me mis à repasser dans ma memoire tous les soins, que j'avois rendus à cette ingratitude; à toutes les fausses promesses d'amitié qu'elle m'avoit faites : & m'estonnant de n'avoir pas connu la legereté de son humeur, je m'accusois moy-même d'imprudence & d'aveuglement; & adjouôtois à mon premier desespoir une indignation contre tout ce que j'avois fait, qui achevoit de me perdre. Que de discours extravagans j'eus cette nuit!

Que

Que de desseins inutiles je fis ! en vérité l'on est sujet à bien de folies , quand on aime extrêmement. Il ne fût pas plutôt jour ; que je demanday à mon valet de l'Ancre & du Papier pour luy écrire ; mais ce fut avec tant de trouble & de desordre , que j'effaçay mille fois , tout ce que je luy mandois , rien ne me contenoit : tantôt il me sembloit que je me plaignoiss trop doucement ; & tantôt je craignois de l'offenser. Il me prenoit quelque fois envie de prendre congé d'elle , pour ne la revoir jamais ; & un moment après je m'en repentois. Voicy enfin le billet que je luy fis.

Vous ne deviez pas , Madame , m'avoir fait tant de grace , pour vous en dédire si tôt ; ni estre venue jusqu'à la porte pour m'y laisser si brusquement. C'est ma mauvaise fortune qui a voulu que mes Chevaux se soient égarés ; vous avez vu que ce n'estoit pas au moins ma faute ; & vous auriez

riez dû me consoler au lieu de m'a-
 traiter avec cette rudesse & cette
 cruauté, que de m'abandonner sans
 me rien dire. Mais pourquoy vous en-
 fuyr, craigniez vous quelque violen-
 ce de ma part : & pourquoy encore
 m'avoir promis tant de bien ; si vous
 n'aviez pas envie de me rendre heu-
 reux. Je vois bien ce que je me dois
 imaginer de tout cela ; & que mon
 plus grand mal-heur n'est pas tant de
 vous avoir trop aimée ; comme da-
 voir cru que vous m'aimiez. Le mas-
 que est levé maintenant ; & sans
 vous traiter d'ingratitude, ni de perfide,
 je vous laisseray faire à vous mê-
 me les reproches que vous vous devez
 faire ; pendant que j'iray passer le re-
 ste d'une mal-heureuse vie dans un
 lieu plus heureux pour moy que celui-
 cy & vous dis Adieu.

Ce billet luy fut rendu par son la-
 quais, qui m'en apporta, une heu-
 re après, un autre de sa part ; & me
 dit, qu'elle se trouvoit tout à fait
 mal :

mal : ce que je remarquay assez par son écriture, que j'eus beaucoup de peine à lire ; & où je trouvay ces paroles.

Tout ce que vous venez du m'écrire, m'effrayante d'une façon que je ne crois pas, que je n'en meure. Je ne sçay de quelle porte vous voulez parler ; & tout ce que je vous puis dire, c'est, que je ne vous ay pas vû, depuis que je vous ay quitté dans le Cabinet ; mais une ombre, ou plutôt un spectre, que j'ay rencontré en chemin, & dont j'ay tant eu de frayeur, que ce sera ma mort. C'est assurément ce même Fantôme, de qui vous voulez parler ; & qui aura pris sans doute ma figure. Voyla comme Dieu châtie ceux qui ne sont pas sages. Je n'ay point dormy du depuis, & il me semble de voir toujours cét Esprit, qui me poursuit. Je vois, ce que le Ciel veut de moy ; & qu'il y a trop longtemps, que je l'offense. Tâchons de nous convertir, mon cher Monsieur,
il

il en est temps : profitons de ses avis. Pour moy je suis tout à fait résoluë à mener une autre vie ; & si vous m'aimez, vous ferez la même chose. Nous nous allions perdre, & Dieu nous à voulu conserver. Rendons luy les graces que nous luy devons de ce bien. Ne me voyez pas de quelques jours ; je veux songer un peu à mon salut. Je vous convie de faire comme moy ; & vous prie en même temps de ne me regarder plus, que comme une de vos simples amies. Adieu.

Cette Lettre me toucha , & me surprit extrêmement : mais à vous dire la verité ; s'il n'eût esté, qu'elle se portoit très mal , j'aurois pris, tout ce qu'elle me disoit, pour des chimeres, & des pretextes dont elle se vouloit servir, pour excuser sa legereté. Je ne me pique pas d'un esprit fort ; mais je n'ay jamais guere adjouté de foy à tous ces contes de Fantôme. Toutesfois quand je venois à faire reflection , à ce qu'elle
m'affu-

m'affuroit ; qu'elle ne m'avoit pas vû , depuis qu'elle estoit partie de ce Cabinet ; je commençois d'avoir quelque peur aussi. J'examinois dans mon esprit , tout ce qu'il m'estoit arrivé avec ce pretendu Fantosme ; & je me souvenois très bien qu'il ne m'avoit pas dit une parole ; qu'il estoit plutôt revenu que je n'aurois dû attendre Egidie. Je me figurois même qu'il avoit ouvert la porte sans clef , & qu'il s'estoit evanoüy en me quittant. En un mot , je donnay insensiblement dans la même erreur ; & cela servit à me faire penser tout de bon à ma conscience ; & à tâcher de me remettre bien avec Dieu. Je fus quelques jours sans aller seulement à l'Abbaye, pour éviter de voir l'Abbesse , qui m'envoya prier plusieurs fois de revenir prendre le même logement , que j'avois chez elle. Je m'en excusay , du mieux qu'il me fut possible ; & n'y retournay qu'après avoir reçu ce billet ,
que

que sa sœur me fit écrire par une de ses amies.

Je crois , que Dieu me veut faire la grace , de me donner encore quelque temps pour faire Penitence. Les Medecins esperent un peu plus de ma santé: Quoy qu'il en soit , venez me voir , afin que si la mort nous veut separer , j'aye au moins en mourant la consolation , d'avoir satisfait à mon devoir , en vous disant les choses , que je suis obligée de vous dire. Je vous attends. Adieu.

Voicy un endroit , poursuivit le Chevalier , qui n'est guere propre à divertir la Compagnie ; car il n'y a que des larmes. Je la fus voir ; & vous avoüe , que je me trouvay si sensiblement touché , de l'estat où elle estoit , que je ne peux estre maître de mon cœur ; & il fallut , qu'il se soulageât par un torrent de larmes , qui sortit d'abord de mes yeux. Tous ceux qui estoient presens ne se peurent empescher d'en répandre avec moy ;

moy ; & il n'y eut pas jusqu'à l'Abbesse , qui ne fut attendrie , de me voir affligé comme j'estois. Cette pauvre enfant , qui ne souffroit pas moins que moy , se fit quelque effort pour me dire les choses du monde les plus sensées : & me parla , comme si elle eût dû expirer ce jour-là. Et certes la plus part ne croyoient pas , qu'elle deût vivre guere plus long-temps ; mais le Ciel la voulut conserver pour un exemple d'une très rare constance & d'une très belle & très honneste amitié , où nous avons vécu du depuis. Vous ne sçavez peut-estre pas , luy dit Madame d'Eyrac , que personne n'a tant contribué que moy au recouvrement de sa santé : & vous allez voir de quelle maniere. Cette fille , ou si vous voulez , la Compagne de l'Abbesse , qui , comme je vous ay déjà dit plus d'une fois , avoit une grande confiance en moy , ne manqua point , de me venir rendre conte de cette

avan-

aventure ; & la peur qu'avoit eu vôtre
 Maistresse. Si bien qu'il ne me fut pas
 difficile , de connoître la cause de son
 mal ; & le moyen qu'il y avoit , de luy
 guerir l'esprit. Tout le monde remar-
 quoit un trouble extraordinaire dans
 ses yeux , & un tel desordre dans ses
 paroles , qu'elle sembloit estre dans u-
 ne continuelle reverie. J'en avois pitié ;
 & quoy que ce fut sacrifier mon amie,
 que de declarer le secret qu'elle m'a-
 voit confié , je crus que dans l'extre-
 mité où estoit cette pauvre fille , il n'y
 avoit rien , que je ne deusse hazarder ,
 pour tâcher de la remettre. Je pris ju-
 stemment le temps qu'il n'y avoit person-
 ne auprès d'elle qu'une jeune fille , de
 qui je ne me devois pas deffier , & luy
 demanday d'un ton de confiance , si la
 maladie ne venoit point de quelque
 peine d'esprit ; & si elle ne me croyoit
 pas assez de ses amies , pour me le vou-
 loir declarer. Elle me regarda fixe-
 ment , & rougit : croyant , que je luy
 voulusse parler du Chevalier. Mais luy

ayant dit en-suite, que je sçavois peut-estre mieux la cause de son mal qu'elle même & que je la pouvois delivrer de la peur qu'elle avoit eüe dans le Jardin, elle se leva tout d'un coup sur le liët, & me prenant la main, mon Dieu Madame, dit elle, que ce que vous me dites me surprend ! seroit-il possible que dans les rêveries que j'ay eües, j'eusse parlé de quelque chose de semblable. Non non ! luy répondis-je en l'interrompant, je le sçay d'autre part que de vous ; & je ne crois pas, que personne vous ait jamais rien ouy dire d'approchant à cela. Les personnes qui vous ont fait la peur, me l'ont dit à moy-même, & j'ay crû, que je ne devois pas vous laisser plus long-temps dans cette peine. Je m'imagine, que vous ferez si bien, que je n'auray pas à me plaindre de vôtre discretion ; & que vous userez, comm'il faut, de la confiance que j'ay en vous. Elle me le promit ; & luy dis, tout ce qui s'estoit passé dans le Jardin, de la maniere qu'on

me l'avoit raconté, & dont elle fut si fort étonnée, qu'elle auroit eu de la peine à le croire; si je ne luy eusse dit, tout ce qui luy estoit arrivé à elle même, & jusqu'à l'entretien qu'elle avoit eu avec le Chevalier. Elle en rougit: & je vis bien, qu'elle avoit honte, que je sceusse cet endroit de son Histoire. Mais enfin depuis ce temps-là son esprit se remit peu à peu dans sa premiere assiette: elle recouvra ses forces, & en peu de temps la santé toute entiere. Je ne sçay pas comm'elle en à usé du depuis avec vous; mais ce que je sçay, est, qu'elle avoit fait de très fortes résolutions, que ne pouvant s'empescher de vous aimer, elle le feroit d'une maniere à n'en avoir pas à rendre conte à Dieu. Je vous assure, Madame, luy répondit le Chevalier, qu'elle l'a fait aussi, & que ce n'est plus qu'une amitié de frere où à la verité j'ay bien eu de la peine à me reduire; mais enfin, elle la voulu; & je m'y suis rangé. Dites nous un peu, je vous prie, luy dit la Marquise de Sindal,

daï , comment vous fites après avec
 l'Abbeſſe ; & de qu'elle maniere vous
 vous eſtes défait d'elle. Je crois , pour-
 ſuivit le Chevalier , que Madame l'Ab-
 beſſe fut furieufement rebutée de moy ,
 depuis ce dernier ſoir ; & que , ce qu'-
 elle entendit , lors que j'eſtois dans ce
 Cabinet avec ſa ſœur , acheva de la gue-
 rir. J'évitay toujours de me trouver ſeul
 avec elle , durant le peu de temps que
 je fus encore dans l'Abbaye : & lors
 que j'en partis , je luy dis Adieu devant
 cinq ou ſix Dames de ſes amies , qu'elle
 avoit dans ſa Chambre. Le Chevalier
 mit fin icy à ſon Hiſtoire : & la Du-
 cheſſe convia la Compagnie de faire en-
 core un petit tour de Jardin , avant que
 de ſe retirer. On fut tout le reſte du
 temps à ſ'entretenir de cette aventure ;
 & l'on en parla diverſement. L'heure
 enfin arriva de ſ'aller coucher : La Du-
 cheſſe prit congé de la Compagnie ; &
 chacun alla profiter du temps qu'il luy
 reſtoit pour le ſommeil.

LE cinquième jour, pour avoir esté des sombres, ne fut pas des moins divertissans. Au contraire le Soleil n'est jamais plus agréable en Esté, de quand il se fait voir avec moins de Pompe qu'à l'ordinaire & sous l'épais voile de quelques nuages, qu'il ne peut penetrer avec ses rayons. C'estoit un temps très propre pour la promenade. La Duchesse s'en voulut servir, pour aller faire quelques visites dans son voisinage. Elle y fut accompagnée de cette Illustre & très Galante Compagnie : & l'on ne fut de retour que sur le soir, pour prendre un magnifique repas, que le Duc leur avoit fait preparer dans le même Cabinet où le Cercle se tenoit. L'on n'eut pas plutôt desservy, qu'il y eut quelques agréables discours de raillerie; comm'un prelude à quelque chose de meilleur; & qui ne servirent qu'à disposer les esprits, pour fournir une

N 3

plus

plus agréable maniere d'entretien. La Duchesse, qui vouloit faire honneur à la Comtesse d'Ermonde, la pria de proposer quelque question. Elle s'en excusa de très bonne grace : & luy demanda instamment, qu'on continuât de faire comm'on avoit commencé ; & qu'on n'eût point tous ces égards : Que quand il viendrait à son tour, elle parleroit comme les autres. La Duchesse ne la pressa pas d'avantage ; & laissa ce soin là à Mademoiselle d'Armand, qui estoit toujours dans la charge de Lieutenant. Cette Damoselle dit, qu'il n'estoit pas necessaire de chercher de nouveaux sujets d'entretien ; puisqu'il y en avoit déjà deux sur le tapis, les plus galans du monde : & où elle prenoit en son particulier trop d'interrest, pour les laisser passer. Je n'ay pas oublié, continua-t-elle, qu'il y a deux jours qu'on proposa de nous apprendre la maniere de conoître les faux & les veritables Amans ; & comment une honneste Femme peut recevoir une declaration d'a-

mour.

mour. Et il me souvient bien encore ;
 adjôûta-t-elle , que c'est Monsieur le
 Comte , qui c'est chargé de nous dire
 ces deux choses , qui sont importantes
 dans le monde , & où il ne manquera
 pas de reüssir , après le temps qu'il a eu
 pour y songer. La Duchesse dit , que
 c'estoit là en effet les deux sujets de
 Conversation , qu'on n'avoit pas pour-
 suivy ; & elle pria le Comte de leur
 vouloir donner ce régale. Je vous a-
 vouë , répondit le Comte , que quand
 je me serois préparé comme dit Made-
 moiselle d'Armand , pour une matiere ,
 comme celle dont je vous dois entrete-
 nir , je la trouve si difficile , que j'au-
 rois encore assez de peine de m'en ti-
 rer , comin'il faut. Mais de quelle ma-
 niere que ce soit , je veux pourtant
 faire , ce que vous desirez de moy ; &
 preferer l'honneur de vous obeïr , à la
 honte de ne reüssir pas dans mon entre-
 prise. Le premier conseil que je pre-
 tends donner à une Dame , comme
 celle dont je vous fis le Portrait. il y a

trois jours, c'est de ne croire pas facilement, qu'on l'aime, & d'être toujours la dernière à se le dire. Il y a je ne sçay combien de Femmes dans le monde, qui n'ajoutent pas seulement foy à toutes les protestations, que les Hommes leur font, mais qui se picquent d'entendre ce qu'on leur veut dire, quand on soupire auprès d'elles, ou qu'on se plaint. Elles souffrent avec une artificieuse vanité toutes les loanges qu'on leur donne; ou si elles s'en défendent c'est si foiblement, & d'une certaine maniere, qu'on voit bien, que ce n'est pas ce qu'elles haïssent; & que malgré toutes leurs grimaces, c'est le secret de leur plaire, que de les flatter. Mon sentiment seroit, qu'une Femme devroit toujours faire voir, que ces sortes de discours luy font de la peine, qu'elle n'aime point, qu'on la prenne par là, pour gagner son estime: qu'elle se connoit; & qu'elle soit belle où non, qu'elle le sçait assez, sans qu'on se donne la peine de le luy dire. Elle se doit

doit figurer, qu'un Homme n'a pas beaucoup d'estime pour elle, qui luy ose parler ouvertement d'amour; que le veritable amour rend les gens respectueux; & qu'il faut du moins avoir soupiré long-temps avant que d'en venir à une declaration. Toutes ces Maximes sont des pierres de touche pour les faux soupirans, que la moindre resistance rebutte, & qui ne sont les amoureux, que quand une Femme est assez innocente pour se laisser persuader à des tendresses, des transports, des larmes & des soupirs de commande. Ils brulent, ils languissent, ils meurent & pas un mot de tout cela qui soit vray-semblable. Ils jurent, qu'ils ont plus d'amour eux seuls que tous les Hommes ensemble; & ils ne savent, ce que c'est que cette passion. Tout leur soin ne tend, qu'à faire croire ce qu'ils disent; mais on ne les croit pas toujours; & je veux bien avancer, qu'il n'y auroit point de faux Amans; s'il n'y avoit que des Femmes raison-

nables. La propre foiblesse de cè Sexe luy attire toutes ces trahisons: les Hommes chercheroient moins à les tromper; s'ils n'y trouvoient pas tant de facilité. Aujourd'huy comm' autres fois, il y aura toujours des traîtres & des Femmes abusées. Mais que faut-il donc, luy dit Mademoiselle d'Armand en l'interrompant, que face une Femme, lors qu'un Homme est assez hardy pour luy faire une declaration d'amour, faut il qu'elle se gendarme, qu'elle le traite mal, qu'elle le chasse, & qu'elle ne le voye plus. Au contraire, luy répondit le Comte, je voudrois seulement qu'elle luy fît une réponse dont la discrète froideur pût faire connoître au Chevalier; qu'elle ne prend point de plaisir à ces sortes de libertez. Que si c'est un honneste Homme, qui sçait garder des mesures avec elle; & qui ne luy parle de sa passion qu'en termes modestes, & sous un sens caché; qui est le tour que les gens d'esprit sçavent prendre, je crois qu'il sera fort aisé à
cette

cette belle, de se tirer d'affaire ; & qu'elle n'aura qu'à donner aux paroles telle signification qu'il luy plaira, comme si elle n'y comprenoit rien ; & jettera le discours sur une autre matiere. Que s'il arrive , qu'elle ne se puisse desfendre, de donner dans le veritable sens , de ce qu'on luy dit, elle peut tourner tout en raillerie , & l'attribuer à une certaine coûtume que les gens d'esprit ont, lors qu'ils sont auprès des Dames, qu'ils se font une necessité de les louer , & de leur dire qu'ils les aiment. Il y a plus de seurcté de ce costé là , quand une Femme à l'adresse d'en user bien à propos Vous parlez, luy dit le Chevalier, comme si tous les Hommes estoient des trompeurs : & dites moy, je vous supplie, à quels tourmens ne condamneriez vous pas un Galant Homme, qui seroit veritablement amoureux d'une Femme ; si toutes suivoient vos maximes. Voudriez-vous bien, continuait-il, vous trouver à sa place, & estre

reduire

reduit aux peines , que cette passion à
 coûtume de faire souffrir aux mal-heu-
 reux Amans, quand ils trouvent des
 insensibles ou des railleuses? C'est à
 dire donc, poursuivit-il encore, que
 si les Femmes vous veulent croire, el-
 les mettront les soins & les larmes de
 leurs Amans au rang des bagatelles; &
 une sujétion plus assidue, plus soigneu-
 se & plus pressée que celle des esclaves
 ne sera que pour des personnes, qui
 nous dédaigneront, & qui se mocque-
 ront de nous. C'est en verité donner
 des conseils bien peu humains; & vous
 devriez prendre garde, de n'enseigner
 pas à ce Sexe, à faire des nouvelles in-
 justices; car il n'est pas trop equitable
 sur ce Chapitre, & l'on ne luy voit or-
 dinairement que trop de cruauté. Vous
 vous allarmes trop tôt, luy répondit en
 riant le Comte : je n'ay point encore
 parlé précisément de ceux qui aiment
 bien, & qu'on peut mettre au nom-
 bre des veritables Amans; mais seule-
 ment en general de ceux qui parlent
 d'ai-

d'aimer; & vous sçavez, qu'il y a une grande difference entre aimer, & dire qu'on aime. Il y en a beaucoup qui le disent trop bien, pour le faire de même. C'est ordinairement, ceux qui aiment le mieux, qui le disent le moins: les yeux & le silence parlent dans l'amour; & lon en dit toujours assez à celles qui sont bien-aisées de nous entendre. S'il faut dire la vérité, je crois, qu'il est bien difficile, de donner des règles certaines, sur ce que vous me demandez à present : car tout autant qu'il y a d'Hommes, il y a de façons d'aimer. Le proverbe le confirme assez, qui dit, que chacun aime à sa guise. Quel moyen donc de vous dire les mesures que doit prendre sur cela une Femme, sans examiner premierement toutes ces façons d'aimer.? Ce qu'il y a de bien vray; & qui doit passer pour maxime generale, c'est, qu'une Femme ne doit faire connoistre, qu'elle aime, qu'après des grandes experiences, qu'elle aura faites de son Amant; &

atten-

attendre même, qu'il luy arrache cet
aveu : parce qu'il est toujours dange-
reux pour une Femme, d'avoir décou-
vert son feu ; au lieu que les Hommes
font gloire d'avoir déclaré leur passion.
Je vois, dit le Baron, que vous voulez
parler pour les Femmes Mariées : car
pour les Filles, je ne crois pas, que la
plus sévère Bienfaisance leur veuille des-
fendre une chose si naturelle ; comm' est
celle d'aimer, & de dire qu'on aime ;
sur tout à ceux de là fidélité & de l'a-
mour de qui elles seront persuadées : si
cela estoit, l'amour pourroit bien s'en
retourner, & demeurer dans le lieu
d'où il est venu. Il n'y auroit point
d'Homme, qui voulut s'engager à ai-
mer de la façon, à moins que ne se haïr ;
& je ne sçay, ce que nous deviendrions.
Je parle, luy répondit le Comte, de
toutes les Femmes ; & bien plus pour
les Filles, que pour les Mariées, à la
vertu de qui ces sortes d'engagemens
ne peuvent pas manquer de faire grand
tort. Ce que vous avancez là, luy re-
partit.

partit d'Arignan, est fort austere ; de ne vouloir pas , que les Femmes Mariées aiment comme les autres. Je vous réponds qu'il y en a beaucoup qui ne se maricroient pas , si cela estoit. Il faut laisser dire ces choses à un Predicateur : encore doit il estre des plus severes en Chaire ; ou de ceux qui deffendent l'amour au monde , pour en avoir meilleure part. Il y a , poursuit-il , tant de mal-heureuses Femmes , qui sont sans raison si mal-traitées de leurs Maris ; tant d'autres que leurs parens ont Mariées à des vieux jaloux , à des brutaux , à des facheux qui les font vivre d'une si estrange maniere : Si le divorce estoit permis à ces Femmes ; & qu'elles se pussent delivrer de leurs Tyrans , je ne leur pardonnerois pas la foiblesse qu'elles auroient d'aimer ailleurs , tant qu'elles seroient avec eux. Mais , quand par les effets d'une malheureuse estoile , ou quand le destin le veut ainsi , que dans le liét , où elles devroient trouver les plaisirs , l'amour,

&

& la paix, elles y ont ces cruels Bourreaux, qui les tourmentent; & avec qui il faut par force qu'elles vivent, si l'on peut appeller vie, le temps qu'elles passent avec eux : voudriez-vous, que ces pauvres Femmes se privassent du seul plaisir qu'elles ont, d'obliger un Galant Homme, de ce qu'un Hibou de Mary n'a pas seulement à mépris mais en horreur? Je suis d'accord, adjôta encore d'Arignan, qu'une Femme, qui a un Mary qui entend raison, & qui sçait vivre, doit plutôt mourir, que de luy faire aucune injure. Mais pour les mal-heureuses, je leur pardonne tout; & elles se faisoient tort à elles mêmes, d'avoir un coup seur pour se vanger de leurs ennemis domestiques, & de ne s'en pas servir. Les Dames se prirent toutes à rire de l'opinion d'Arignan; & la Duchesse luy dit qu'il parloit comm'un interessé; & que s'il avoit esté Femme, & Femme d'honneur, il auroit eu d'autres sentimens. Elle adjôta de plus, que

c'estoit

e'estoit une vangeance ; que de se perdre soy-même pour faire déplaisir à son ennemy : & qu'une honneste Femme avoit à se répondre de ses actions , avant qu'à son Mary. Quoy qu'il en soit, dit le Comte , pour en venir aux Mariées , je dis , que n'estant pas une chose qui dépende toujours de nous que de n'aimer pas , je voudrois , que quand cè mal-heur arrive à quelqu'une d'elles , & que l'injustice de son Mary , ou le penchant qu'elle aura pour un autre li porte à quelque inclination ; je voudrois dis-je , qu'elle ne luy accordât qu'une amitié de tendresse & d'estime ; & ne luy donnât jamais des marques si certaines , de ce qu'elle sent pour luy , que le Cavalier en peût tirer de la gloire. Il n'y a point d'Homme , dit le Chevalier , qui n'appellât de cette Sentence , devant les Femmes mêmes. Mais après avoir appris une humeur si estrange & des Maximes si severes à celles qui sont Mariées ; n'accorderez-vous rien au moins de plus doux , à cel-

célles qui sont à Marier ; & ne leur souffrirez vous pas un peu plus d'indulgence, pour ceux qu'on peut appeller des vrays Amans. Si une honneste Fille, répondit le Comte, doit aimer un Homme, ce sera de ceux là, avec qui elle pourra esperer d'estre Mariée ; & alors je ne la condamnerois pas, quand elle luy donneroit quelques marques d'estime ; toutesfois je voudrois, que ce fût avec tant de reserve, que sa vertu n'eût rien à reprocher à son cœur. Je suis assuré, qu'une Fille ne sçauroit estre trop avisée sur cét article ; & que les Hommes, ont aujourd'huy tant de presumption d'eux mêmes ; & sont si fort accoustumez de se promettre tout de leur propre merite, que la moindre faveur les flatte, & les fait sortir de leur devoir. Monsieur le Comte, interrompit l'Abbé semble estre payé des Femmes pour parler contre les Hommes ; comme l'estoit l'autre jour Monsieur d'Armenton pour mentir en faveur de ces belles. Je croyois que Mon-

sieur

sieur l'Abbé, dit la Marquise, n'eût plus rien à dire contre nous; mais voycy que l'envie de se faire battre luy reprend. Courage, Monsieur, ajouta-t-elle en riant, les braves de vôtre sorte ne s'estonnent pas pour les coups. Vous m'avez trop mal-traitté la premiere fois, luy répondit l'Abbé, pour m'y oser avanturer davantage; mais s'il estoit pourtant necessaire d'exposer ma vie pour la verité, je soutiendrois bien, qu'elle n'est pas de vôtre costé, en rien de ce qu'on a dit jusqu'à present. Attendez, luy repliqua la même Dame, que Monsieur d'Armenton soit en humeur de vous répondre; car je crois, qu'il s'y prepare, & il y a trop longtemps, qu'il ne dit rien. Moy? Madame, luy répondit Monsieur d'Armenton, je vous jure, que je n'en ay pas seulement la pensée, parce que je trouve que tout ce que Monsieur le Comte dit, est si juste, & si raisonnable, qu'il faut se piquer bien peu de bon sens, pour n'estre pas pour luy, & pour luy
oser

oser contre dire. Pour moy , reprit le Comte, je n'expose icy aucun party; & je dis seulement , ce qui est de la raison & du bel usage , contre l'abbus & la fausse apparence: mais pour en revenir où j'en estois; il y a je ne sçay combien de Femmes , qui ne desirent rien tant que de passer pour belles; pour avoir à leur suite une foule d'Amans , dont elles font trophée , & qui servent de Triomphe à leur beauté. Elles mettent tout en œuvre pour ces Conquestes ; & ne font point de difficulté, de faire des avances à se perdre , si ces avances contribuent à satisfaire leur vanité. Elles s'escartent de cette pudeur où les engage leur Sexe : elles souffrent de certains discours : elles permettent de petites libertez ; elles se radoucissent & lancent de certains regards languissans en abaissant doucement la paupiere & la fermant à demy , dont elles croyent , que la douceur doit enchanter tous ceux qui les osent regarder. En un mot elles sont sçavantes en cét Art , qu'on appelle de coquet-

ter;

ter ; mais ce sont des foibleſſes indignes des Femmes dont nous parlons. Il eſt vray , que je ne ſuis pas auſſi pour ces Prudes ; qui ſont plus que ſauvages , & qui portent leur vertu juſques à un poinct de delicateſſe , qu'au moindre mot elles veulent déviſager les gens. Il me ſemble , qu'il y a un milieu à garder ; & que je conſeillerois à une Femme raifonnable de ſuivre. Je diſ, qu'une Fille à bien plus de merite , quand elle ne doit qu'à ſa propre vertu les Conqueſtes qu'elle fait ; & lors que l'air & la grace qu'elle a en toutes ſes actions luy attirent des cœurs. Une amour eſt bien plus ſolide , quand elle eſt fondée ſur l'eſtime , que quand elle ne ſe ſoutient que par la beauté : l'eſtime peut toujours durer , & la beauté paſſe ; & un Amant qui eſt attaché à certains beaux traits , eſt ſujet à bien d'accidens , & ne peut aimer qu'en alarme ; au lieu que celui qui ſe laiſſe enchaîner à la vertu aime ſans inquietude ; & ne ceſſe d'aimer qu'avec la mort. Un
hon-

honneste Homme qui aimera une Fille comme je dis sera satisfait du moindre regard qu'il recevra d'elle : une simple honnesteté passera dans son esprit pour une faveur considerable. Je ne sçay, dit le Baron, qui sont ces Hommes-là, qui croient leurs soins bien payez de si peu de chose. Et moy je ne sçay, dit d'Arignan s'il y a beaucoup de Femmes dans le Monde, qui soyent si bonnes menageres de leurs faveurs. Je crois, luy répondit la Comtesse d'Ermonde, que vous n'en voyez point icy qui ne vous en donne un exemple fort juste. J'avouë, dit le Chevalier, que ce que dit Monsieur le Comte n'est point si extraordinaire qu'on n'en voye pratiquer une partie à bien des Femmes ; mais il est vray aussi, qu'il est un peu trop scrupuleux en certaines choses ; & qu'il y a même de l'injustice de ne vouloir pas qu'une Maistresse puisse en quelque façon faire esperer à un pauvre Amant, qui languira pour elle, qu'au moins un jour il pourra estre aimé.

aimé. J'ay veu adjôta-t-il des Femmes que la beauté rendoit peut-estre un peu trop orgueilleuses, qui ont voulu se gendarmer au seul nom de, *Je vous aime* ; mais à la fin ces fieres beautez se sont si non rendues du moins fort adoucies : & les soins les assiduez, les sôûpirs & les larmes les ont tellement apprivoisées, qu'elles ont prié plaisir d'aimer aussi. Telle estoit la plus rigoureuse personne du monde, qui n'a pû resister à la veüe d'un languoureux Amant qu'elle voyoit à ses genoux. Un cœur pour estre fier n'est pas insensible ; & il est bien difficile d'eschapper à l'amour quand il peut persuader le merite d'une personne. Il n'est rien quelquefois, qui face mieux aimer que la fierté quand elle est vaincue ; & les cœurs qui ont le plus de peine à se rendre, sont ceux la qui sont les plus touchez. Vous vous imaginez, luy dit la Marquise, que tout le monde soit fait comme vos Religieuses. Non pas cela, luy répondit le Chevalier ;

lier ; mais vous m'avoüerez bien que
 si toutes les Femmes estoient faites
 comme les veut Monsieur le Comte ,
 elles ne seroient gueres aimables ; & il
 auroit fort peu d'Hommes sages , qui
 les voulussent aimer. Peut-estre , luy
 dit le Comte , que tout le monde ne
 seroit pas de vôtre sentiment , comme
 vous n'estes pas du mien : mais cepen-
 dant si vous y avez pris garde , je n'ay
 pas dit , qu'une Maistresse deût mettre
 un pauvre Amant au desespoir. Je ne
 suis pas pour des conseils si barbares ,
 je suis en toutes choses les extremitez ;
 & mon sentiment en cecy a esté qu'une
 Fille sage ne devoit accorder qu'une a-
 mitié tendre & d'estime ; & c'est de
 quoy un honneste Homme se peut con-
 tenter d'une Fille comme celle que
 j'ay dit. Il est vray , poursuivit-il , qu'en
 amour les gousts sont autant differens ,
 qu'il y a de differentes beautez ; & qu'on
 ne peut pas regler tous les Amans
 sur un même poinct. Il y en a qui vo-
 yant une Femme d'une humeur serieu-
 se ;

se, & qui est accoutumée à ne rien faire qui ne soit selon la droite Bien-séance, seroit pris d'un certain respect pour elle, qu'ils n'oseront presque porter leur desirs jusqu'à l'aimer : ils seront bien plutôt amoureux d'une autre, dont la langue, les paroles, & les regards leur permettront de tout espérer. J'en connois aussi d'autres, qui se défient des artifices & de toutes les apparences de certaines belles, qui n'ignorent rien dans la galanterie; & ils s'engageront plus aisément à une belle personne dont l'humeur leur paroitra pleine de sincérité & qu'ils trouveront sis art & sans façon; c'est à dire, sans trop d'esprit. Ils aimeront en elle cette simplicité qui luy fera dire les choses, comm'elle les pense. Il y a encore des Amans d'un caractère bien different de celui-cy qui font les habilles gens, & qui pleins de vanité croient qu'en amour, comm'en toute autre chose,

la gloire d'une conquête consiste en la difficulté & en la résistance. Ils se persuadent, qu'il n'est pas de victoire plus douce, que de surmonter ce que les autres ont trouvé inaccessible; & ils s'adresseront à des Beautés, dont les yeux, les paroles & l'air superbe ne menacent que rigueurs : comme s'il n'y avoit pas de plus glorieux avantage, que de reduire à l'amour un cœur plein d'orgueil. Ces mêmes Hommes se mettent quelquesfois à aimer de certaines Femmes, qui usent de mille artifices, & qui sont souvent plus difficiles à vaincre, que les Austères de profession. Ils en tentent encore d'autres, dont l'humeur dédaigneuse semble avec peu de paroles & quelques souris, mépriser toute la terre; & envers qui c'est un crime que de les oser seulement regarder. J'ay vû une autre espece d'Amans, qui estoient pour les Femmes galantes & du grand monde; pour celles qui

qui leur faisoient beau jeu , & que rien ne rebuttoit : en un mot qui aimoient la facilité & les Femmes commodes. Mais quand une Fille raisonnable manquera de toutes ces sortes d'Amans , je ne la croiray pas mal-heureuse. Je sçay bien au moins , que celles qui ont de la vertu ; & qui se picquent de bon sens , ne souhaitent pas d'en avoir de si ridicules il y à assez pour elles , de ceux qui s'attachent au merite , en même temps qu'à la beauté : qui sacrifient aux graces de l'esprit , comm'à celles du corps & qui sçavent aimer bien plus solidement que les autres. Ce sont des Amans qui donnent tous les jours des marques d'une passion aussi respectueuse que violente ; & qui se croient bien payez de leurs peines par un peu d'affection , que leur témoignera une Maistresse de l'humour que je l'ay dépeinté. Ils ne voudront pas exiger d'elle une declaration ouverte , ni aucune autre

faveur, qui puisse choquer les règles de la Bienféance. Advoüez moy, dit d'Arignan, qu'il y a bien de la tyrannie dans cette Bienféance, si elle veut que ce Sexe ait les yeux fermés pour les soins, pour les respects, pour les soupirs, pour les larmes; enfin pour tout ce qu'un Amant sçauroit faire. Ce seroit la plus terrible chose du monde, & il ne s'est pas encore ouï parler d'une pareille ingratitude. Vous voudriez donc, luy dit la Comtesse d'Ermonde, autant de complaisance de nôtre costé, qu'il y a d'amour du vôtre; s'il est vray, que ce soit toujours de l'amour, lors que vous pleurez, où que vous soupirez. Quoy pensez-vous, continua-t-elle, que quand une Femme a connu dans les yeux d'un Cavalier qu'il a de la tendresse pour elle, qu'elle soit obligée à luy declarer, celle qu'elle a pour luy. N'est-ce pas assez, qu'elle le separe du reste des Hommes; qu'elle entende ses soupirs,

pirs, & les explique comm'il faut; qu'elle aime de s'en voir aimée, qu'elle le plaigne encore; & qu'enfin elle desire peut-estre, ce qu'il desire; sans en venir à ce pas qui est trop difficile à faire, & trop dangereux pour une Femme, de dire tout ce que l'on sent de cela. Il est vray, dit en riant l'Abbé, que ce seroit une recompense fort sensible; & qu'il y auroit bien du plaisir d'estre heureux de la façon. He de grace! Madame, je vous supplie de me dire, quelle douceur l'on peut tirer d'une chose qu'on ignore; & comment un Amant pourra sçavoir, qu'il possède le bonheur, qu'il a tant espéré, & pour lequel il a tant fait; si sa Maistresse ne luy en dit jamais rien, & s'il ne sçait pas même en quel estat il est dans son esprit. Pour moy j'aimerois presque autant estre haï; & je conclus, que c'est une necessité en amour de se declarer de part & d'autre: avec cét ordre neantmoins,

que c'est aux Hommes à commencer ; mais aux Femmes à les suivre : S'il y en a quelqu'une d'assez delicate pour avoir tant de peine à dire *je vous aime*, comme nous le veut faire accroire Madame la Comtesse d'Ermonde, qu'elle donne du moins à son Amant des marques suffisantes de l'amour qu'elle a pour luy. Ainsi selon vous Monsieur l'Abbé, reprit la même Comtesse, les choses doivent estre égales, & il n'y doit pas avoir plus de difficulté de nôtre costé ; que du vôtre. Il paroît bien en verité, que vous estes novice en amour. Monsieur l'Abbé, luy dit le Chevalier, n'a pas si peu de raison que vous croyez. Si l'on faisoit ce qu'il dit, & que de vôtre part vous ne voulussiez pas tant vous picquer d'insensibilité, comme vous faites, il y auroit peut-estre plus de douceur à la vie, que l'on n'y en trouve ; & l'amour n'auroit que des plaisirs pour l'un & pour l'autre Sexe. Nous
n'en

n'en connoistrions pas les peines ; & les Hommes seroient delivrez de mille maux qu' ils souffrent pour l' amour de vous. Ces Messieurs, dit la Duchesse, parlent pour eux ; il ne faut pas trouver estrange , s'ils nous donnent des conseils si peu raisonnables. Je voudrois pourtant sçavoir le sentiment de Monsieur d' Armen-ton ; car quoy qu'il soit intéressé dans la matiere , je ne doute point , qu'il n'en parle autrement. Je crois, luy répondit Monsieur d' Armen-ton , qu'il y auroit assurement beaucoup de douceur dans l' amour ; si les Dames usoient d'un peu d' indul-gence ; si elles vouloient passer par dessus certaines considerations , & se rendre à nos premiers soupirs. Puis-qu' en effet il suffit d'estre aimé , comm' on aime , pour n'estre pas mal-heureux en amour. La pudeur, certains égars , je ne sçay qu'els scrupules des Dames font nos peines, & nous donnent des chagrins, dont
nous

nous serions delivrez ; si c'estoit la coutume parmy elles , de franchir tous ces puissans obstacles , quand elles se voyent aimées. Mais s'il faut dire la verité ; ces plaisirs & ces douceurs seroient fades ; & il y en a mille , que nous ne goûterions pas , s'il n'y avoit rien à souffrir dans l'amour. C'est à ces cruels effets , que cette passion produit dans l'ame d'un Amant , que nous devons ce qui touche , ce qui picque , & pour le dire en un mot , le sel & le ragoût du plaisir. Nous ne faisons ordinairement pas grand cas d'une chose qui ne nous coûte rien , d'un bien que nous possédons en repos : nous le negligons , & l'abandonnons sans regret à qui le veut prendre. C'est souvent la peine qui donne le prix aux choses : c'est la difficulté qui irrite nos desirs ; & nous n'en aurions que de foibles , & par consequent de mediocres douceurs , s'il ne falloit travailler , s'il ne falloit

souf-

souffrir un peu , pour posséder ce que nous desirons. Un Amant , qui est honneste Homme , & qui aimera comm'il faut , trouvera bien plus de gloire & plus de satisfaction dans la conquête d'un cœur , qui s'est long-temps deffendu , que dans la possession d'un autre qui s'est rendu à la premiere attaque. Les peines que luy aura coûté celui qui a tant fait de resistance , le luy feront estimer infiniment. Son amour & son plaisir en dureront davantage : il ne s'en lassera jamais ; & craindra toujours de perdre , ce qu'il n'aura acquis qu'avec bien des tourmens. L'amour n'est plus amour ; si l'on le defarme , & qu'on luy oste ses flèches ; un Homme ne se peut pas appeller Amant , s'il ne souffre. Et moy je pose en fait , répondit le Chevalier , que ce mēlange de peines avec les douceurs gaste les plaisirs de l'Amour & que l'Amour est si bien Amour sans elles , qu'il ne devroit jamais produire

que de la douceur : tellement que si j'estois capable d'establir des Loix; je condamnerois les cruelles & les ingrattes au même exil où vous avez envoyé les faux Amans. Les Dames n'ont pas un Cœur different du nostre : Elles ne sont pas insensibles; & si nostre Sexe ne peut donner autant de Passion & de tendresse, que le leur, elles ne laissent pas neantmoins d'en avoir, comme nous en avons, où d'en estre capables, comme nous le sommes. Pourquoi donc tant de rigeurs ! Pourquoi cette severitié affectée ! & pourquoi ne se rendre pas a ce qu'elles desirent quelque fois autant que nous. Ne seroit-il pas plus beau ! qu'il n'y eut que d'heureux Amans; que de Maistresses sensibles; Que la tendresse regna par tout; Qu'on ne fit rien que par Amour, & que ce fut le Principe de toutes choses, comm'il le devroit estre selon la Loy naturelle? Peut on douter, qu'une femme n'ait de la joye

joye de se voir aymée par un honneste Homme : qu'elle n'en eût d'avantage de laisser agir son inclination ; si elle en avoit pour luy ; & qu'elle n'en eût encore beaucoup plus si elle le rendoit heureux , & si elle pouvoit dire , qu'elle le souhaitte. C'est pourquoy avoüez , Monsieur d'Armenton , que le droit n'est pas tout de vôtre costé ; que les Femmes estant sensibles à la joye , à l'amour & à la douleur ; comme à toutes les autres passions , se font une injustice effroyable a elles mêmes de se tourmenter pour nous faire de la peine ; & qu'elles doivent suivre d'autres loix que celles que Monsieur le Comte leur a prescrit. Quoy que vous en puissiez dire , reprit la Duchesse , nous avons de l'obligation à Monsieur le Comte , d'avoir appris aux Femmes une maniere honneste d'aimer : & pour rendre la chose égale , il faudroit , que quelque Dame de la Compagnie montrât le même aux Hommes. Je
crois,

crois , Madame , luy répondit le Baron, que c'est seulement aux Femmes , à qui l'on doit enseigner l'art d'aimer : parce qu'il en est peu qui le sache. Elles se font un poinct d'honneur d'estre des insensibles; & Monsieur le Comte les autorise encore dans ces sentimens. Mais pour les Hommes, ils ne sçavent que trop bien aimer; & la beauté des Femmes est un grand Maître, pour le leur apprendre. Une chose qu'il leur faudroit montrer; c'est la maniere de se faire aimer. He bien? voyons donc, luy dit Mademoiselle d'Armand ce que vous sçaurez la dessus, vous qu'on a déjà vû si bien reüssir en deux ou trois endroits, où vous vous estes attaché. Vous voudriez peut-estre, Mademoiselle, luy répondit le Baron, me faire accroire, que je n'ay pas esté mal-heureux en amour, pour m'engager à vous dire, ce que je demande de sçavoir, & que les maux que j'ay soufferts me
font

font bien voir , que je ne ſçay point du tout. Je ne ſuis pas de ceux qui convertiſſent tout en douceur : bien loin de la , je ſuis de ces gens à qui un peu de mal gaſte tous les biens du monde. Jugez donc , je vous ſupplie , ſ'il eſt aiſé de me perſuader ce que vous dites ; moy qui ay eu toute ma vie ſi peu de bon-heur , & tant de maux à ſouffrir. Voila comme font ces Meſſieurs , dit la Comteſſe d'Ancyre , qui veulent paſſer pour diſcrets , & donner bonne opinion de leur conduite. Mais heureux ou mal-heureux vous nous direz toujours quel eſt le plus court chemin , qu'un honneſte Homme puiſſe prendre , pour ſe faire aimer d'une Femme. La raiſon voudroit , reprit le Baron , qu'en ſervant les Dames , l'on peût acquerir leurs bonnes graces ; mais il faut ſçavoir auparavant d'elles mêmes de quelle maniere elles deſirent d'eſtre ſervies afin de les obliger a propos ; car les unes le veulent

lent estre d'une façon, les autres de l'autre ; & il y en a qui demandent des choses si particulieres ; qu'un Homme auroit bien de la peine à deviner, & qu'elles ne sçavent pas quelque fois elles mêmes. C'est pour cette raison là, adjôûta-t-il en regardant la Marquise de Sindal, qu'il faudroit que vous, Madame, qui sçavez tout ce qui peut plaire, aux personnes de vôtre Sexe : il faudroit, dis-je, que vous voulussiez prendre la peine de nous dire la maniere de servir utilement les Dames. Ce seroit une leçon d'une grande utilité pour les Hommes ; & ceux de la Compagnie vous en auroient une particuliere obligation. Vous pourriez encore vous même, luy repliqua la Marquise, prendre ce soin là : car vous sçavez assez les mesures qu'il y faut garder. Toutesfois, puisque vous le voulez, je vous diray que generalement tout le monde, qui veut estre aimé, doit aimer ; & qu'il

qu'il fuffit de cette qualité a un Ga-
lant Homme pour n'estre pas haï de
fa Maistresse. Maintenant , si fans
vous faire rougir , pourfuivit-elle en
riant , l'on peut dire en vôtre pre-
sence que vous avez passé pour estre
assez aimable , j'adjouteray que vous
seriez encore plus aimé si vous n'ai-
miez en tant de lieux , & cela ne
s'appelle pas amour. Les Fleuves di-
visez en tant d'endroits deviennent
a la fin des petits ruisseaux : un cœur
partagé entre tant de personnes , ne
peut pas avoir beaucoup d'amour
pour un seul objet. Cependant vous
vous plaignez , vous vous abandon-
nez aux cris & aux reproches contre
la plupart des Femmes que vous a-
vez servies , & qui vous ont mieux
connu que les autres ; comme si el-
les estoient obligées de vous aimer
mieux , que vous ne sçavez faire. Il
y en a eu , que vous avez trop bien
persuadées , pour ne vous aimer pas
tout à fait ; je les plains ; sur tout
une

une qui est de ma connoissance ; & qui pour mieux jouër son rôle , veut que vous faciez semblant d'aimer une Femme qui est dans son voifinage ; mais je ne sçay , qui seroit le plus abusé ; s'il vous arrivoit de devenir tout de bon amoureux de cette voisine : car sans mentir , elle est trop belle , pour ne devoir servir que de pretexte. Ce que vous dites là , Madame , reprit le Baron , est le plus injuste du monde ; & je ne serois pas fort en peine , de vous faire voir le contraire ; si j'esperois d'estre crû , quoy que je disse la verité. C'est une terrible chose pour un Homme , quand les Femmes sont une fois prevenües à son desavantage. Je fais tout ce que je puis , pour plaire à la personne , de qui Madame la Marquise parle : je n'y espargne ni soins ni peines ; je luy rends plus d'affiduité , que je n'en ay rendu de ma vie à personne du monde ; je l'aime plus qu'on ne peut aimer : & cependant

on veut, que ce soit seulement par prétexte : je crois qu'à moins que de mourir pour elle, on ne m'en croira pas. J'auray beau me plaindre Vos plaintes même, interrompit la Marquise, font voir, qu'il y a de l'artifice dans votre procédé, ou pour le moins, que vous ne l'aimez pas bien, puisque vous desirez d'elle, ce qu'elle ne veut pas : contre la première ley de l'amour, qui ordonne de ne vouloir, que ce que veut la personne qu'on aime. Helas ! dit le Baron, je ne veux que trop, ce qu'elle veut : & si je me plains, c'est de son insensibilité, & de ce qu'elle ne sçauroit vouloir une fois, ce que je desire d'elle. Après quoy, je suis bien fondé, de croire, selon la Loy que vous dites, qu'elle ne m'aime pas. C'est à celuy, luy repartit la Marquise, qui commence le premier d'aimer, d'estre encore le premier à vouloir plaire, & à s'accommoder tout à fait à la personne

ne

ne qu'il confidere. Il se doit gouverner selon ce qu'elle veut ; & faire que ses propres desirs soient les esclaves des siens. Son ame même, luy doit obeïr en tout ; & ne penser jamais, qu'à se transformer toute en elle ; s'il estoit possible, & en faire sa derniere felicité. Les vrayes Amans en doivent user ainsi. Ma felicité, reprit le Baron, seroit sans doute qu'une même volonté fut la Maîtresse de son cœur & du mien ; mais comment se fera cet accord ; si elle ne fait jamais rien pour moy, lors que je fais tout pour elle : si elle ne se relâche un peu de cette grande severité, pour me donner au moins quelque espoir.....

Le Baron en estoit icy, quand un Page vint advertir la Duchesse, qu'il y avoit une Compagnie de gens de qualité, qui alloient arriver : ce qui fut cause que le Cercle se rompit, & qu'on ne poussa pas cette question plus avant, pour suivre la Duchesse, qui

qui fut au devant de ceux qui la venoient voir.

Le reste de la soirée se passa en des discours indifferents, ou de peu de chose, sans qu'il y eut aucun entretien particulier.

VI.

LE sixième jour la Duchesse donna un regale à la Compagnie, que je ne sçaurois raconter icy, sans faire une longue digression de quelque chose de bien magnifique. Mais je crois, qu'il vaut mieux, pour n'en-nuyer pas un Lecteur : car rien n'en-nuye tant, que les digressions, que je die seulement en passant qu'il y eut Bal & Commedie ; & le soir de merveilleux Artifices de feu, après lesquels on revint à former le Cercle ; & à proposer de nouvelles questions.

Ce fut à d'Agrinan, que Mademoiselle d'Armand s'adressa, pour
faire

faire l'ouverture d'une Conversation Galante : & voicy comme il s'y prit.

Il me souvient, dit il, que Monsieur le Comte a montré aux Dames la façon de recevoir une declaration d'amour; mais personne n'a encore rien dit sur la maniere de la faire: car enfin adjouste-t-il, que devons nous esperer de la fidelité, des soins, & des services que nous rendons à ces belles, si elles ne sçavent jamais pour quel dessein nous le faisons? Il y a mille choses, répondit Mademoiselle d'Armand, qui ne disent que trop, ce que sent un Homme, quand il est amoureux: puisque, jusqu'au silence, tout parle dans l'amour. Cela est certain, reprit d'Arignan; mais combien y a-t-il de Maistresses, qui font les aveugles à tout ce que les respects, que les Amans ont pour elles leur veulent dire; à tout ce que les soupirs leur peuvent faire entendre; si bien que toutes ces avances estant sans effet, ou pour le moins
sans

sans retour , un miserable Amant est contraint à la fin de se plaindre, & des plaintes de passer à la declaration. Je voudrois donc, que quelqu'un me voulût apprendre le secret (s'il y en a quelqu'un) de s'expliquer à une Maistresse, sans se mettre en danger de la fâcher. Il me semble, poursuivit-il, que ce seroit bien le fait de Mademoiselle d'Armand; si elle vouloit avoir la bonté de nous en dire quelque chose. Comme je ne suis pas d'humeur, luy répondit cette Damoiselle, a recevoir une declaration de cette nature, de qu'elle maniere qu'elle fût, je ne sçaurois vous en dire aucune qu'il ne me déplût. Je veux bien vous avouer qu'il ne m'est pas si indifferent d'estre aimée ou de ne l'estre pas que je ne preferasse de l'estre : c'est un desir trop naturel à celles de nôtre Sexe; mais j'empescherois bien, s'il m'estoit possible, qu'un Homme me voulût entretenir de son amour. si par ha-
zard

zard il en avoit pour moy. Voila pour ce qui me regarde : & du reste je confeillerois toujourns à un amy, de ne parler qu'à la derniere extremité ; & d'avoir fait toutes choses, avant que d'en venir à ce mot de *je vous aime* : encore faut-il, que ce soit avec tant de discretion ; & si à propos, qu'il y doit penser plusieurs fois, avant que de le dire. S'il y a tant de peine, dit en riant l'Abbé, à dire que l'on aime, il faut l'écrire. Au contraire, luy repartit Mademoiselle d'Armand; si c'est un Homme discret, & qui entende la belle galanterie, il ne se servira pas de ce moyen : vous dites, qu'il y a moins de peine; mais il y a aussi plus de danger ; & l'on y réussit plus rarement; parceque la liberté en est plus grande, & qu'une Femme excuse bien plus facilement un mot échappé de la bouche, que ce qu'on luy écrit. Je ne sçay, reprit le Baron ; mais si je ne me trompe, quelque grimaces
que

que nous facent les Femmes , quand nous leur declarons la passion que nous avons pour elles ; puisque selon l'aveu même de Mademoiselle d'Armand ; elles sont bien-aises , qu'on les aime , je ne crois pas qu'au fond , elles soient trop fâchées qu'on le leur die. Vous vous trompez en effet , luy repartit la Marquise ; & la pluspart des Amans font mal leurs affaires ; pour se fier sur cette opinion. Et que faut-il donc faire , reprit tout d'un coup le Baron. Si c'est à moy , luy répondit la même Dame , que vous le demandez , je vous diray ce que j'en pense. Un Amant qui en veut venir à la declaration , s'y doit prendre d'un air si respectueux & en même temps si spirituel , que ses paroles disposent insensiblement l'esprit d'une Maistresse à recevoir favorablement ce qu'il luy dira ; & qu'elles ayent un double sens , par ou , il se puisse tirer d'affaire ; s'il ne la voit pas d'humeur à l'écouter : car

au-

autrement ce seroit tout perdre. Une Femme qui seroit accoûtumée à vivre familièrement avec luy, & à le traiter comme un amy d'estime & de tendresse, n'iroit plus qu'avec la derniere reserve, dès qu'il se seroit déclaré pour son Amant; & le priveroit de toutes les honnestes amitez, qu'elle accordoit auparavant à la tendre estime qu'elle avoit pour luy. C'est de là, qu'il arrive ordinairement, que ces Amans emportez, qui se laissent conduire à leurs passions, ne réussissent presque jamais: parce que les Femmes demandent sur toutes choses du respect, & croient que c'est perdre celuy qu'on leur doit, que de leur faire une declaration ouverte d'Amour. Je ne connois au moins point de Femme raisonnable, qui ne s'en offensât; quand même elle auroit une puissante inclination pour celuy qui luy parleroit de son amour. Il est certain adjoûta a cela la Comtesse d'Ancyre, qu'on

qu'on ne voit point d'honneste Femme, qui ne rougisse dans une pareille occasion. Cela est vray, Madame, luy repartit d'Arignan, mais dites moy, je vous supplie, par quel mouvement c'est qu'elles rougissent; car je m' imagine que ce n'est pas toujours de colere. Quoy qu'il en soit, reprit la Marquise en riant de la demande de Arignan, c'est mon sentiment, qu'un Galand Homme doit faire parler ses actions & ses soupirs, avant que de parler luy-même. Il y a mille choses, reprit Monsieur d'Armenton, comm'on a déjà dit, qui font connoistre assez les sentimens & les desseins d'un Amant. Un soupir, un service rendu à propos, une petite crainte, quelque respects dans une certaine rencontre toutes ces choses là dans leur temps font souvent plus d'effet & sont mieux entendues que les plus belles paroles du monde. Il n'en est point, qui puisse exprimer ce que les yeux disent. Ce sont les fidelles Messagers, qui portent les nouvelles

de ce qui se passe dans le cœur : & ils ont tout une autre force que la langue, pour servir cette passion : Tellement qu'ils découvrent les sentimens les plus cachés ; & vont quelquesfois penetrer jusqu'au cœur de la personne qu'on aime, & la touchent de la même ardeur, dont ils sont eux-mêmes enflammez. Croyez vous qu'une Maistresse, quelle sourde qu'elle veuille paroistre, n'entende pas ce que deux yeux luy veulent dire ; quand elle voit, qu'ils se tournent pitoyablement vers elle, qu'ils s'arrestent sur les siens, comme s'ils y estoient attachez ; & qu'ils s'en détournent, comme s'ils en estoient esbloüis. Il est vray qu'il faut ménager ce langage & prendre garde de ne decouvrir quelquefois sa passion à ceux, à qui l'on la doit le plus cacher. On aime rarement sans jaloux, ou sans rival qui observent continuellement la démarche de ces innocens interpretes ; sur tout en des personnes qui leur sont suspectes. Un Amant n'a que deux yeux : & un

Mary

Mary jaloux en a quatre. Il regarde devant & derriere. C'est pourquoy un Homme un peu judicieux s'y doit gouverner sagement & se regler selon le temps & les lieux; & quand il y a à craindre, se priver d'un si doux plaisir. Plus une amour est secrette, j'entends de ces amours qui ne sont pas permises & qui sont neantmoins aujourd' huy fort en vogue, & plus elle a de douceur; & l'on sçait à combien de consequences facheuses la moindre inclination est sujette, quand elle est decouverte.

Et moy, dit le Chevalier, je crois que le grand secret est de ne faire point tant de Mystere. On ne croit pas ordinairement, qu'une inclination aille bien avant, qu'on ne se donne pas la peine de cacher; & le monde est aujourd' huy sur un pied, qu'on prend pour simple galanterie les choses du monde les plus amoureuses, quand elles sont faictes en Compagnie, au lieu que ceux qui prennent l'autre party,

sont dans des allarmes continuelles ; parce qu'en effet la moindre apparence est un coup de mort ; on en pense mille fois plus qu'on n'en voit , & qu'il n'y en a ; & l'on se fait un plaisir de le dire ; par ce qu'on ne croit pas , que cela soit sçeu. Combien y a-t-il des Femmes , qui vivent avec une familiarité sans exemple avec leurs galands , devant même leurs Maris , qui soupçonneroient peut-estre toutes choses , si elles en agissoient autrement. J'en connois une dont le Mary , qui est le plus jaloux de tous les Hommes , n'a jamais peu souffrir que personne autre la vît qu'un de mes amis , à cause qu'elle le traite familièrement devant luy ; & c'est pourtant le seul , qui a jamais esté dans les bonnes graces de cette Femme. Ce sont des coup rares , reprit Monsieur d'Armenton : & pour moy je tiens que le plus seur & d'aimer en secret ; & qu'on ne sçauroit prendre trop de mesures devant les interez. Il faut dissimuler , dire ce que l'on pense le moins ,

&c

& ce contraindre incessamment : ou bien l'on se met en danger de tout perdre. Je crois que ces maximes, reprit d'Arignan sont bonnes ; mais si difficiles à observer qu'elles sont presque impossibles à un Amant bien passionné. On n'a pas toujours l'occasion de trouver une Maistresse sans témoin ; il y en a qu'on ne voit jamais qu'en Compagnie ; & s'il faut toujours mettre en pratique, ce que vous dites, on court danger, d'estre long-temps à faire ses affaires ; & de ne se contenter jamais. Il faut aimer bien tranquillement, pour qu'il n'y paroisse pas un peu, quand on voit la personne qu'on aime. Ceux qui savent aimer comme il faut, repliqua Monsieur d'Armenton ; trouvent des expediens à tout, & ont des moyens de se faire entendre, pour peu qu'il y ait d'intelligence, sans qu'on soit entendu des autres : & sans m'amuser à vous particulariser tous ces petits secrets ; puisqu'il ne faudroit pas, que vous eussiez esté amoureux, pour n'en

ſçavoir pas beaucoup vous même, je vous raconteray ſeulement, ce qu'il arriva, il y a peu de jours, dans une Compagnie où j'étois. Deux Amans, que la jaloſie d'un Mary empêchoit depuis quelque temps de ſe voir, s'eſtant rencontrés dans une aſſemblée, eurent auprès d'une table l'entretien du monde le plus tendre, & qui parut le plus indifférent. Il ny eut que moy de toute l'aſſemblée, qui eut quelque ſouſçon, que l'amour eſtoit de leur Converſation. Ils eurent l'addreſſe de prendre toujours quelque matiere indifférente pour s'entretenir tout haut devant la Compagnie; & de temps en temps ils ſe diſoient tout bas, ce qu'il y avoit de plus ſecret dans leur cœur: & ce jeu-la dura plus de deux heures, ſans faire ſemblant de ſe regarder, & comme les perſonnes du monde qui ſe connoiſſoient le moins. Il y a encore bien d'autres jolis tours ſur quoy le temps, les lieux & les perſonnes doivent donner conſeil à un Amant diſcret: car il ne ſeroit

seroit pas possible, d'en former des regles certaines. La matiere est en effet trop vaste, reprit le Baron; & c'est à l'amour, à nous instruire sur cela, luy qui est le pere des inventions, & qui favorise toujours un Amant, quand il a recours a luy. Mais une chose que je voudrois sçavoir à present. & qui n'est pas moins importante dans la galanterie, que celle d'estre discret en public & d'aimer en secret, c'est la maniere de nous conserver dans les bonnes graces de nos Maistresses; car c'est en quoy principalement nous manquons: & de beaucoup d'Amans, qui sçavent parfaitement gagner l'estime d'une Femme, je n'en vois que fort peu, qui se la sachent conserver: ce qui est un grand deffaut, & qui fait que nous jouissons fort peu de temps du bonheur qu'il y a d'estre aimé, quand nous aimons. Je crois qu'après tant de jolies matieres, qu'on a proposées, celle la vaut bien la peine, qu'on s'y arreste un peu. C'est sur ce chapitre, dit Mon-

sieur le Comte , que paroît l'incon-
 stance des Hommes. Je suis certain au
 moins, qu'il n'en faut point chercher
 le plus souvent d'autre Cause , que
 leur esprit inquiet , qui se lasse d'un
 bien, d'abord qu'il le possède, quel-
 que peine qu'il luy ait cousté d'acque-
 rir. De là vous pouvez juger ; si les
 femmes n'ont pas bien raison de ne
 s'engager pas si avans dans l'Amour; &
 s'il ce peut, de ne se rendre jamais. On
 en pourroit, reprit le Chevalier, ac-
 cuser aussi l'inconstance des femmes;
 mais il ne s'agit pas de cela; & je croi-
 rois, que les mêmes moyens qui nous
 servent à acquerir les bonnes graces des
 Dames, nous pourroient servir enco-
 re à nous y maintenir; & que le grand
 secret sur cecy, seroit de tâcher inces-
 samment de leur plaire, & de ne faire
 rien qu'il les pût en quelque maniere of-
 fenser. Il n'est pas moins difficile, ad-
 jouta Monsieur d'Armenton, de don-
 ner des Leçons sur cet article, que sur
 l'autre : par ce qu'il y a tant de mena-

gemens a garder, & tant de manquemens que l'on peut faire qu'il faudroit examiner bien de choses, avant que d'en venir au principal. Les plus amoureux sont ordinairement ceux qui commettent le plus de fautes; par ce qu'ils sont aveuglez de leur passion; & que l'amour & la raison marchent rarement ensemble. S'ils sont jaloux, ils se laissent emporter a mille folies: ils n'ont aucun égard, ils parlent Mal de leurs rivaux, ils offensent de cent manieres la personne qu'ils aiment, ils luy attirent mille mal-heurs, & tachent à la perdre, s'ils peuvent. Ils sont Amoureux, & ils croyent, qu'ils n'ont à répondre a qui que ce soit des crimes qu'ils commettent dans leurs égâremens. L'ombre d'un Homme leur fait peur apres de leur Maistresse. Ils ne peuvent souffrir qu'elle voye personne, non pas même en leur presence. Si elle parle à l'oreille de quelqu'un, ce sont des allarmes, qui les mettent hors deux mêmes: si elle tourne les

yeux du costé de leurs Rivaux, c'est un crime, qui n'a point d'excuse; & trouvent enfin un double sens a chaque parole quelle dit, dont il y en a toujours quelqu'un, qu'ils appliquent en faveur de ceux qu'ils craignent, mais qu'arrive-t-il de toutes ces extravagances; elles ne servent qu'a irriter l'esprit de cette belle, qui se lasse a la fin d'un procedé si injuste & si insupportable. Il n'est rien, que les femmes hayssent plus que la servitude: Leur ambition vaa vouloir toujours commender sur ceux, a qui de droit naturel elles doivent obeir, & tout ce qu'elles font ne tend qu'à secoüier, un si facheux joug, que la nature leur a imposée. Si elles cultivent leur beauté; ce n'est, que pour estre adorées: si elles aiment ce n'est que parce que leurs maistres deviennent leurs Esclaves; mais, quand ces Esclaves veulent reprendre leur premiere autorité, & faire les maistres; c'est alors que leur colere esclat-
te; & que le depot de se voir mal-trait-
tées

tées par des gens, qui leur avoient fait serment d'une éternelle servitude, les porte à se vanger. La plus part des amans perdent leurs Maîtresses de cette maniere. Il y en a encore d'autres, qui ne sont pas si extravagans; mais, qui par un trait de prevoiance inutile, se rendent mal heureux, & avancent les affaires de ceux, qu'ils voudroient détruire. Ils diront à une Maîtresse qu'un tel les aime, pour l'obliger de l'éviter: ils la prieront, de ne se trouver pas seule avec luy, & de ne luy donner pas occasion de s'engager davantage. Et à propos de cela, il me souvient, de ce que l'entendis il n'y a pas bien longtemps d'un amant de cette espee, qui faisoit à sa Maîtresse quelques reproches à peu pres de cette maniere. Pourquoy Madame luy disoit il vous opiniastrez vous, à me dire qu'il ne vous aime pas, ne vois-je pas, qu'il est de tous vos avis; qu'il affecte d'estre auprès de vous, quil soupire d'abord que vous tournez les yeux sur luy; enfin qu'il

qu'il meurt pour vous. Cette personne, a qui il parloit, qui estoit veritablement Innocente, & qui n'avoit rémarqué aucune de ces choses devenant a l'avenir plus curieuse trouva qu'en effet on l'aimoit, & le succez de ces reproches fut, qu'elle aima aussi de ce costé là, ce qu'elle n'auroit peut-estre pas fait; Si le Jaloux n'eut pris la peine de l'en advertir, & de le luy deffendre. C'est ainsi, que ces gens, par une imprudence estrange, sont souvent les auteurs de tout le mal, qui leur arrive. J'en ay vû encore, qui ont crû mettre leur amour en seureté en parlant mal de leurs rivaux; & c'est à quoy rarement une femme adjoute foy, d'abord qu'elle en connoit le dessein: au contraire comm elle est persuadée, que c'est par un effet de jalousie, elle n'en fait que rire; & prend quelque fois le party de l'interessé. J'avoüeray icy ma foiblesse, répondit à cela le Baron; je ne suis pas capable de dire du bien de mes Rivaux; & quand je trouve lieu de leur

faire

faire du mal , j'ay bien de la peine à m'en empêcher. Je voudrois ſçavoir quelque maniere plus honneſte de les ruiner. Vous ſçavez le proverbe, reprit le Comte, qui dit, que quand un ennemy a de l'eau juſqu'à la Ceinture, il luy faut donner la main pour l'en retirer; mais quand il en a juſqu'au menton, il luy faut mettre le pied ſur la teſte, & achever de le noyer. Il y a bien de gens, qui en uſent de même avec leurs Rivaux; & qui juſqu'à ce qu'ils ayent une belle occaſion de les perdre tout a fait, ils diſſimulent & vivent bien avec eux; mais lorsqu'ils les voyent ſur le penchant du precipice, ils donnent le dernier branſle pour les Abiſmer. Je diſ, pourſuivit il, ce qu'on fait quelque fois & non pas ce que je conſeillerois de faire; car toutes ces démarches ſont un peu indignes d'un honneſte Homme, & je voudrois qu'un amant le voulut emporter ſur ſes rivaux par ſon merite & par ſes ſervices. Il eſt ayſé, quand on a de l'eſprit, &

que

que la Maistresse qu'on sert se connoit en gens, de luy faire remarquer la difference qu'il y a d'homme a homme, d'aimer a aimer & de se se vice a service. La plus part des amans se perdent d'eux mêmes, sans qu'il soit necessaire, qu'un rival travaille a leur ruine. Il y en a qui pleins de vanité pour donner bonne opinion d'eux à une Maistresse, luy feront confidence de quelques faveurs, qu'ils n'auront peut-estre jamais receuës. D'autres au contraire feront les mal-heureux, & assureront, qu'ils n'ont jamais rien obtenu de l'amour; comme si ce n'estoit pas un prejuge contr'eux, qu'ils n'en ont rien merité. Mais que direz-vous, de ceux qui disent incessamment à leurs Maistresses, que leurs Rivaux sont cent fois plus heureux qu'eux, & qu'ils leur reprochent, qu'elles les traittent mieux. Je crois que c'est plutôt un moyen de servir un Rival que de le desservir. Il y a encore mille rencontres, où l'on voit échouer quantité d'Amans, qui ne sça-

vent

vent pas l'art de se gouverner dans leur bonne fortune ; & si l'amour est une mer , comme l'on dit , il faut avoïer , que l'indiscretion sur tout , est un Banc , ou la plus grand part de ces Messieurs les soupirans fait naufrage. Qui veut plaire en amour , doit sçavoir estre respectueux & discret ; & qui y veut regner , doit se taire. Cela est estrange , dit la Marquise , que la discretion estant une des principales qualitez , qu'un amant doit avoir , il y en ait si peu , qui sachent mettre en usage ; & qu'il faille toujours recommander le secret aux hommes. J'avoüe , luy repondit le Baron à nostre confusion , que c'est la vertu la plus essentielle en amour , & que nous considerons portant le moins. Il y a fort peu d'hommes , qui ayent la force de garder un secret d'amour : & s'il n'y avoit beaucoup de Femmes qui nous obligent souvent a cette lâcheté , je ne sçay point comment nous nous en pourrions excuser. Ce seroit , une assez jolye matiere , reprit Madame d'Eyrac
que

que quelqu'un de vous voulût dire la raison pourquoy il y a si peu d'hommes discrets ; ce sera donc Monsieur d'Armenton , dit l'Abbé , car il est fort à parler pour vous contre les hommes ; & voicy un sujet , qui ne luy coûtera guere. Ce sera plustôt vous , luy repartit Mademoiselle d'Armând : car il y a long-temps que vous ne dites rien ; & nous verrons un peu , si apres avoir voulu mettre les femmes si fort au dessous des hommes , vous sçavez tirer les hommes d'un si mechant pas , pour les mettre seulement vis à vis des femmes. Je sçay trop peu , luy répondit l'Abbé , ce que c'est que l'amour , pour vous pouvoir dire comment on doit tenir secret un mystere amoureux ; & je ne vous diray sur cela que ce que j'ay lû dans Ovide. Ovide, Monsieur , interrompit la Comtesse d'Ancyre , vous nous citez-là un plaisant Auteur. N'est ce pas luy , qui conseille aux amans , de faire les yvrongnes , lorsqu'ils sont auprès de leurs Maistresses ; afin que toutes

tes les libertez qu'ils prennent avec elles, leur soient plus facilement pardonnées. Et dans un autre endroit, il propose une belle maniere de faire une declaration d'amour. Il dit que si l'on a l'occasion de se trouver avec sa Maîtresse dans quelque festin, il faut, quand on a le verre a la main, tremper son doigt dans le vin, & écrire aprez sur la table l'amour qu'on sent pour elle. J'ay oui dire cela à un homme qui avoit tres bien lû Ovide; mais qui ne vouloit pas l'imiter. Si cet usage, reprit l'Abbé, vous semble ridicule dans ce temps icy, il ne l'estoit peut-estre pas dans le temps d'Ovide. C'est par ce que les hommes, dit d'Arignan, sont aujourd'huy plus sçavans en amour qu'autrefois; & je crois certainement que si Ovide pouvoit resusciter, il auroit honte des maximes qu'il a voulu donner au public, qui ne sont plus bonnes que pour les servantes. Laissons donc là Ovide, interrompit la Marquise, & voyons ce que Monsieur l'Abbé nous

voudra dire, sur la question qu'on a proposée. Puisqu'on ne veut pas, répondit l'Abbé, que je me serve de cet Auteur, il faudra vous, dire ce que je pense moy-même sur cette matiere. Je crois que la Discretion consiste à éviter premierement tout ce qui peut faire de l'esclat & du bruit, & prendre garde d'un autre costé, que pour vouloir estre trop discret, on ne le soit point du tout. Il y a des amans qui ne se veulent servir de personne dans leurs amours, de peur de ne fier leur secret à quelqu'un, qui les puisse tromper. Mais dans tous les mysteres de cette nature un confident est si necessaire, qu'on ne s'en peut passer. Un Homme qui aime, est incessamment pressé de sa passion. Il voudroit toujours parler, ou voir, ou écrire a sa Maistresse; & pour soulager cet empressement, qui ne luy donne point de repos, il a souvent besoin d'une personne, qui soit de l'intelligence; & l'on perd tout pour vouloir tout faire. Cette passion, qui nous
trans-

transporte ; & qui ne cherche qu'à se satisfaire , n'a pas coûtume d'user de trop de precaution. Elle ne regarde ni à droit ni à gauche , mais seulement devant elle ; & pourveu qu'il n'y ait aucune chose qui empesche son cours, elle ne se formalise point de ceux qui la suivent de veüe. Il n'est rien de quoy le Monde se mette tant en peine ; comme de descouvrir les demarches d'une inclination. On est toujous curieux de sçavoir le secret d'une intrigue ; & d'abord qu'on commence d'en connoistre les détours , on y veut penetrer jusqu'au fond. Il ne faut seulement , que soupçonner , qu'un homme est amoureux d'une femme , pour avoir envie d'en sçavoir la verité , & ce qu'il s'y passe : apres cela , c'est le plus grand plaisir du monde , d'en faire part aux autres. Un confident où une confidente , de la fidelité de qui l'on est assuré , sauvent un amant de ce danger. Ils ménagent mieux que luy une affaire : ils y vont avec plus dégard : leurs visites ne tournent

nent point à consequence ; & outre
 qu'ils aydent de leurs conseils, & de la
 faveur, qu'ils ont aupres d'une Mai-
 stresse ; ils remedient a beaucoup de
 manquemens qu'un amant aura fait. Je
 m'estends un peu sur ce chapitre ; par
 ce qu'il y a mille gens, qui se croient
 tres habiles en amour, & qui font un
 des points principaux de la discretion,
 de ne faire part, à qui que ce soit, de
 leur intrigue ; & de ne se servir de per-
 sonne ; mais de faire tout par eux mê-
 mes : cependant vous voyez, que ces
 esprits scrupuleux s'abusent ; je dis si
 fort ; qu'il est très certain, qu'un Con-
 fident assuré & la piece la plus impor-
 tante d'un Commerce amoureux. Ad-
 joutons a cela le plaisir, qu'il y a, de
 dire a un amy fidelle, les Douceurs
 qu'on a gousté avec une Maistresse, les
 charmes de cette aymable personne, la
 joye qu'on a de l'Aimer : Car ce sont
 de certaines choses, qui pesent furieu-
 sement sur le cœur d'un Amant ; quand
 il n'a pas la satisfaction de les raconter a
 quel-

quelqu'un. Ne prenez vous pas garde, interrompit la Duchesse, comme Monsieur l'Abbé veut bien prouver, qu'il ne s'entend pas en Amour. Tout ce qu'il a dit pourtant jusques icy, est de la fine galanterie. Je ne sçay, reprit la Comtesse d'Ermonde, si tout ce qu'il vient de dire est si galant; mais je ne le trouve guere à propos. Il s'agit, de sçavoir d'ou vient que les hommes sont si indiscrets, & les mesures qu'il y à garder, pour pratiquer cette vertu: & il nous va entretenir de la necessité qu'il y a d'avoir un Confident; comme si cette Confiance avoit quelque rapport avec la discretion. Ouy, Madame, luy repartit l'Abbé; elle en a assurément; & vous verrez, si vous me faites la grace de m'escouter, que je ne m'esloigne pas si fort de mon sujet. Je n'ay pas voulu pousser la matiere du costé des actions qu'on ne doit pas faire en public; car, outre qu'on en a déjà touché quelque chose, il seroit inutile de vouloir donner des leçons sur des

des-

deffauts , ou il n'y a que des eftourdis
ou des gens pleins de vanité qui y puis-
sent tomber. J'ay voulu prendre un fu-
jet un peu plus delicat ; & faire voir ;
que ce n'estoit pas estre discret , que de
le vouloir trop estre ; & qu'on ne peut
pas accuser un homme d'indiscretion ,
qui confie son secret a un amy qui le
peut servir dans cette affaire : & pour
cela j'ay fait voir de qu'elle importance
estoit un Confident. Voyla qui est as-
sez justifié , reprit la Duchesse : &
quand Monsieur l'Abbé n'auroit pas
répondu directement a la question qu'-
on a proposée ; je trouve , que ce n'est
pas trop hors du sujet , que nous trait-
tons ; que de faire voir ; que non seu-
lement l'on pouvoit ; mais qu'on d'e-
voit en amour avoir un Confident. Il
faut avoir esté amoureux , pour suivre
Monsieur l'Abbé , pour sçavoir en
combien d'occasion sert un amy , com-
me je dis dans un Commerce de ten-
dresse ; & la necessité qu'il y a , d'en
avoir un , à qui l'on puisse communi-
quer

quer toutes choses. Monsieur l'Abbé, dit le Chevalier, nous persuadera a la fin malgré luy, qu'il a esté amoureux, pour moy je suis de son opinion & tiens que c'est le moyen d'aimer en plus grande seureté que de se servir d'un Tiers; & qu'on est moins sujet à pecher contre la Discretion. Un Confident, adjôûta à cela le Baron, contribue sans doute beaucoup à conduire discrettement une affaire d'Amour; mais s'il faut dire la verité, les Femmes sont souvent la cause elles-mêmes; comme j'ay déjà dit, des fautes que nous faisons contre cette vertu; leur mechante Conduite nous rend indiscrets : les unes pour vouloir estre trop cruelles; les autres par une certaine Ambition qu'elles ont, de vouloir faire chaque jour de nouvelles Conquestes, & de desirer que toute la terre les aime. Celles qui se parent de la cruauté; & qui se font honneur d'estre des Insensibles, ne laissent pas au fond d'aimer; mais elles trouvent tant de gloire

gloire a voir souffrir des gens pour l'amour d'elles, qu'elles croiroient, avoir tout perdu si elles rabattoient rien de leur fierté. Elles regardent ces peines, ces inquietudes & tous ces accablemens ou vivent leurs Amans, comme des marques infaillibles qu'elles sont belles; & qu'elles sont aimées; & elles triomphent, de ce qu'il depend d'elles, de rendre les Hommes heureux ou mal-heureux. Les Ambitieuses ne se repaissent que d'esclat; & font consister leur bon-heur au bruit que fait la foule des Adorateurs qu'elles ont. Elles content sur le nombre, & jugent, par la quantité, de la force de leurs charmes. Il est aysé de voir, que ces deux caracteres de Femmes sont capables de faire commettre bien d'indiscretions; sans le danger qu'elles courent de ne rencontrer jamais avec cette conduite de veritables Amans. Les uns, quelque amoureux qu'ils soient, se lassent a la fin de souffrir, & passent d'une extremité à l'autre; quand on les veut
tout

tout a fait accabler. Les autres ont de la peine, à partager avec tant de Rivaux un bien, qu'ils croient avoir assez mérité tous seuls. Il y a encore, reprit le Chevalier, une sorte de Femmes, qui n'obligent pas moins les Hommes à estre indiscrets. Ce sont celles la qui, ayant plusieurs amans, leur font esperer a tous d estre aimez, & prennent plaisir d entretenir toujours parmy eux quelque jalousie. Elles sçavent arrester ceux qui sont prests de leur échapper, & abbatre la vanité de ceux qui osent se promettre trop d'elles, & qui prennent trop de confiance aux faveurs qu'elles leur font. Elles favorisent tantôt l'un tantôt l'autre; & traversent le cœur de celuy-cy, par un regard de travers dont elles obligent celuy-là. Enfin ce sont, des Maistresses en coqueterie & non pas en amour. C'est d'icy, que les haynes & les Querelles naissent parmy les Rivaux; & qu'ils en viennent a

des suites tres desavantageuses pour ces belles. On feroit un long discours contre les Femmes, dit d'Arignan, si l'on vouloit examiner toutes les raisons qu'elles nous donnent de les perdre : Combien sans aller plus avant, en voyons nous de celles qui apres qu'un amant leur aura donné toutes les marques possibles d'une extreme passion, qu'elles l'aurent escouté, & qu'elles luy aurent promis la part qu'il pouvoit raisonnablement pretendre dans leurs cœur, commencent, lorsqu'il y pense le moins, & qu'il se trouve engagé à ne s'en pouvoir dédire, à faire les difficiles, font semblant de douter de ses sentimens, & prennent prétexte sur rien, pour l'obliger a recommencer ses soins & ses services; comme s'il n'avoit encore rien fait. Un amant est bien payé avec une telle Maistresse des peines qu'il a prises; & il faut qu'il soit bien patient, pour que le depot ne le face pas sortir alors
des

des bornes de son devoir. Voyla en effet , reprit l'Abbé , comme la moitié des Femmes galantes sont causes de leur propre malheur , & comme l'indiscretion des Hommes est le plus souvent un effet de leur mechante conduite. Ouy ! si l'on vous en vouloit croire , luy repartit la Marquise ; mais il ne tiendra qu'à nous de vous faire voir , que , pour une Femme imprudente , il y a dix mille impertinens ; s'il les faut appeller par leur nom : & ce seroit un long chapitre , a faire ; si nous entreprenions de dire de combien de sorte il y en a parmy les Hommes. Je crois , luy repondit le Chevalier , qu'il n'en est guere du genre que vous dites , que les Femmes ne leur aient donné sujet de l'estre. He de grace , Monsieur , reprit la Comtesse d'Ancyre , y a-t-il rien qui puisse obliger un Homme a estre mal-honneste , ou imprudent. Les mêmes choses repliqua le Chevalier , ne

s'appellent pas toujours du même nom ; & il y a des Crimes , que la raison & la justice authorisent. Je connois des Maistresses qui vendent trop cher leurs faveurs , pour se contenter seulement de les avoir reçues ; on croiroit , bien souvent de les avoir trop payées ; si l'on n'avoit le plaisir de s'en faire honneur. Le Chevalier se mit à rire , en disant ces dernieres paroles : à quoy Madame d'Eyrac répondit , que ce ne seroient plus des faveurs , si l'on les pouvoit acheter , & qu'un amant , ne s'en devoit pas faire honneur , quand il n'e les avoit pas obtenues par la force de son merite , autant que par ses services.

La Conversation finit icy. Elle auroit duré plus long-temps ; si les artifices de feu n'eussent occupé une partie de la soirée. Il estoit tard ; & chacun fut bien ayisé , d'aller border par un doux sommeil une si agreable journée.

VII.

LE septieme jour , où plûtôt le septieme soir ; puisqu'il faut achever , & que c'est icy la derniere Conversation , dont je veux entretenir le Lecteur , la Compagnie se trouva de bonne heure au Jardin , ou en attendant la Duchesse , qui s'estoit arrestée pour quelque petite affaire ; on passoit le temps à danser quelques branles au tour d'une fontaine. Monsieur d'Armenton , qui estoit dans un âge où la danse n'est guere plus de saison , s'en acquittoit neantmoins si bien , qu'on pouvoit dire assurément , que la vieillesse n'est pas la même à tout le Monde. La Duchesse arriva dans ce temps-là : & quoy qu'elle connût depuis longtemps Monsieur d'Armenton , elle ne peut s'empêcher de rire , de voir Triompher dans la danse , un Homme qui passoit cinquante ans. A ce

que je vois , dit elle , Monsieur d'Armenton n'a pas oublié , ce qu'il avoit appris autrefois. Comment ! Madame , luy repartit d'abord ce Monsieur , me croyez vous si vieux , qu'il ne me soit plus permis de me mesler de ce qu'on fait aujourd'huy. Je ne veux pas dire cela ; Luy répondit la Duchesse , au contraire , je trouve , que vous faites si bien tout ce que vous entreprenez , qu'en verité un Homme comme vous se peut mesler de toutes choses : Mais cette adresse que vous avez , n'est pas si generale , qu'il ne soit vray de dire que la Danse , comme l'amour & la galanterie ne sont pas tout à fait des divertissemens pour les gens de vôtre âge : & moy je crois Madame , luy repartit le même , qu'on n'est jamais plus capable des choses que vous dites , que dans l'âge ou je suis ; & que pour l'amour , c'est à nous a le traiter comm'il faut. Vous seriez un parfaitement habille Homme ,

me ,

me, luy dit le Chevalier, si vous vouliez prendre la peine de nous faire voir, ce que vous avancez ; car c'est a mon sens une opinion assez difficile a soutenir. Et je ne crois pas, qu'il y ayt personne icy, qui ne soit contre cela & qui ne fut bien aise, de vous ouïr parler sur une chose si contraire au sentiment de tout le monde. Voicy, dit la Marquise de Sindal, que nous sommes entres insensiblement en matiere pour une jolye Conversation. Si vous vouliez, Madame, ajouta-t-elle, en s'adressant a la Duchesse, nous n'irions pas plus loin : la soirée est très belle ; & le lieu ou nous sommes fort agreable ; & il me semble de voir Monsieur d'Armenton tout prest de nous dire quelque chose de galant, pour faire voir, que la galanterie est un Pays, où les gens qui ont les qualitez qu'il a, & l'esprit tourné de sa maniere peuvent entrer en toute sorte de temps. La Duchesse

ne s'opposa point a ce dessein , & le reste de la Compagnie faisant cumme la Duchesse , on se mit a former un Cercle sur la gazon. Apres quoy Monsieur d'Armenton , voyant qu'on luy prestoit déjà silence, comença de cette maniere.

Je vois bien , dit il , en riant , que c'est justifier , ce que je prend tous les jours tant de peine à cacher , que de vouloir soutenir , que l'amour est plus l'affaire d'un Homme qui passe cinquante ans , que de ceux qui n'en ont que vint , ou vint & cinq : mais puisque j'en ay entrepris le dessein je ne veux pas reculer. Je vous feray voir au moins , que si je suis vieux , la vielleesse n'est pas telle que le Vulgaire la croit ; & que c'est sans raison , qu'on la veut priver des plaisirs de l'Amour , qu'elle sçait mieux prendre , & goûter plus heureusement , que la jeunesse. Il faut , s'il vous plaist , qu'avant toute autre chose , vous me permettiez une petite

tite digression ; & que je vous die
 d'abord, ce que c'est que l'Amour ;
 & en quoy consiste la felicité ; que
 les amans y trouvent : & apres vous
 tomberez d'accord avec moy, que
 cette passion ne convient pas mal aux
 cheveux gris ; & qu'il ne faut point
 estre Homme du tout, pour n'en e-
 stre pas susceptible. L'Amour est
 donc, selon les Anciens, un desir
 de jouir de la beauté : & par ce
 qu'on ne desire, que ce qu'on con-
 noit, il faut necessairement, que la
 connoissance precede le desir. Les
 yeux, la raison, & l'esprit nous ser-
 vent a connoître le bien ; & cette
 connoissance produit en nous le de-
 sir que nous avons de le posseder. Les
 yeux descouvrent, la raison choisit,
 & l'esprit juge, de ce que les yeux
 & la raison ont fait. La beauté, quoy
 que la chose du monde la plus sensi-
 ble, & neantmoins la plus difficile a
 connoistre. Elle ne paroît jamais a-
 vec plus de charmes que sur le visage

d'une Femme ; & le Ciel , qui est merveilleux dans tous les Ouvrages qu'il a faits , n'est en rien si admirable comm'icy. C'est un Chef d'Oeuvre , qui porte les Hommes jusqu'à l'Idolatrie. Les jeunes & les vieux en sont esbloüis : chacun la desire ; mais la desire differemment , a cause de la connoissance differente que l'on en a. Quand cette beauté vient a frapper les yeux d'un jeune Homme , Elle le gagne aussi-tôt en se duisant ces deux innocens interpretes par je ne sçay quel plaisir , dont ils sont si fort enchantez , qu'ils l'introduisent eux mêmes jusque dans l'Ame , qui n'estant pas plus avisée que les yeux , se laisse prendre aussi à ces beaux appas. Je dis bien plus : elle en ressent une certaine joye qui la trasporte ; & elle s'en empoisonne d'une maniere , qu'elle soupire pour elle ; Qu'elle se tourmente , & la desire incessamment. Quel estrange desordre ! Quand une Ame est

em-

embrasée de tous ces desirs, a qui elle se laisse conduire; & qui n'estant pas moins aveugles qu'elle, luy font faire mille manquemens. Elle ne songe qu'à l'objet qui la frappée: Elle le cherche, & le suit par tout; non pas pour se vanger du mal qu'il luy a fait; mais pour s'unir tout à fait à luy; & croit, qu'en le possédant elle sera soulagée du Tourment qu'elle souffre. Toutesfois elle se trompe; & le plaisir même de cette Possession est menteur. C'est une erreur bien grossiere ou tombent la plus part de ceux qui se laissent aveugler au premier esclat de la Beauté de mettre le But de leur Amour, à un plaisir brutal de se satisfaire, ou ils n'ont pas plûtoſt atteint, que non seulement ils cessent d'avoir la même ardeur; mais ils passent jusqu'au mépris, & ne regardent plus qu'avec dégoût, ce qui estoit auparavant l'Idole de leur cœur. Il semble, que ce desir se repente de ce qu'il a fait:
qu'il

qu'il soit fâché de s'estre trompé, & d'avoir cru, que c'estoit-là tout ce qu'un cœur pouvoit esperer. L'Âme, qui de son costé reconnoit la faute qu'elle a faite, semble aussi reprocher aux yeux leur Aveuglement, d'avoir pris le bien apparrant pour le Veritable. Elle n'est point satisfaite d'elle même : & s'imaginant qu'il y a encore bien loin de là a Felicité qu'elle s'estoit promise, les desirs augmentent en elle, comme si elle ne possedoit rien. Ce qui fait voir assez clairement, que ce n'est pas là le veritable bien, qu'elle cherchoit : & que ces jeunes Amans ont une maniere d'aimer qui n'est pas heureuse ; ou plutôt qu'ils ne sçavent pas aimer ; puisqu'ils ne sont jamais satisfaits, quoy qu'ils soient arrivez ; ou ils aspiroient. C'est ce qu'on peut bien appeller mal-heur : car il y a de la peine & du regret a la fin comm'au commencement de cette amour. On ne cesse ni de se plaindre,

dre , ni de souffrir , ni de soupirer : & lors même qu'on se croit au Comble de ses desirs , c'est alors qu'on a plus de sujet de desirer , & qu'on se trouve plus malheureux. C'est le Precipice , où les jette cette fole Ardeur qui ne peut pas avec justice estre appelée amour. C'est l'a ou la Jeunesse , qui s'embarque dans la Tempeste échoüe. Elle se laisse emporter à toute sorte de Vents : Elle suit ses desirs , & ne consulte que sa Passion. La Raison est trop foible en elle , pour resister a ce Torrent. Elle se laisse mener : tout Guide luy est Guide ; & pourveu qu'on la veuïlle conduire vers l'objet qu'elle cherit , elle s'abandonne & suivra jusqu'a ses propres Ennemis. Elle ne sçait pas seulement differentir le Vray d'avec le Faux : c'est une Aveugle qui prend le mal pour le bien , & qui se repaist de tout ce que les desirs & les sens luy veulent persuader ; qui estant d'eux mêmes incapables de rien discerner , ne peuvent

pas manquer de la rendre mal-heureuse. Vous voyez donc, comme ceux qui sont possédez de cette aveugle Passion tout a fait contraire aux Loix de la Raïson, ne trouvent jamais dans l'Amour les solides plaisirs, que goûtent ceux a qui les années ont appris a les connoître. Cela supposé, comm'il est très veritable, je dis, qu'il arrive tout le contraire aux personnes qui sont dans l'âge que je vous ay dit. Cette ardeur, que le temps a un peu assoupie en eux, se rallume a la veüe d'une Beauté vers laquelle ils envoient des sôûpirs, qui sont guidez par un choix raisonnable; qui les empêche de s'égarer. Ils s'approchent d'elle; & la possèdent sans aucun Mëlange. Leur dessein est pur; & il n'en naist que du bien. Le Frein de la Raïson qui corrige la Folie des Sens ne les laisse par tomber dans le repentir: Ils ont se qu'ils vouloient; & goustent sans aucun trouble les

plaisirs

plaisirs qu'ils cherchoient. Un homme, dis-je, qui est dans l'âge, où je suis : (car je me puis bien citer icy;) & qui n'est pas transporté de cette violente ardeur, voit la beauté, & la connoit autant qu'on peut. Il trouve de quoy se laisser charmer dans le Visage d'une Femme. Cette juste Proportion de tant de parties, cet agréable accord des plus belles couleurs, cet esclat, cett'ombre si bien ordonnée, tant de merveilles qu'il y voit reluire, qui estonnent & qui enchantent, luy font plus penser de choses, qu'il n'en sçauroit dire; mais il n'en est pas ébloüi d'une maniere, qu'il oublie, ce qu'il est. La Raison résiste à l'enchantement : son ame est trop éclairée pour s'y laisser tromper; & quoy qu'elle desire extrêmement cette beauté, ses desirs ne luy donnent qu'une douce inquietude. Enfin elle jouit de cette beauté; mais elle est si jalouse du plaisir qu'elle y prend, qu'elle

elle ne le voudroit pas communiquer au Corps. C'est dans la plus haute partie de l'Ame, que ce plaisir se trouve, où les Sens n'ont point de commerce. Veritablement ce seroit offenser la beauté, & la faire ravalier de son prix, elle qui est la chose du Monde la plus pretieuse, que de la destiner pour le Corps; & qu'estant pour regner sur ce qu'il y a de plus relevé dans l'Homme, elle s'assujettit a ce qu'il y a de plus bas. Il n'y a que l'Ame, qui doit aspirer a cette belle union; par ce qu'il n'y a qu'elle, qui en puisse bien connoistre le bon-heur. Vous me direz sans doute, que l'Ame ne laisse pas de desirer aussi au milieu de cette Possession : il est vray; mais c'est de posseder toujourns la beauté; & de la crainte qu'elle a de la perdre : au lieu que les jeunes gens desirent tout autre chose, que ce qu'ils ont possédé; par ce que leurs desirs, ne sont pas contens d'un plaisir si court, qu'ils

qu'ils perdent dans le moment, qu'ils l'ont trouve. De la vient, qu'ils ne sont jamais sans chagrin, ni sans dégoût. Il n'est donc pas hors de raison, de dire, que les Personnes, qui sont les plus avancées en âge, sont celles, qui sont les plus propres a l'amour. Il faut estre assurément Vieux, luy dit le Baron, pour bien comprendre cette amour ; & il faut l'estre plus que vous ne l'estes, pour s'en contenter. Je ne sçay en bonne foy, ce que vous répondriez ; si tout vieux que vous estes, on vous interrogeoit juridiquement, pour sçavoir, si vous n'aymez, que de la maniere que vous voulez dire. Monsieur d'Armenton ne luy répondit qu'en riant ; en quoy le reste de la Compagnie le suivit : & un peu apres, le Chevalier prennant la parole, Monsieur d'Armenton, dit il, a raison d'attribuer cett' Amour aux Vieilles gens ; car il faut, qu'elle soit du vieux temps : pour aujourd'huy, soit que
qu'on

le Monde soit de venu materiel , ou qu'on se soit desabusé de ces amans en idée , on aime tout d'une autre maniere ; & il faut même que ceux qui sont plus âgez que nous aient trouvé que nous sommes en cela , quoy qu'en veuille dire Monsieur d'Armenton , plus Raisonnables qu'eux : puisque ceux qui s'en meslent , le font tout comme nous. Il est certain , reprit d'Arignan , que l'Amour veut quelque chose de plus sensible ; & que comme l'Ame & le Corps entrent en Communauté de maux sur ce chapitre , ils doivent partager aussi les biens. Cela est si vray , que l'Ame auroit beau vouloir cacher les plaisirs de l'Amour , & les goûter en retraite , elle ne sçauroit si bien faire , que les sens ne prissent part à ces plaisirs. On voit d'abord de la gayetté sur le visage : les yeux petillent , il y a de la douceur , des transports : tout cela parle si bien de cette admirable intelligence

gence , que c'est par-là seulement , qu'on juge , qu'une Ame est contente. Ainsi c'est inutilement, qu'on voudroit faire un' amour a part pour l' Ame seule ; & un' autre pour le Corps. C'est le même interest : ils souffrent , & ils jouissent ensemble : ils agissent & reposent pour une même raison ; & comme c'est par le moyen des sens que l' Ame connoit l'Amour , elle ne se peut passer aussi deux , pour en goûter les plaisirs. Comme vous n'avez jamais esté amoureux , luy répondit Monsieur d' Armenton , de la maniere que j'entends , il ne faut pas trouver estrange ; que vous n'en connoissiez pas les douceurs. L'Ame & si bien capable de goûter seule les plaisirs de l'Amour , sans que le Corps y participe , que ce ne sont plus des veritables plaisirs , d'abord qu'il est de la partie ; mais des plaisirs détrempez avec les larmes , qui commencent , & finissent toujourns par la douleur.

He

He bien ! Monsieur, luy dit le Baron, ayez de cette maniere si delicate, que nous ne vous envions point, & laissez nous dans l'erreur où nous sommes, & ou nous voulons demeurer, que l'Amour ayant des charmes pour le Corps comme pour l'Esprit, la joye s'en doit répandre par tout. Mais pour venir à la Vieillesse, j'e receus dernièrement une Lettre du même Amy, qui mécrivit sur la Jalousie, qui me fait voir, que non seulement un Homme âgé ne doit pas aimer, mais qu'il ne le sçauoit faire, quand il le voudroit. Si la Compagnie veut, je luy en feray part. Il n'y eut personne, qui ne desirât d'entendre lire cette Lettre; jusques a Monsieur d'Armenton, qui le pria de ne differer pas plus long-temps, de leur donner ce plaisir. Voicy ce qu'elle contenoit.

Mon cher Monsieur,

S*I vous estiez plus Vieux, ou moins Spirituel que vous n'êtes, je pourrois croire, que vôtre propre interest, ou la Curiosité vous obligeroit peut-estre à me demander, comme vous faites; si les gens vieux doivent aimer. Mais vous connoissant Homme desprit, & scachant d'ailleurs, que vous n'avez pas à vous plaindre encore du temps, je m'imagine, que c'est pour vous vanger de quelque vieux jaloux, & que vous vous voulez servir de mon épée, de peur que la vôtre ne soit connue. Je vous diray donc, que l'Amour est un jeune Enfant, à qui les longues Barbes font peur; & que non seulement il n'est pas un ragoust pour nos Peres; mais qu'on ne sçauroit aimer dans cet age-là.*

Il y a beaucoup de Raisons qui me le persuadent : & la premiere est, comme vous le pouvez mieux sçavoir que moy, que ce qui soustient & nour-
ris

rit l'Amour c'est l'esperance qu'on a, de posseder un jour ce qu'on aime. Et certes si cela n'estoit, la beauté auroit bien le pauvoir d'introduire le desir dans l'Ame de celuy qui la verroit: mais non pas d'y faire impression, ni d'y demeurer long-temps. Qui est celuy, qui considerant les biens & les honneur que reçoit un Roy, ne desire d'abord d'estre Roy! mais par ce qu'il est trop difficile de le devenir, l'Esperance n'en est point émeue: & ainsi ce desir n'est pas plustôt né qu'il faut, qu'il meure. Personne ne me feroit jamais croire que l'Amour peût regner sans Espoir. Comment donc aimera un Homme vieux; s'il n'a rien en luy même, qui luy puisse faire esperer d'estre aimé, & d'obtenir par consequent ce qu'il aime & ce qu'il desire. Commençons par la Sagesse, qui est, ce qu'il fait le plus d'honneur aux vieilles gens; & voyons si elle est capable de leur faire esperer quelque chose de l'Amour. Si je consulte quel-

qu'un

qu'un d'eux , il me dira sans doute , que c'est la plus grande Folie qu'un Homme puisse faire que de devenir amoureux dans sa Vieillesse. Voyla donc déjà de ce costé-là , qu'un Homme âgé ne peut pas beaucoup esperer ; puisqu'il est assuré , qu'il passera pour fou d'aimer à son âge. D'ailleurs ils sçavent trop , combien ce nom de Vieillesse est odieux a tout ce qu'il y a de belles au monde ; & qu'elles changent de Voix & de Visage a l'aspect seulement des cheveux gris. J'aurois beau champ icy a m'estendre ; mais a vous , qui devinez la moitié de ce qu'on veut dire , il ne faut pas s'expliquer jusqu'au bout. Envisageons les vieilles gens par un autre endroit ; & nous trouverons que bien loin d'esperer , rienne leur est si naturel , que de craindre : soit que cela , vienne de leur propre foiblesse , ou de l'experience qu'ils ont , que le Monde n'est qu'un Trompeur. Comment veut-on apres cela , qu'ils aiment ; s'ils sont
dans

*dans des continuelles apprehensions
 d'estre trompez. Il me souvient a pro-
 pos de cela, de ce que me disoit der-
 nierement un de nos amys sur la mê-
 me matiere : qu'un Vieillard pouvoit
 aimer une personne de beaucoup infe-
 rieure a luy & d'une mediocre beauté,
 qui luy pourroit faire esperer, d'en
 estre aimé, par ce qu'elle ne seroit pas
 assez aimable, pour estre aimée d'un
 autre : mais qui ne voit, qu'il y a
 plus d'esprit que de verité dans cette
 raison; par ce qu'il est premierement
 necessaire, que l'Amour vienne du
 Choix ou du Destin. Le Destin fait
 par Exemple que deux cœurs s'enrai-
 ment, quand il arrive, qu'ils sont
 nez sous le même Ascendant, &
 qu'une même Estoile gouverne la vie
 de l'un & de l'autre; il est certain
 que ces deux personnes s'aiment par-
 faitement. On peut aimer encore par
 Destin quand il y a une Ressemblance
 d'humeurs; comme parlent les Phisi-
 ciens; & de beaucoup d'autres ma-
 nieres,*

nieres, que je vous pourrois dire icy ; s'il estoit question, de rapporter toutes les Opinions qu'ils ont sur cette matiere. Nous ne pouvons pas dire que les bonnes gens soient capables de cett' Amour quand ils font choix d'une Maistresse : car ils ne sont pas assurez que celle, qu'ils prendront pour l'Objet de leurs desirs, soit de la même humeur qu'ils sont ; qu'elle ait le même Ascendant ; & qu'elle soit née sous la même Estoile, non plus que de s'y pouvoir ranger eux mêmes. Si nous voulons maintenant, que ce soit par Choix que l'Amour vienne a un Vicillard ; puisqu'en effet il cherche celle dont il luy sera plus facile d'en venir a bout : je dis, que l'Amour s'attache toujours a ce qu'il y a de Bon & de Beau, ou qu'il paroît Tel. Si cela est ainsi, dites moy, je vous supplie, qu'elle raison y a-t-il de croire, qu'un Homme vieux ait de l'Amour ; s'il cherche ce qu'il y a de moins aimable : c'est plutôt une

marque de Colore & de Hayne qu'il a contre luy même, qu'un signe d'Amour. Il semble qu'il se veuille punir de son peu de merite, où qu'il ait du dépit de ne pouvoir pas aspirer a quelque chose de mieux fait. Nous voyons aussi, que la plus part de ces Barbes grises ne s'adressent pour l'ordinaire qu'à des Personnes qui sont malheureuses du costé de la Fortune, ou du costé de l'esprit, pour reüssir dans leurs affections déreglées : mais cela ne se peut pas encore appeller Amour par la raison que j'a déjà dite ; puis-que considerant ces deux mauvaises Qualitez en elles, il n'est pas possible, qu'ils en ayent de l'Amour, non plus que de l'Estime. Si l'Objet dont ils ont fait choix est dans la misere, ils croient, comm' en effet il est vray, que c'est leur bien qu'on aime en eux, & non pas leur Personne. Qu'il n'y auroit point d'Amour pour Eux, s'ils ne lachetoient ; & qu'on ne les carresse que pour leur couper la Bource.

Cependant comme c'est dans cet endroit, où ils sont naturellement plus sensibles, & qu'ils regardent leurs Maistresses, comme autant d'Harpies, je ne crois pas, qu'ils puissent avoir de l'Amour pour elles. Et pour dernière Raison je conclus qu'un homme vieux est incapable d'Amour parce qu'il ne croit pas qu'on l'aime: mais quand il se trouveroit dans le monde des Femmes si peu raisonnables qu'elles voulussent aimer des gens de cet âge; je dis, qu'ils n'auroient pas pour cela de l'Amour pour elles les jugeant indignes d'estre aimées d'aimer des gens comme eux. Je suis, &c.

Toutes ces raisons là, dit Monsieur d'Armenton, après que la Baron eut achevé de lire la Lettre, sont bonnes; mais elles ne sont rien contre ce que j'ay dit: & je suis bien de ce sentiment avec tout le monde, qu'il faut estre fou, pour aimer à cet âge là, de la manière des jeunes gens, mais il faut estre bien Sage au-

fi, pour aimer comme je dis : & ce n'est pas l'affaire d'un jeune homme. Il y a pourtant répondit a cela le Comte, un fameux Auteur parmi les Grècs, qui dit, que moins il nous reste du temps a vivre, plus nous en devons donner à l'Amour, & qu'un Homme, qui a les cheveux blancs, peut caresser une Jeune Fille d'aussi bonne grace, que l'on joint les Roses & les Lis pour faire un beau Bouquet. Je crois qu'il n'entendoit pas parler de cett' Amour qui ne se passe que dans l'esprit; mais de celui qui fait que nous tombons dans une agreable Foiblesse d'esprit pour avoir plus de rapport a ce que nous aimons. Cet Auteur estoit vieux sans doute, reprit l'Abbé, & il ne faut pas s'estonner, si sur l'Amour il disoit des choses si peu sensées. Je voudrois sçavoir, interrompit le Chevalier, ce qu'on diroit d'une Femme vieille qui seroit éprise d'amour; puisqu'un Homme ne doit,

ni

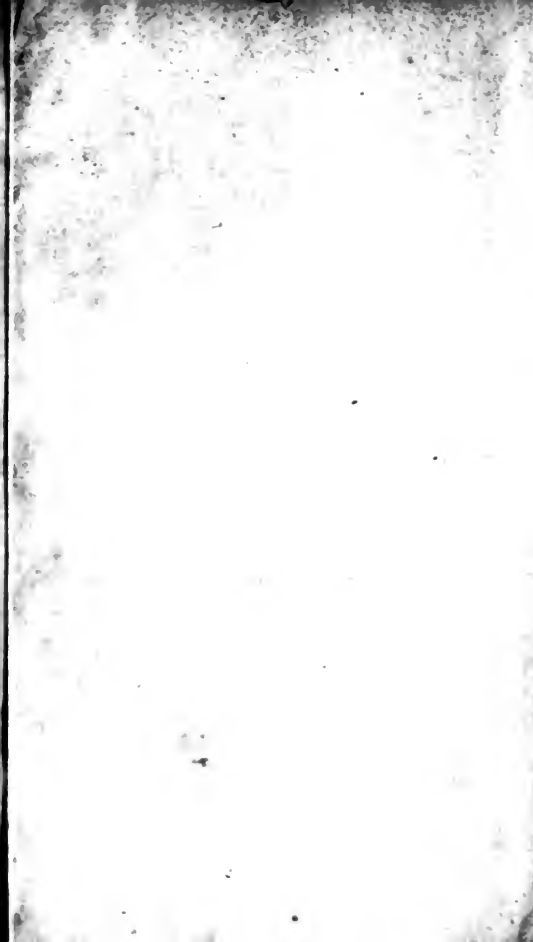
ni ne peut aimer dans cét âge la. Pour les Femmes , luy répondit le Baron ; par ce qu'on presuppofe , qu'elles ne doivent jamais aimer ; fi elles ne font aimées , on conclud que qu'il n'y a point de belles Vieilles , elles ne doivent point avoir d'Amour ; puisqu'elles n'en peuvent donner. Il y en a pourtant affez , dit l'Abbé , qui ne laiffent pas que d'aimer , & je crois de dire la verité , fi j'affure , qu'il y a dix Vieilles amoureuses , pour un homme vieux qui fait l'amour. Mais en quel temps , interrompit la Marquife , croyez vous , Monsieur l'Abbé , que les Femmes foient vieilles. Je penfe. luy répondit l'Abbé , qu'en matiere d'Amour elles le font affez a quarante. Ah c'est estre trop rigoureux , luy repartit en riant la Comteffe d'Ermonde , & vous vous attirez bien de Gens contre vous , de condamner les Femmes a ne devoir plus aimer a cét à ge-là. Il est vray , adjou-

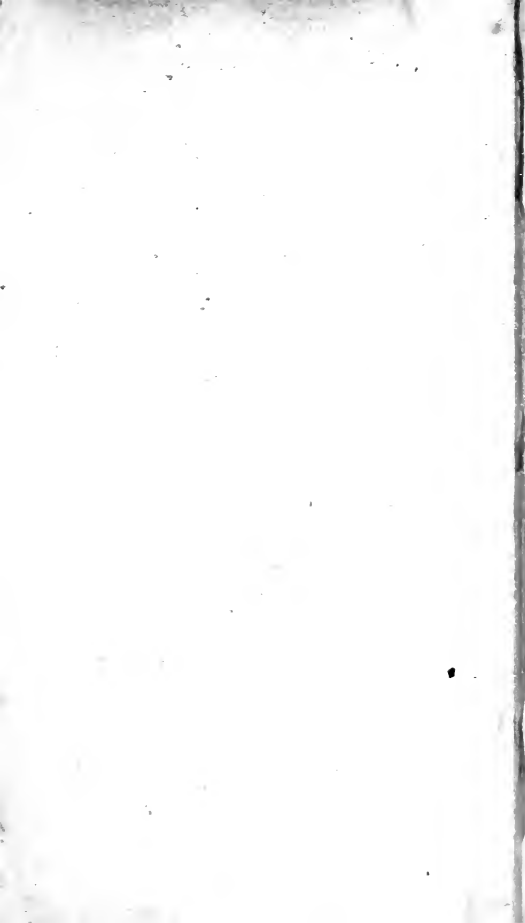
ta Mademoiselle d'Armand, que vous vous feriez un méchant party ; & je connois telle Dame , qui passe bien quarante ans , & qui veut pourtant disputer la Beauté a tout ce qu'il y a de belles Femmes au monde. Non non Monsieur l'Abbé, reprit la Duchesse , n'est pas juste en cela : car tout de même que les Laydes sont vieilles en naissant , les Belles au contraire conservent leurs bonnes graces jusques presqu'a l'extremité ; & leur Automne à ce Privilege d'estre plus riant & plus agreable , que le Prin-temps des autres. Il y a des femmes , qui sont dans la cinquantième année avec de si beaux restes qu'elles sont capables démouvoir les passions a la premiere veuë : pourquoy ne voudroit-on pas , qu'il fut permis a celles la d'en avoir aussi de leur costé, pour ce qu'elles trouvent d'aimable. Vous en direz , Madame , reprit l'Abbé , ce qu'il vous plaira ; mais les années effacent tout ce qu'il y a d'ai-

d'aimable dans vôtre Sexe ; & je conseillerois volontiers a toutes les Femmes d'imiter l'Imperatrice Poppée qui prioit les Dieux , qu'il leur plût de la faire mourir , devant que d'estre vieille , dont son miroir la menaçoit déjà. Vous vous estes déclaré , luy repartit la Marquise , si fort ennemy des femmes, que quand vos conseils seroient salutaires, on feroit difficulté de les suivre. Il faut vous accorder qu'il n'est guere de beauté qui soit a l'épreuve du temps : mais n'y a-t-il d'aimable que les belles ; & une belle ame emprunte-t-elle jamais sa recommandation du Corps , non plus qu'une pierre précieuse du metal qui l'environne. Je ne sçay , luy répondit l'Abbé , ou en seroient reduites les Femmes , s'il n'estoit la beauté qu'elles ont , qui fait , que nous les recherchons & que nous fuyons les Laydes : & du reste , il arrive très rarement qu'une belle Ame habite dans un vilain Corps.

Corps. La beauté extérieure est pour l'ordinaire une marque de la Bonté du Dedans. C'est un Caractere par ou l'Ame se fait connoître, & les Phisionomistes y font consister toute leur Science. En un mot la Laydeur est tellement ennemye du bien, qu'il semble, qu'il y a à craindre par tout où l'on la rencontre. L'Abbé parloit avec tant d'ardeur & d'action que la Compagnie ne se pouvoit empêcher de rire. Il ne devoit pas apprehender, que Personne prit le party des laydes Femmes: car outre qu'il n'y en avoit-là que de fort Belles, il n'y en a point, qui ne se flatte toujours sur ce chapitre. La Conversation dura quelque temps: c'estoit une matiere vaste & qui en fournissoit d'autres; mais je commence peut-estre a fatiguer le Lecteur & il en faut demeurer icy.

F I N.





28

Kay

xiii

